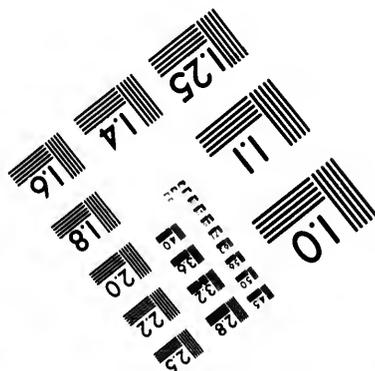
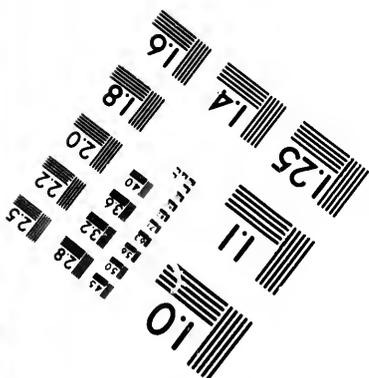
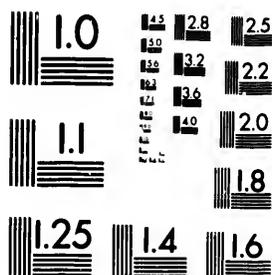


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
FREE
128
132
22
20
18
16

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

11
01
71
69
51

© 1983

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

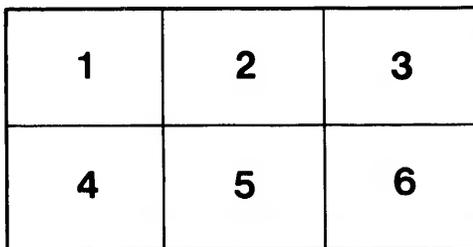
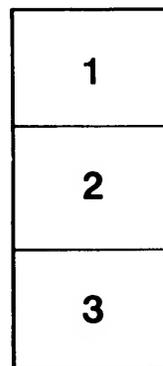
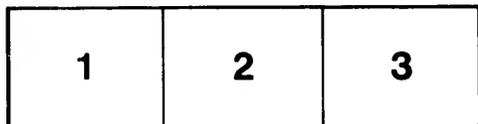
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

re
détails
es du
modifier
er une
filmage

es

e

errata
d to

t
e pelure,
on à



F
D

SUR
les
Go
no
m
les
dec
toi
vig
diff
qu

Chez

=

Au

RECUEIL
D'OBSERVATIONS
CURIEUSES;

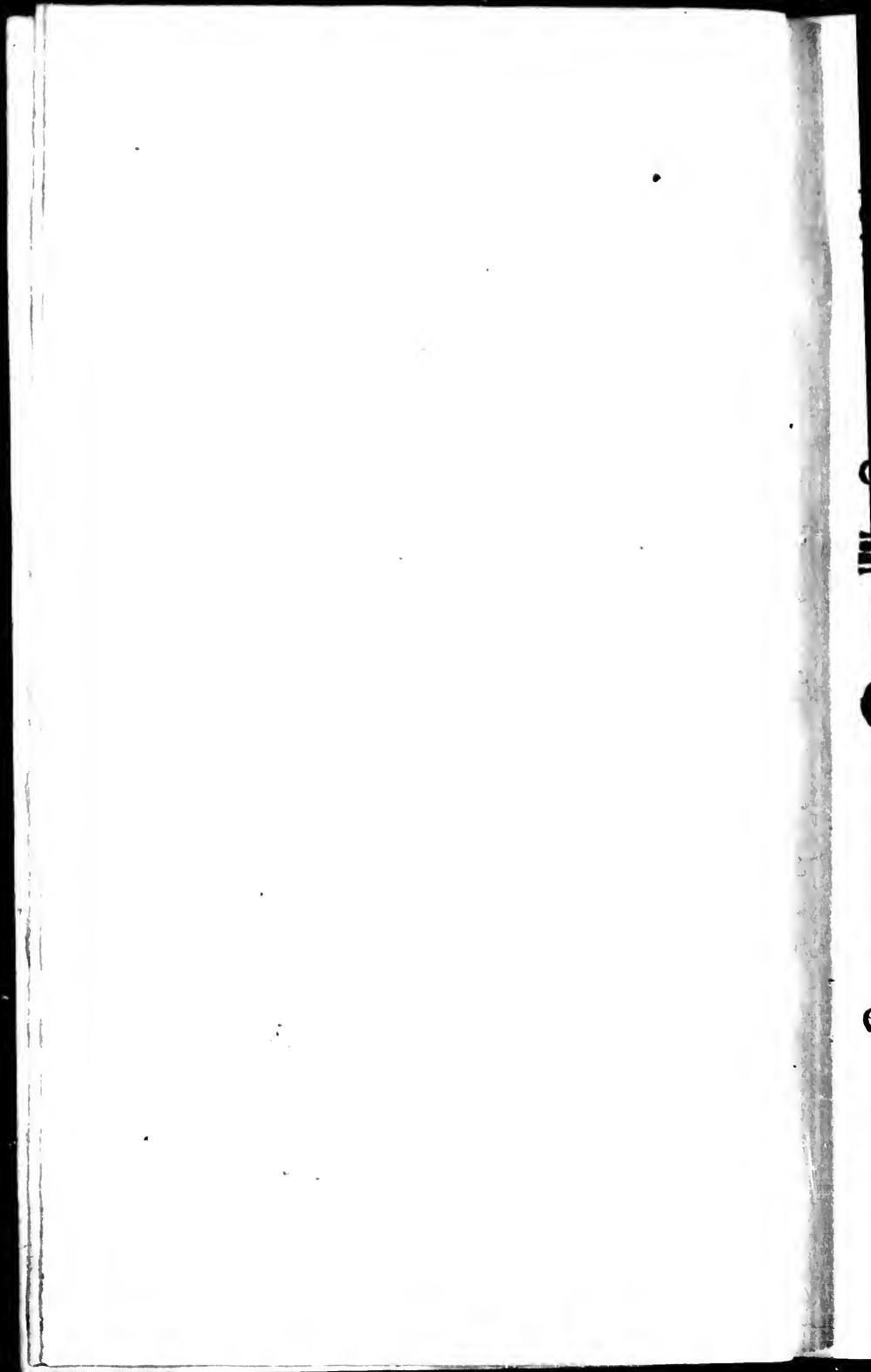
SUR LES MŒURS, LES COUTUMES;
les Usages, les différentes Langues, le
Gouvernement, la Mythologie, la Chro-
nologie, la Géographie ancienne &
moderne, les Cérémonies, la Religion,
les Mécaniques, l'Astronomie, la Mé-
decine, la Physique particulière, l'His-
toire Naturelle, le Commerce, la Na-
vigation, les Arts & les Sciences de
différens Peuples de L'ASIE, de L'AFRI-
QUE & de L'AMERIQUE.

T O M E I I I.



A PARIS,
Chez PRAULT fils, Quai de Conty,
à la Charité.

M. DCC. XLIX.
Avec Approbation & Privilège du Roi.





T A B L E

DES CHAPITRES

Contenus dans ce troisiéme Volume

C H A P I T R E I.

ORIGINE des MAMELUS ;
*situation de leurs Villes , leurs
Brigandages , leurs Ruses , leurs
Cruautés ; Nature du Pays habité
par les Manacicas , leur Caractère ,
leur Génie , leur Religion , leurs
Cérémonies , leurs Coutumes , au-
torité de leurs Caciques , forme de
leur Gouvernement ; Mœurs &
usages des Marocotas. 2*

CHAP. II. Singularités curieuses de
a ij

T A B L E

la célèbre Caravanne de la Mecque. 25

CHAP. III. Littérature Indienne ; Religion des Brachmanes , leur Morale , leur Poésie , leur Théologie , leur Philosophie ; Différentes Sèctes des Philosophes Indiens , exposition de leur Doctrine. 37

CHAP. IV. Description du célèbre Rocher appellé Tentatio ; du Moule de la tête du Veau d'or ; des Pyramydes ; de la Colonne de Pompée ; des Obélisques de Cléopatre ; des Palais & Sépulchres des Rois de Thèbes. 65

CHAP. V. Description de la Terre de Feu ; Erreur des Cartes anciennes & modernes sur l'étendue de cette Terre ; Caractère , Coutumes , Usages , Nourriture , Vêtemens des Habitans de cette Terre ; Erreur des Cartes sur la situation du Cap de Horn ; Description des Villes de Lima , & de la Conception. 83

CHAP. VI. Propriétés de la fameuse

E
de la Mec-
25
Indienne ;
nes , leur
leur Théo-
Différentes
diens , ex-
37
du célèbre
du Moule
; des Pi-
de Pompée ;
atre ; des
s Rois de
65
a Terre de
anciennes
e de cette
outumes ,
Vêtemens
rre ; Er-
uation du
tion des
Concep-
83
fameuse

DES CHAPITRES. iij

Plante de Gin-seng ; Manière de
la préparer ; Lieux où elle croît ;
L'ordre & la méthode qu'observent
ceux qui vont la ramasser ; Fi-
gure & Description de cette Plante.

91

CHAP. VII. Servitude des Habitans
du Royaume de Carnate ; Supersti-
tions des Brames ; leur Créance
sur les différens âges du Monde ,
sur le cours & le mouvement des
Astres.

109

CHAP. VIII. Du Temple d'ISIS ;
Description des Grottes de la Basse-
Thébaïde ; de la célèbre Ville d'An-
tinoë ; de la Colonne d'Alexandre
Sévère ; du Lac de Moëris , ou
de Caron ; d'un Sacrifice offert au
Soleil ; du Sphinx ; des Cataractes ;
du Labyrinthe ; du fameux Puits
de Joseph ; du Palais d'Achemou-
nain.

127

CHAP. IX. De la Religion , de la
Morale des Chinois ; de leur Phy-
sique , & de leur Gouvernement ;
du Caractère & du Génie de leur

a iij

*Langue, & de leurs anciens Livres;
de l'Antiquité de la Nation Chi-
noise.*

168

CHAP. X. Du Salagraman ; Expli-
cation de cette espèce de Caillon,
& où il se trouve ; Cas particulier
qu'en font les Indsens ; Description
de ce Caillon ; Ses différentes es-
pèces.

192

CHAP. XI. De l'état ancien & de
l'état présent de l'Arménie ; divi-
sion de l'Arménie ; Description d'Er-
zerum , d'Erivan , & du Mont
Ararat ; Mœurs , Génie , Carac-
tère , occupations des Arméniens.

202

CHAP. XII. Description de divers
Arbres singuliers de la Chine ; de
l'Arbre du Vernis ; de l'Arbre dont
on tire de l'huile ; de l'Arbre qui
porte le suif ; de l'Arbre où l'on
prend la Cire ; de l'Arbre qui
donne du Sang de Dragon ; de
l'Arbre qui répand une odeur plus
agréable que celle de l'Encens ; de
l'Arbrisseau du Thé.

226

E
nciens Livres;
Nation Chi-
168
an ; Expli-
de Caillou,
s particulier
Description
fférentes es-
192
ancien & de
nie ; divi-
ption d'Er-
du Mont
e, Carac-
Arméniens.
202
de divers
Chine ; de
arbre dont
Arbre qui
e où l'on
bre qui
n ; de
eur plus
ns ; de
226

DES CHAPITRES. V

CHAP. XIII. Description du Mont
Caucase & des trois Thibets ; Mœurs
& Religion des Thibetains.

CHAP. XIV. Doctrine & Superstition
des Bonzes ; leur manière de vivre ;
moyens qu'ils emploient pour attra-
per de l'argent ; comment ils tien-
nent leur assemblée ; leur hypocrisie,
leurs débauches, leurs ruses pour
séduire & deshonorer les femmes &
les filles. 246

CHAP. XV. Eclaircissement sur la
découverte du Fer, connu de tout
tems à la Chine, & ignoré ailleurs ;
S'il naît plus de Garçons que de
Filles à la Chine ; Fausseté de l'o-
pinion de ceux qui attribuent une
même origine aux Egyptiens & aux
Chinois ; Origine de l'Idolâtrie à
la Chine ; Par qui la Chine a
commencé d'être peuplée ; Etendue
& beauté des Rivières & des Lacs
de la Chine ; Fausse opinion de M.
Huet sur le Commerce de la Chine.

258

CHAP. XVI. Mœurs, Coutumes,

Usages des Sauvages Miao-sse ;
leur Origine ; Situation de leur
Pays ; leur Habitation ; leur Com-
merce ; leur Habillemeut ; leurs
Instrumens de Musique ; leurs Dan-
ses.

285

CHAP. XVII. Manière de faire des
Perles artificielles , qui ressemblent
aux naturelles ; de leur rendre leur
première beauté , quand elles l'ont
perdue ; de rétablir les pots de
Porcelaine brisés ; de peindre une
Porcelaine déjà cuite ; de rendre la
couleur aux vieilles Cannes entre-
lassées ; de laver ou de rajeunir
les vieilles Estampes ; de donner
un air antique à des Vases de cui-
vre ; Secret pour les colorer en
jaune , ou bien en un beau verd.

294

CHAP. XVIII. Du Cheval Cerf ,
du Cheval Tigre , du Daim odori-
ferant , de l'Hait-Sing , des Merles
bleux , & de plusieurs autres
Animaux singuliers de la Chine
& de la Tartarie Chinoise ; de

Miao-sses ;
de leur
leur Com-
; leurs
urs Dan-
285
faire des
semblent
dre leur
les l'ont
pots de
dre une
ndre la
entre-
ajeunir
donner
de cui-
er en
verd.
294
erf ,
dori-
erles
utres
hine
de

DES CHAPITRES. vij

la Chasse des Tigres , des Cerfs ,
& des Tael-pi. 314

CHAP. XIX. De l'Isle de Saint Do-
mingue ; combien cette Isle étoit
peuplée lorsque les Castillans y abor-
derent ; Caractère de Christophe
Colomb ; son départ pour l'Espagne ;
Désordres des Castillans pendant son
absence ; Soulèvement des Indiens ;
Retour de Colomb à Saint Domin-
gue ; Longue & cruelle Guerre fai-
te aux Indiens ; Leur Servitude ;
Leur Destruction ; Leur Apologie.

323

CHAP. XX. Du g'nie , & du carac-
tère des Chinois ; de leurs habille-
mens ; de leurs modes ; de leurs
maisons , & des meubles dont elles
sont ornées.

374

CHAP. XXI. Etendue du Paraguai ;
Vaste Continent entre la riviere du
Paraguai & le Perou ; Province
des Chiquites ; étendue de cette
Province ; cours des rivieres qui
l'arrosent ; qualité du Pays ; fruits
& animaux qu'il produit ; com-

vii] TABLE DES CHAP.

*bien leur Langue est difficile à ap-
prendre ; Religion , Mœurs , Coû-
tumes & occupations des Chiquites.*

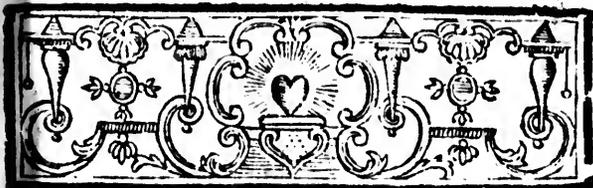
374

Fin de la Table du troisième
Volume.

RECUEIL

H A P.
difficile à ap-
prendre, Coû-
tumes Chiquites.

374



RECUEIL
D'OBSERVATIONS
CURIEUSES,

SUR les Mœurs, les Coûtumes, les Usages;
les différentes Langues, le Gouverne-
ment, la Mythologie, la Chronologie,
la Géographie ancienne & moderne, les
Cérémonies, la Religion, les Méchani-
ques, l'Astronomie, la Médecine, la
Physique particulière, l'Histoire natu-
relle, le Commerce, la Navigation, les
Arts & les Sciences de différens Peuples
de L'ASIE, de L'AFRIQUE & de
L'AMERIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

*Origine des MAMELUS, situation de
leurs Villes, leurs brigandages,*

Tome III.

A

RECUEIL

leurs ruses, leurs Cruautés ; Nature du Pays habité par les Manacicas, leur Caractère, leur Génie, leur Religion, leurs Cérémonies, leurs Coutumes, autorité de leurs Caciques, forme de leur Gouvernement; Mœurs & usages des Marocotas.



DANS le tems que les Portugais firent la conquête du Brésil, ils y établirent plusieurs Colonies, une entr'autres, qui se nomme *Piranlinga*, ou, comme d'autres l'appellent, la Ville de Saint Paul. Ses habitans qui n'avoient point de femmes, en prirent chez les Indiens. De ce mélange naquirent des enfans qui dégénérèrent dans la suite, & dont les inclinations & les sentimens furent bien opposés à la candeur, à la générosité & aux autres vertus de la Nation Portugaise. Ils tomberent peu à peu dans un tel décri par le débordement de leurs mœurs, que les Villes voisines auroient cru se per-

L
utés ; Nature
s Manacicas,
Génie , leur
monies , leurs
e leurs Caci-
ouvernement ;
Marocotas.

que les Por-
la conquête
y établirent
onies , une
me Piranli-
tres l'appel-
Paul. Ses ha-
point de fem-
les Indiens.
ent des en-
ans la suite,
& les sen-
posés à la
sité & aux
tion Portu-
peu à peu
e déborda-
, que les
ru se per-

D'OBSERVATIONS. 3

dre de réputation , si elles eussent
continué d'avoir quelque commu-
nication avec la Ville de Saint Paul ;
& quoique ses habitans fusse: t ori-
ginaires Portugais , elles les juge-
rent indignes de porter un nom
qu'ils déshonoroient , & les appel-
lerent *Mamelus*.

Leur Ville devint l'azile & le re-
paire de quantité de brigands , soit
Italiens , soit Hollandois , soit Es-
pagnols , &c. qui en Europe s'é-
toient dérobés aux supplices que
méritoient leurs crimes , ou qui
cherchoient à mener impunément
une vie licencieuse. La douceur du
climat , la fertilité de la terre qui
fournit toutes les commodités de
la vie , servoit encore à augmenter
leurs penchans pour toutes sortes
de vices.

Du reste il n'est point aisé de les
réduire. Leur Ville est située à treize
lieues de la mer , sur un rocher es-
carpé environné de précipices. On
n'y peut grimper que par un sentier
fort étroit , où une poignée de gens

arrêteroit une armée nombreuse : au bas de la montagne sont quelques villages remplis de marchands , par le moyen desquels ils font leur commerce. Cette heureuse situation les entretient dans l'amour de l'indépendance : aussi n'obéissent-ils aux Loix & aux Ordonnances émanées du Trône de Portugal , qu'autant qu'elles s'accordent avec leurs intérêts ; & ce n'est que dans une nécessité pressante , qu'ils ont recours à la protection du Roi.

Ces brigands la plûpart sans foi ni loi , & que nulle autorité ne pouvoit retenir, se répandoient comme un torrent débordé sur toutes les terres des Indiens , qui n'ayant que des flèches à opposer à leurs mousquets, ne pouvoient faire qu'une faible résistance. Ils enlevoient une infinité de ces malheureux, pour les réduire à la plus dure servitude. On prétend que dans l'espace de cent trente ans , ils ont détruit ou fait esclaves deux millions d'Indiens, & qu'ils ont dépeuplé plus de mille

D'OBSERVATIONS. 5

lieues de pays jusqu'au fleuve des Amazones. La terreur qu'ils ont répandue parmi ces peuples, les a rendus plus sauvages encore qu'ils ne l'étoient, & les a forcés ou à se cacher dans les antres & le creux des montagnes, ou à se disperser de côté & d'autre dans les endroits les plus sombres des forêts.

Les *Mamelus* voyant que par cette dispersion leur proye leur échappoit, eurent recours à une ruse diabolique qui leur réussit. Trois d'entre eux se déguisèrent en Missionnaires ; & à la faveur de ce déguisement, il ne leur fut pas bien difficile d'attirer à eux une foule d'Indiens : ils leur firent de petits présens ; & après avoir gagné leur confiance, ils leur persuaderent de quitter leur misérable retraite, pour se joindre à d'autres peuples, & former avec eux une nombreuse peuplade, où ils seroient plus en sûreté. Après les avoir rassemblés en grand nombre, ils les amusoient jusqu'à l'arrivée de leurs troupes ;

alors ils se jettoient sur ces misérables , les chargeoient de fers , & les conduisoient dans leurs colonies. C'est ainsi que dans moins de cinq ans ils enleverent plus de trois cens mille Indiens ; mais ces infortunés périrent presque tous ou de misere dans les voyages , ou des mauvais traitemens , qu'ils recevoient de ces Maîtres impitoyables , qui les surchargeoient de travaux , soit aux mines , soit à la culture des terres , qui leur épargnoient les alimens , & qui les faisoient souvent expirer sous les coups. C'est cette cruauté des Mamelus , qui a déterminé le Roi de Portugal à armer les Indiens , pour défendre leur pays. Ils sont toujours prêts à marcher au premier ordre du Gouverneur ; & ils se sont rendus si redoutables , que les *Mamelus* n'osent plus guères se présenter devant eux.

Non loin des *Mamelus* habitent les *Manacicas*. Cette Nation est partagée en un grand nombre de Villages qui sont situés vers le Nord,

D'OBSERVATIONS. 7

entre de grandes forêts si épaisses, qu'à peine y voit-on le Soleil. Ces bois vont de l'Orient à l'Occident, & se terminent à de vastes solitudes, qui sont inondées la plus grande partie de l'année.

La terre y est abondante en fruits sauvages : on y trouve quantité d'animaux farouches, entre lesquels il y en a un d'une espèce singulière ; on le nomme *Famacosio*. Cet animal ressemble au singe par la tête, & au chien par le corps, à la réserve qu'il est sans queue. C'est de tous les animaux le plus féroce & le plus léger à la course ; de sorte qu'on ne peut guères échapper de ses griffes : si l'on en rencontre quelqu'un en chemin, & que pour se dérober à sa fureur on monte sur un arbre, l'animal pousse un certain cri ; & à l'instant on en voit plusieurs autres, qui tous ensemble creusent la terre autour de l'arbre, le déraccinent & le font tomber.

Les Indiens ont trouvé le secret de se défaire de ces animaux. Ils

s'assemblent un certain nombre, & forment une forte palissade dans laquelle ils se renferment : puis ils font des cris, ce qui fait accourir ces animaux de toutes parts ; & tandis qu'ils travaillent à fouir la terre, pour abattre les pieux de la palissade, les Indiens les tuent sans aucun risque à coups de flèches.

Tout ce pays est arrosé de rivières fort poissonneuses, qui fertilisent ces terres, & rendent les moissons fort abondantes. Ces Indiens ont le teint olivâtre, & sont du reste bien pris dans leur taille. Il régné quelquefois parmi eux une maladie assez extraordinaire ; c'est une espèce de lépre qui leur couvre tout le corps, & y forme une croûte semblable à l'écaïlle du poisson : mais cette incommodité ne leur cause ni douleur ni dégoût. Ils sont aussi vaillans que les Chiquites ; anciennement même ils ne formoient tous ensemble qu'une seule Nation : mais les troubles & les dissensions qui s'élevèrent parmi eux, les obligerent

L
in nombre, &
iffade dans la-
ent : puis ils
fait accourir
es parts ; &
nt à fouir la
s pieux de la
es tuent sans
le flèches.
osé de rivie-
qui fertilisent
moissons fort
s ont le teint
te bien pris
ne quelque-
aladie assez
e espèce de
ut le corps,
semblable à
s cette in-
ni douleur
ssi vaillans
iennement
us ensem-
: mais les
qui s'éle-
obligerent

D'OBSERVATIONS. 9

de se séparer. Depuis ce temps-là, par le commerce qu'eurent ces peuples avec d'autres Nations, leur langage se corrompit entièrement ; l'idolâtrie inconnue aux Chiquites s'introduisit parmi eux, de même que l'usage barbare de manger la chair humaine.

Il y a de l'art dans la disposition de leurs Villages ; on y voit de grandes rues, des places publiques, trois ou quatre grandes maisons partagées en sales & en plusieurs chambres de suite : c'est où logent le principal Cacique & les Capitaines. Ces maisons sont destinées aussi aux Assemblées publiques & aux festins, & servent de Temples à leurs Dieux. Les maisons des particuliers sont construites dans un certain ordre d'Architecture qui leur est propre. Ce qui surprend, est qu'ils n'ont point d'autre outil que des haches de pierre, pour couper le bois & le mettre en œuvre.

Les femmes s'occupent avec grand soin à fabriquer des toiles, & à faire

tous les ustensiles du ménage, auxquelles elles emploient une terre préparée de longue main. Les vases qu'elles travaillent avec cette terre, sont si beaux & si délicats, qu'à en juger par le son, on croiroit qu'ils sont de métal.

Leurs Villages sont peu éloignés les uns des autres ; c'est ce qui facilite les fréquentes visites qu'ils se donnent, & les festins qu'ils se donnent très-souvent, où ils ne manquent guères de s'enivrer. Dans ces cérémonies publiques, le cérémonial Indien donne la place d'honneur au Cacique. Les *Mapono*, ou Prêtres des Idoles, occupent la seconde place ; les Médecins sont au troisième rang, après eux les Capitaines, & ensuite le reste de la Noblesse.

Les habitans de chaque Village rendent à leur Cacique une obéissance entière. Ils bâtissent ses maisons, ils cultivent ses terres, ils fournissent sa table de ce qu'il y a de meilleur dans le pays ; c'est lui qui commande dans tout le Villa-

L
ménage, aux-
une terre pré-
n. Les vases
cette terre,
cats, qu'à en
roiroit qu'ils

eu éloignés
ce qui faci-
es qu'ils se
ils se don-
ls ne man-
r. Dans ces
cérémonial
d'honneur
ou Prêtres
conde pla-
troisième
aines, &
esse.

e Village
ne obéif-
ses mai-
res, ils
qu'il y a
c'est lui
e Villa-

D'OBSERVATIONS. II

ge, & qui fait punir les coupables. Les femmes sont tenues à la même obéissance à l'égard de la principale femme du Cacique ; car il peut en avoir autant qu'il lui plaît. Tous lui payent la dixième partie de leur pêche ou de leur chasse ; & ils ne peuvent y aller sans avoir obtenu sa permission.

Le Gouvernement est héréditaire : on y prépare de bonne heure le fils aîné du Cacique, par l'autorité qu'on lui donne sur toute la jeunesse ; & c'est comme un apprentissage qu'il fait de la manière de bien gouverner. Quand il est parvenu à un âge mur & capable du maniment des affaires, son pere se démet du Gouvernement, & il lui en donne l'investiture avec beaucoup de cérémonie : tout dépossédé qu'il est, on n'en a pas moins d'affection & de respect pour lui. Quand il vient à mourir, ses obseques se font avec grand appareil. Son sépulcre se place dans une voûte souterraine bien murée, afin que l'hu-

midité n'altère pas si-tôt ses osse-
mens

Le Pays des *Manacicas* forme une espèce de Pyramide qui s'étend du Midi au Nord, & dont les extrémités sont habitées par ces Indiens. Au milieu sont d'autres Peuples aussi différens par la langue qu'ils parlent, qu'ils se ressemblent par la vie barbare qu'ils mènent.

A la base de la pyramide sont à l'Orient les *Quimonocas*, & à l'Occident les *Tapacuras*. Le côté du Nord, en laissant au-delà les *Puizocas* & les *Pannacas*, est environné de deux rivières nommées *Potaquissimo* & *Qununaca*, dans lesquelles se jettent plusieurs ruisseaux, qui portent la fécondité dans toutes les terres. Les premiers villages vers l'Orient sont ceux des *Quirinucas*: vers l'Occident se trouvent ceux de *Qounaaca*; & en allant de-là vers la pointe de la pyramide au Nord, on rencontre les *Quinilicas*. Les *Zibacas* qui n'en sont pas fort éloignés, ont sçu toujours se préserver

des irruptions des *Mamelus*. Entre l'Orient & le septentrion on trouve les *Parabacas*, les *Quiziacas*, les *Naquicas*, & les *Mapasinas*, Nation fort brave, mais qui a été détruite en partie par une sorte d'oiseaux nommés *Perefincas* qui vivent sous terre, & qui n'étant pas plus gros qu'un moineau, ont tant de force & sont si hardis, que voyant un Indien, il se jettent sur lui & le tuent. Vis-à-vis de ces peuples sont les *Mochozus* qui vont tout nus; les femmes mêmes n'ont qu'une bandelette qui leur pend du col pour y attacher leurs enfans. Les *Tapacuras* qui s'étendent entre l'Occident & le Septentrion, sont également nus, & se nourrissent de chair humaine. Près de-là sont les *Boures*.

Pour ce qui est de la Religion de ces peuples, & des cérémonies qu'ils y observent, il n'y a point dans toutes ces Indes Occidentales de Nation plus superstitieuse; ils paroissent avoir cependant quelque idée confuse du mystère de l'Incarnation.

C'est une tradition parmi eux ; que dans les siècles passés une Dame d'une grande beauté conçut un fort bel enfant sans l'opération d'aucun homme ; que cet enfant étant parvenu à un certain âge, opéra les plus grands prodiges, qui remplirent toute la terre d'admiration ; qu'à certain jour ayant rassemblé un grand peuple, il s'éleva dans les airs, & se transforma en ce Soleil que nous voyons. Son corps est tout lumineux, disent les *Mapono*, ou Prêtres des Idoles ; & s'il n'y avoit pas une si grande distance de lui à nous, nous pourrions distinguer les traits de son visage.

Il paroît très-naturel qu'un si grand personnage fût l'objet de leur culte ; cependant ils n'adorent que des Demons, qui s'apparoissent quelquefois à eux sous des formes horribles. Ils reconnoissent une Trinité de Dieux principaux, qu'ils distinguent des autres Dieux, qui ont beaucoup moins d'autorité. Ils nomment le Pere *Omequeturiqui*, ou bien *Vra-*

Uragozoriso. Le nom du Fils est *Urusana*; & l'Esprit se nomme *Urupo*. Cette Vierge qu'ils appellent *Quipoci*, est la Mere du Dieu *Urusana*, & la femme d'*Uragozoriso*. Le Pere parle d'une voix haute & distincte; le Fils parle du nez, & la voix de l'Esprit est semblable au tonnerre. Le Pere est le Dieu de la Justice, & châtie les méchans; le Fils & l'Esprit, de même que la Déesse, font la fonction de mediateurs, & intercedent pour les coupables.

C'est une vaste salle de la maison du Cacique, qui sert de Temple aux Dieux. Une partie de la salle se ferme d'un grand rideau; & c'est là le Sanctuaire, où ces trois Divinités qu'ils appellent d'un nom commun *Tinimaacas*, viennent recevoir les hommages des peuples, & publier leurs Oracles. Ce Sanctuaire n'est accessible qu'au principal *Mapono*; car il y en a deux ou trois autres subalternes dans chaque village: mais il leur est défendu d'en approcher sous peine de mort.

C'est d'ordinaire dans les tems des
 assemblées publiques, que ces Dieux
 se rendent dans leur Sanctuaire. Un
 grand bruit dont toute la maison re-
 tentit, annonce leur arrivée. Ces peu-
 ples qui passent le tems à boire &
 à danser, interrompent leurs plaisirs,
 & poussent de grands cris de joie
 pour honorer la présence de leurs
 Dieux. » *Tata Equize*, disent-ils ;
 » c'est-à-dire, Pere, êtes-vous déjà
 » venu ? Ils entendent une voix, qui
 » leur répond *Panitoques* : elle veut
 » dire ; enfans, courage : continuez
 » à bien boire, à bien manger &
 » à bien vous divertir ; vous ne
 » sauriez me faire plus de plaisir.
 » J'ai grand soin de vous tous ; c'est
 » moi qui vous procure les avanta-
 » ges que vous retirez de la chasse
 » & de la pêche ; c'est de moi que
 » vous tenez tous les biens que vous
 » possédez.

Après cette réponse, que ces peu-
 ples écoutent en grand silence &
 avec respect, ils retournent à leurs
 danses & à la *Chicha* qui est leur
 boisson,

boisson ; & bien-tôt leurs têtes étant échauffées par l'excès qu'ils font de cette liqueur , la fête se termine par des querelles , par des blessures , & par la mort de plusieurs d'entre eux

Les Dieux ont soif à leur tour , & demandent à boire. On prépare des vases ornés de fleurs ; & on choisit l'Indien & l'Indienne qui sont le plus en veneration dans le village , pour présenter la boisson. Le *Mabono* entr'ouvre le coin du rideau , & la reçoit pour la porter aux Dieux ; car il n'y a que lui qui soit leur confident , & qui ait droit de les entretenir. Les offrandes de ce qu'on a pris à la chasse & à la pêche , ne sont pas oubliées.

Quand ces peuples sont au fort de leur ivresse & de leurs querelles , le *Mabono* sort du Sanctuaire , & leur imposant silence , il leur annonce qu'il a exposé aux Dieux leurs besoins ; qu'il en a reçu des réponses des plus favorables ; qu'ils leur promettent toutes sortes de prospérités ,

de la pluie selon les besoins , une bonne récolte , une chasse & une pêche abondantes , & tout ce qu'ils peuvent désirer. Un jour qu'un de ces Indiens moins dupe que ses compatriotes s'avisa de dire en riant, que les Dieux avoient bien bû , & que la *Chicha* les avoit rendus de bonne humeur , le *Mapono* qui entendit ce trait de raillerie, changea aussi-tôt ses magnifiques réponses en autant d'imprécations , & les menaça de tempêtes , de tonnerres, de la famine & de la mort.

Il arrive souvent que le *Mapono* rapporte de la part des Dieux des réponses bien cruelles ; il ordonne à tout le village de prendre les armes , d'aller fondre sur quelqu'un des villages voisins , de piller tout ce qui s'y trouvera , & d'y mettre tout à feu & à sang. Il est toujours obéi : c'est ce qui entretient parmi ces peuples des inimitiés & des guerres continuelles , & qui les porte à s'entredétruire les uns les autres.

D'OBSERVATIONS: 19

Outre ces Dieux principaux, ils en adorent d'autres d'un ordre inferieur, qu'ils nomment *Istiuus*, ce qui signifie Seigneurs de l'eau. L'emploi de ces Dieux est de parcourir les rivieres & les lacs, & de les remplir de poissons en faveur de leurs dévots. Ceux-ci les invoquent dans le tems de leur pêche, & les encensent avec de la fumée de tabac. Si la chasse ou la pêche a été abondante, ils vont au Temple leur en offrir une partie en signe de reconnaissance.

Ils nomment les ames *Oquipans*: ils croient qu'elles sont immortelles, & qu'au sortir de leurs corps elles sont portées par leurs Prêtres dans un lieu où elles doivent se réjouir éternellement. Quand quelqu'un vient à mourir, on célèbre ses obseques avec plus ou moins de solemnité, selon le rang qu'il tenoit dans le village. Le *Mapono* auquel ils croient que cette ame est confiée, reçoit les offrandes que la Mere & la Sœur du défunt lui apportent: il répand

de l'eau , pour purifier l'ame de ses souillures ; il console cette Mere & cette femme affligée , & leur fait espérer que bien-tôt il aura d'agréables nouvelles à leur dire sur l'heureux sort de l'ame du défunt , & qu'il va la conduire au Ciel.

Après quelque tems , le *Mapono* de retour de son voyage fait venir la Mere & la Femme ; & prenant un air gai , il ordonne à celle-ci d'essuyer ses larmes & de quitter ses habits de deuil , parce que son Mari est heureusement arrivé dans le Ciel , où il l'attend pour partager son bonheur avec elle.

Le voyage du *Mapono* avec l'ame est pénible : il lui faut traverser d'épaisses forêts , des montagnes escarpées , descendre dans des vallées remplies de rivières , de lacs & de marais bourbeux , jusqu'à ce qu'enfin après bien des fatigues il arrive à une grande rivière , sur laquelle est un pont de bois gardé nuit & jour par un dieu nommé *Tatusisô* , qui préside au passage des ames .

D'OBSERVATIONS. 25

& qui met le *Mapono* dans le chemin du Ciel.

Ce Dieu a le visage pâle, la tête chauve, une physionomie qui fait horreur, le corps plein d'ulceres & couvert de miserables hail-
lons. Il ne va point au Temple, pour y recevoir les hommages de ses dévots; son emploi ne lui en donne pas le loisir, parce qu'il est continuellement occupé à passer les âmes. Il arrive quelquefois, que ce Dieu arrête l'ame au passage, sur tout si c'est celle d'un jeune homme, afin de la purifier; si cette ame est peu docile & résiste à ses volontés, il s'irrite, il prend l'ame & la précipite dans la rivière, afin qu'elle se noye. C'est là, disent-ils, la source de tant de funestes événemens qui arrivent dans le monde.

Des pluies abondantes & continues avoient ruiné les moissons dans la terre des Indiens *Jurucares*. Ce peuple qui étoit inconsolable s'adressa au *Mapono*, pour demander aux Dieux quelle étoit la cause d'un

si grand malheur. Le *Mapono* après avoir pris le tems de consulter les Dieux, rapporta leur réponse, qui étoit qu'en portant au Ciel l'ame d'un jeune homme dont le Pere vivoit encore dans le village, cette ame manqua de respect au *Tatuffo*, & ne voulut point se laisser purifier; ce qui avoit obligé ce Dieu cruellement irrité de la jeter dans la riviere.

A ce récit, le Pere de ce jeune homme qui aimoit tendrement son fils, & qui le croyoit déjà au Ciel, ne pouvoit se consoler; mais le *Mapono* ne manqua pas de ressource dans ce malheur extrême. Il dit au Pere affligé, que s'il vouloit lui préparer un canot bien propre, il iroit chercher l'ame de son fils au fond de la riviere. Le canot fut bien-tôt prêt, & le *Mapono* le chargea sur ses épaules. Peu après les pluies étant cessées, & le Ciel devenu serein, il revint avec d'agréables nouvelles; mais le canot ne reparut jamais.

Du reste c'est un pauvre Paradis que le leur ; & les plaisirs qu'on y goûte ne sont guères capables de contenter un esprit tant soit peu raisonnable. Ils disent qu'il y a de fort gros arbres , qui distillent une sorte de gomme dont ces ames subsistent ; que l'on y trouve des singes que l'on prendroit pour des Ethiopiens ; qu'il y a du miel & un peu de poisson ; qu'on y voit voler de toutes parts un grand Aigle, sur lequel ils débitent beaucoup de fables ridicules.

Les *Morocotas*, voisins des *Manacicas*, sont de haute taille & d'une complexion robuste ; ils font leurs flèches & leurs lances d'un bois très-dur , qu'ils sçavent manier avec beaucoup d'adresse. Les femmes y ont toute l'autorité ; & non seulement les maris leur obéissent : mais ils sont encore chargés des plus vils ministères du ménage & des détails domestiques. Elles ne conservent pas plus de deux enfans ; quand elles en ont davantage , elles les

font mourir, pour se débarrasser des soins qu'exige leur enfance. Quoiqu'ils ayent des Caciques & des Capitaines, il n'y a parmi eux nul vestige de Gouvernement & de Religion. Leur pays est sec & stérile, & tout environné de montagnes & de rochers : ils n'ont pour tout aliment que des racines, qu'ils trouvent en abondance dans les bois. Ils ont des forêts de palmiers. Le tronc de ces arbres leur fournit une moële spongieuse, dont ils expriment le suc qui leur sert de boisson ; quoique durant l'hiver l'air soit fort froid dans leur climat, & que souvent il y gele, ils sont totalement nus, & n'en ressentent nulle incommodité. Un calus général leur épaisit la peau, l'endurcit, & les rend insensibles aux injures de l'air.



CHAPITRE II.

*Singularités Curieuses de la célèbre
Caravanne de la Mecque.*

LA plus célèbre des Caravannes est celle qui part tous les ans de Damas ou d'Alep, pour aller au tombeau de Mahomet ; elle part ordinairement au mois de Juillet. Vers ce tems-là on voit arriver chaque jour des Pélerins de Perse, du Mogol, de la Tartarie, & des autres Empires qui suivent la secte de Mahomet.

Quelques jours avant le départ de la Caravanne, les Pélerins font une procession générale, qu'on appelle la procession de Mahomet, pour obtenir, disent-ils, par l'intercession de leur Prophète, un heureux voyage.

Le jour de cette procession, les Pélerins les plus distingués par leur

naissance, ou par leurs richesses, s'efforcent de paroître revêtus de leurs plus beaux habits. Ils sont montés sur des chevaux richement caparaçonnés, & suivis de leurs esclaves, qui conduisent des chevaux de main & des chameaux avec tous leurs ornemens.

La procession commence au lever du Soleil; les rues sont déjà pleines alors d'un nombre infini de Spectateurs.

Les Pélerins qui se disent issus de la race de Mahomet, ouvrent la marche; ils sont vêtus à la longue, le bonnet verd en tête, privilège accordé aux seuls prétendus parens du Prophète. Ils marchent de front quatre à quatre. Ils sont suivis de plusieurs joueurs d'instrumens. Après eux marchent par rangs des chameaux parés de leurs aigrettes, & de plumes de toutes couleurs. Deux timballiers sont à leur tête. Le bruit des timballes, des trompettes & d'un grand nombre de sonnettes, inspire de la fierté à ces animaux.

D'OBSERVATIONS: 27

Marchent ensuite à cheval les autres Pèlerins six à six, suivis des litieres remplies des enfans que les Peres & Meres doivent présenter au Prophète. Ces litieres sont environnées de troupes de Chanteurs, qui sont en chantant mille postures extraordinaires, pour donner à croire qu'ils sont des hommes inspirés.

Suivent de près deux cens Cavaliers vêtus de peaux d'ours: ils précèdent de petites pièces de canon montées sur leurs affûts; on en fait des décharges d'heure en heure: l'air retentit en même tems de cris de joie de tout le peuple.

Ces canons sont escortés d'une Compagnie de Cavaliers couverts de peaux de tigres en forme de cuirasse. Leur longue moustache, leur bonnet à la Tartare, leur grand sabre pendu à leur côté leur donnent un air belliqueux.

Quatre cens Soldats à pied vêtus de verd, & portant sur leur tête une espèce de mitre jaune, précèdent la marche du *Musfi*.

Le Mufti accompagné des Docteurs de la Loi, & d'une nombreuse troupe de Chantres, marche devant l'étendart de Mahomet qui le suit. Cet étendart est fait de satin verd brodé d'or ; il a pour sa garde douze Cavaliers revêtus de leur cottes d'armes , portant en main des masses d'argent , accompagnés de trompettes , & d'hommes qui frappent continuellement & en cadence sur des plaques d'argent.

Paroît ensuite le pavillon qui doit être présenté au tombeau de Mahomet ; il est porté par trois chameaux , parés de plumes vertes & de plaques d'argent.

Le pavillon est de velours à fond rouge ramoisi , enrichi de broderie d'or , & de pierreries de toutes couleurs. Des danseurs à gages dansent, & con refont les hommes illuminés & extraordinaires.

Enfin le Bacha de Jérusa'em, précédé de tambours , de trompettes & d'autres instrumens Turcs , termine la marche de la procession.

La procession finie , chaque Pélerin ne songe plus qu'à son départ. La Ville de la Mecque est le terme du pèlerinage. Cette Ville est située dans l'Arabie heureuse , à deux ou trois journées de la Mer Rouge , sur le fleuve *Betius* , aujourd'hui *Eda*. L'opinion des Turcs est que leur Prophète naquit dans cette Ville ; & c'est cette opinion qui leur donne une si grande vénération pour elle. Lorsqu'ils en parlent , ils ne lui donnent point d'autre nom que celui de la Magnifique.

Lorsqu'ils doivent prier , ce qui arrive plusieurs fois le jour , ils ne manquent jamais de tourner le visage vers cette Ville , quelque part qu'ils se trouvent. Leur Mosquée est au milieu de la Ville. Ils prétendent qu'elle est située sur le terrain même , où Abraham construisit autrefois sa première maison. Ils appellent cette Mosquée la Maison carrée , persuadés par la seule tradition , que la maison d'Abraham avoit cette figure. La Mosquée est

belie & grande, enrichie de diverses peintures & dorures, & de tous les présens que les séctateurs de Mahomet y envoient par honneur.

Le dôme est surmonté de deux Tours, qui annoncent de fort loin la Ville de la Mecque & sa Mosquée. Près de celle-ci il y a une espèce de Chapelle, qui renferme un puits célèbre parmi les Turcs; ils l'appellent *Temiena*. Leurs Historiens disent, que l'eau de ce puits sort d'une source, que Dieu découvrit autrefois à *Agar* & à *Ismael*, lorsque chassés par Abraham de sa maison, ils furent contraints de se retirer en Arabie.

Mahomet profita de ce puits, pour rendre cette Ville, lieu de sa naissance, recommandable à toute sa secte; il publia que l'eau de ce puits avoit la vertu non seulement de guérir toutes sortes de maladies corporelles, mais même de purifier les ames souillées des plus grands crimes

Cette opinion est tellement éta-

I Z
ie de diverses
& de tous les
urs de Maho-
honneur.

onté de deux
de fort loin
& sa Mos-
il y a une
qui renferme
i les Turcs;
Leurs Histo-
de ce puits
eu découvrit
mael, lori-
nam de sa
aints de se

puits, pour
de sa naif-
à toute sa
eau de ce
seulement
maladies
e purifier
us grands

ment éta-

D'OBSERVATIONS. 31

bl'e parmi les Musulmans, qu'on
voit presque continuellement arri-
ver des troupes de Pélerins qui
accourent d'abord à ce puits, pour y
boire de l'eau & s'en laver.

Des Marchands de toutes sortes
de pierreries étalent près de ce puits
leurs brillantes marchandises, &
quantité de poudres aromatiques. Ils
en font un grand débit : ils en ont
l'opinion à cette chimérique vertu
de l'eau du puits, laquelle attire con-
tinuellement autant d'hommes cou-
pables de divers crimes, que de ma-
lades de toutes sortes de maladies.

Le terrain qui environne la
Mecque, quoique très-mauvais,
ne laisse pas de produire d'excel-
lens fruits, & en quantité. Les
Turcs attribuent cette fertilité à la
promesse que Dieu fit à *Agar* & à
son fils, de leur donner dans cette
campagne où l'Ange les conduisit,
tout ce qui leur seroit nécessaire pour
leur subsistance.

La Ville de Medine n'est pas
moins recommandable à tous les

Musulmans, que celle de la Mecque: les Historiens Arabes nous en apportent la raison. Ils disent que les habitans de la Mecque jaloux de ce que Mahomet s'érigeoit parmi eux en Législateur, & se faisoit suivre d'une troupe de gens qui l'écoutoient comme un Oracle, firent complot de le chasser de leur Ville; mais qu'ayant été averti de leur dessein par ses disciples, il eut la sage précaution de s'enfuir secrètement avec deux d'entr'eux, & de se cacher dans une caverne qu'il trouva sur la montagne nommée *Tor*, qui n'est éloignée que d'une lieuë de la Ville de la Mecque. Les mêmes Historiens ajoutent, que ne se croyant pas encore en sûreté dans cet azile, il le quitta pour aller se réfugier à *Medine* avec ses deux Compagnons de fortune, qui avoient autant de peur que leur Maître.

Mahomet avoit alors, disent les Historiens, quarante-cinq ans. Il en avoit employé quarante à prê-

elle de la Mecque;
 bes nous en ap-
 ils disent que les
 que jaloux de ce
 geoit parmi eux
 se faisoit suivre
 ens qui l'écou-
 Oracle, firent
 r de leur Ville;
 averti de leur
 oles, il eut la
 s'enfuir secré-
 l'entr'eux, &
 une caverne
 ontagne nom-
 éloignée que
 le la Mecque.
 ajoutent, que
 ore en sureté
 quitta pour
 dine avec ses
 ortune, qui
 r que leur

, disent les
 nq ans. Il
 nte à prêt

cher sa nouvelle Loi. Sa fuite de
 la Mecque, & sa retraite à Medine
 ont donné commencement à la pre-
 miere *Egire* des Musulmans.

Le nouveau Législateur se voyant
 tranquille dans cette Ville, com-
 mença tout de nouveau à dogma-
 tiser. La réputation qu'il se fit d'un
 homme inspiré de Dieu & favorisé
 du don de Prophétie, la morale
 commode de sa nouvelle Loi, lui
 attirerent en peu de tems une foule
 de sectateurs, non seulement des
 lieux circonvoisins, mais encore des
 pays éloignés.

De ce grand nombre de Disci-
 ples, il en fit autant de Sujets qui
 lui obéissoient comme à leur Sou-
 verain. Il se trouva enfin à la tête
 d'un si gros parti, qu'il se crut
 en état de pouvoir tout entrepren-
 dre.

Son ressentiment contre ses Con-
 citoyens de la Mecque, qui avoient
 voulu le chasser du lieu de sa nais-
 sance, le porta d'abord à vouloir
 s'en venger; il crut le faire d'une

maniere qui leur seroit tres-sensible, en déclarant que *Medine* seroit dorénavant sa Ville, & le siège de son Empire pour lui & pour ses Successeurs. Il ordonna que son Sépulture y seroit construit : en effet on voit encore aujourd'hui son cercueil placé dans la grande Mosquée nommée *Kiabi*.

Son cercueil renfermé dans une tour, est posé sur des colonnes de marbre ; il est couvert d'un pavillon de drap d'or, & environné d'une multitude de lampes qui brûlent continuellement. Les murs de cette tour sont revêtus de plaques d'argent.

C'est à ce tombeau, que les Caravanes viennent rendre leurs hommages. Celle qui porte les présens du Grand Seigneur n'est pas plutôt arrivée, que les *Derwis* dont l'emploi est de prendre soin de la Mosquée se présentent pour la recevoir. Les Iélerins font retentir la Mosquée, de leurs cris d'allégresse, & du chant de leurs Cantiques en

l'honneur de leur Prophète. Ce ne sont ensuite que fêtes & réjouissances jusqu'au départ de la Caravanne.

Le jour de son départ, les Pèlerins se rassemblent, & partent chantant à haute voix des versets de l'Alcoran. Les parens & amis des Pèlerins instruits du passage de la Caravanne, vont au-devant d'eux pour leur offrir des rafraichissemens; chacun se fait honneur de leur en porter sur toute la route: mais c'est particulièrement au retour de la Caravanne, que les Pèlerins reçoivent les conjouissances de toute la Ville d'où ils étoient partis. On leur fait honneur par tout: ils commencent dès-lors à entrer en possession de tous les privilèges, que la Religion Turque accorde à ceux qui vont visiter le tombeau de Mahomet. Celui de ces privilèges qui est le plus nécessaire à plusieurs Pèlerins, est l'impunité des crimes pour lesquels ils auroient été condamnés par la Justice Ottomane. Le péle-

rinage de la Mecque les met à couvert de toute poursuite, & les rend de criminels qu'ils étoient, de parfaitement honnêtes gens.

Mais ce n'est pas seulement aux Pèlerins de la Mecque, que des privilèges sont accordés. Le chameau qui a eu l'honneur de porter les présens du Grand Seigneur, jouit du sien ; & son privilège est de n'être pas traité comme un animal du commun, mais d'être considéré comme ayant le bonheur d'être consacré à Mahomet : ce titre l'exempte pour le reste de ses jours des travaux publics & de tout service. On lui dresse une petite cabanne pour sa demeure : il y vit en repos ; & est d'ailleurs bien soigné & bien nourri.



 CHAPITRE III.

Littérature Indienne , Religion des Brachmanes , leur Morale , leur Poesie , leur Théologie , leur Philosophie ; Différentes Sectes des Philosophes Indiens , exposition de leur Doctrine.

I.

LEs Brachmanes ont été dans tous les tems les seuls dépositaires des sciences dans l'Inde , à l'exception peut être de quelques Provinces les plus méridionales , où parmi les *Parias* , qui probablement ont été les premiers habitans de ces cantons , on trouve une caste nommée des *Valouvres* , qui prétendent avoir été autrefois ce que sont aujourd'hui les Brachmanes : en effet ils se mêlent encore d'Astronomie , d'Astrologie ; & l'on tient d'eux quelques ouvrages très-estimés , qui contien-

nent des préceptes de morale.

Par tout ailleurs , les Brachmanés ont toujours été , & sont encore les seuls qui cultivent les sciences comme leur héritage ; ils descendent de sept illustres Pénitens , qui se sont multipliés à l'infini , & qui des Provinces septentrionales situées entre le mont *Lima* & la *Jansoune* [c'est la riviere de Dely] & bornées au Midi par le Gange jusqu'à *Parna*, se sont répandus dans toute l'Inde. Les sciences sont leur partage ; & un Brachmane qui veut vivre selon sa règle , ne doit s'occuper que de la Religion & de l'étude : mais ils sont tombés peu à peu dans un grand relâchement.

Ceux qui sont de la véritable caste des *Rajas* ou *Ragepoures* , peuvent être instruits dans les sciences par les Brachmanés ; mais ces sciences sont inaccessibles à toutes les autres castes, auxquelles on peut seulement communiquer certains Poëmes , la Grammaire , la Poétique & des Sentences morales. Les Scien-

E I L
e morale!
es Brachmanès
sont encore les
sciences com-
ils descendent
nitens, qui se
ni, & qui des
ales situées en-
la *Jansoune*
y] & bornées
usqu'à *Parna*,
toute l'Inde.
partage; &
vivre selon sa
r que de la
mais ils sont
un grand re-
la véritable
oures, peu-
les sciences
s ces scien-
toutes les
peut feu-
ains Poë-
Poétique
es Scien-

D'OBSERVATIONS. 39

ces & les beaux Arts qui ont été cultivés avec tant de gloire & de succès par les Grecs & les Romains, ont fleuri pareillement dans l'Inde; & toute l'Antiquité rend témoignage au mérite des Gymnosophistes: ce sont évidemment les Brachmanes, sur tout ceux qui parmi eux renoncent au monde, & se font *Saniassi*, ou Pénitens.

II.

La Grammaire des Brachmanes peut être mise au rang des plus belles sciences. Jamais l'analyse & la synthèse ne furent plus heureusement employées, que dans leurs ouvrages grammaticaux de la Langue *Samskret*, ou *Sanskrouta*. Cette Langue si admirable par son harmonie, son abondance & son énergie, étoit autrefois la Langue vivante dans les pays habités par les premiers Brachmanes. Après bien des siècles elle s'est insensiblement corrompue dans l'usage commun; de sorte que le langage des anciens

Richi, ou des *Vedams*, & livres sacrés, est assés souvent inintelligible aux plus habiles, qui ne sçavent que le *Samskret* fixé par les Grammaires

Plusieurs siècles après l'âge des *Richi*, de grands Philosophes s'étudierent à en conserver la connoissance telle qu'on l'avoit de leur tems, qui étoit l'âge de l'ancienne Poésie *Anoubhout* fut le premier qui forma un corps de Grammaire : c'est le *Sarasvat*, qui est, selon les Indiens, la Déesse de la parole, ou la parole même. Quoique ce soit la plus abrégée des Grammaires, le mérite de son antiquité l'a mise en grande vogue dans les écoles de l'Indoustan. *Pania* aidé de *Sarasvat* composa un ouvrage immense des règles du *samskret*. Le Roi *Jamour* le fit abréger par *Kramadisvar*. *Katap* en composa une plus propre aux sciences. Il y en a encore trois autres de différens Auteurs. La gloire de l'invention est principalement dûe à *Anoubhout*.

E Y E
dans , & livres
vent inintelligi-
, qui ne savent
par les Gram-

près l'âge des
philosophes s'étu-
er la connois-
sance de leur
de l'ancienne
et le premier
de Grammaire ;
est , selon les
de la parole ,
Quoique ce
Grammaires,
surtout l'a mise
dans les écoles
de Saraf-
ge immense
Le Roi Ja-
ramadisvar.
plus propre
encore trois
rs. La gloi-
riamment

II

D'OBSERVATIONS. 41

Il est étonnant , que l'esprit hu-
main ait pû atteindre à la perfection
de l'art qui éclate dans ces Gram-
maires. Les Auteurs y ont réduit
par l'analyse la plus riche l'angue
du monde à un petit nombre d'éle-
mens primitifs, qu'on peut regarder
comme le *Caput mortuum* de la
Langue. Ces élémens ne sont par
eux-mêmes d'aucun usage ; ils ne
signifient proprement rien : ils ont
seulement rapport à une idée , par
exemple , *Kru* à l'idée d'action Les
élémens secondaires , qui affectent
le primitif , sont les terminai-
sons qui le fixent à être nom ou verbe,
celles selon lesquelles il doit se dé-
cliner , ou conjuguer , un certain
nombre de syllabes à placer entre
l'élément primitif & ces terminai-
sons , quelques propositions &c.

A l'approche des élémens secon-
daires , le primitif change souvent
de figure. *Kru*, par exemple, devient,
selon ce qui lui est ajouté , *Kar* ,
Ker , *Kri* , *Kir* , *Kir*. La synthèse
réunit & combine tous ces élémens

Tome III.

D

& en forme une variété infinie de termes d'usage

Ce sont les règles de cette union & de cette combinaison des éléments, que la Grammaire enseigne; de sorte qu'un simple écolier qui ne sçauroit que la Grammaire, peut en o étant selon les règles sur une racine ou un élément primitif, en tirer plusieurs milliers de mots vraiment *samskrets*. C'est cet art qui a donné le nom à la langue; car *samskret* signifie synétique, ou composé.

Mais comme l'usage fait varier à l'infini la signification des termes, quoiqu'ils conservent toujours une certaine analogie à l'idée attachée à la racine, il a été nécessaire de déterminer le sens par des Dictionnaires: ils en ont dix-huit faits sur différentes méthodes. Celui qui est le plus en usage, composé par *Amarasimha*, est rangé à peu près selon la même méthode qu'a suivi l'Auteur de *l'Indiculus universalis*. Le Dictionnaire intitulé *Vishabhedhanam* est rangé par ordre alphabé-

rique, selon les lettres finales des mots.

Outre ces Dictionnaires généraux, chaque science a son introduction, où l'on apprend les termes propres qu'on chercheroit en vain par tout ailleurs. Cela a été nécessaire, pour conserver aux sciences un air de mystère tellement affecté aux Brachmanes, que non contents d'avoir des termes inconnus au vulgaire, ils ont enveloppé sous des termes mystérieux les choses les plus communes.

III.

Les traités de la versification & de la Poësie y sont en grand nombre. A l'égard de la grande Poësie, ou des Poëmes de différentes espèces, la nature étant la même par tout, les règles sont aussi à peu près les mêmes. L'unité d'action est moins observée dans leurs *Pourranam* & autres Poëmes, qu'elle ne l'est en particulier dans Homere & dans Virgile Il y a pourtant quelques

44 RECUEIL
Poèmes, & entr'autres le d'*Harâ
mapouraram*, où l'on garde plus scrupuleusement l'unité d'action. Les Fables Indiennes que les Arabes & les Persans ont si souvent traduites en leurs langues, sont un recueil de cinq petits Poèmes parfaitement réguliers, composés pour l'éducation des Princes de *Patna*.

L'éloquence des Orateurs n'a jamais été fort en usage dans l'Inde, & l'art de discourir y a été moins cultivé; mais pour ce qui est de la pureté, de la beauté & des ornemens de l'élocution, les Brachmanes ont un grand nombre de Livres qui en contiennent les préceptes, & qui font une science à part qu'on nomme *Alankarachâstram*, science de l'ornement.

IV.

De toutes les parties de la belle Littérature, l'Histoire est celle que les Indiens ont le moins cultivée. Ils ont un goût infini pour le merveilleux; & les Brachmanes

es le d'Har
de plus scru
l'action. Les
les Arabes &
vent traduites
nt un recueil
parfaitement
ur l'éducation

uteurs n'a ja
e dans l'Inde,
a été moins
e qui est de
té & des or-
, les Brach-
nombre de
ent les pré-
e science à
arachâstram,

de la belle
est celle
moins cul-
nfini pour
rachmanes

D'OBSERVATIONS. 43

sy sont conformés par leur intérêt particulier : cependant on ne peut douter que dans les Palais des Princes il n'y ait des monumens suivis de l'histoire de leurs Ancêtres, surtout dans l'Indoustan, où les Princes sont plus puissans, & *Ragepoutras* de Caste. Il y a même dans le Nord plusieurs Livres qu'on appelle *Natak*, qui, à ce que les Brachmanes assurent, contiennent beaucoup d'Histoires anciennes sans aucun mélange de fables.

Pour ce qui est des Mogols, ils aiment l'Histoire; & celle de leurs Rois a été écrite par par plusieurs *Sçavans* de leur Religion. La gazette de tout l'Empire composée dans le Palais même du Grand Mogol paroît au moins une fois le mois à Dely. Dans les Poëmes Indiens on trouve mille restes précieux de la vénérable Antiquité; une notion bien marquée du Paradis terrestre, de l'arbre de vie, de la source de quatre grands fleuves, dont le Gange en est un, qui

selon plusieurs Scavans, est le Phison, du Déluge, de l'Empire des Assyriens, des viâtoires d'Alexandre sous le nom de *Javana Ra'a*, Roi des Javans ou Grecs Dans certains pays de la côte de Malabar, les Gen. ils célèbrent la délivrance des Juifs sous Esther, & donnent à certe fête le nom de *Juda Tirounal*, fête de Juda.

V.

Entrons dans le Sanctuaire des Brachmanes, Sanctuaire impénétrable aux yeux du vulgaire. Ce qui, après la Noblesse de leur caste, les éleve infiniment au-dessus du vulgaire, c'est la science de la Religion, des Mathematiques, & la Philosophie Les Brachmanes ont leur Religion à part: ils sont cependant les Ministres de celle du peuple Les quatre *Velams*, ou *Bed*, sont, selon eux, d'une autorité divine: on les a en Arabe à la Bibliothèque du Roi Les Brachmanes sont partagés en quatre sectes, dont chacune a sa

D'OBSERVATIONS. 47

Loi propre. *Roukourvedam*, ou, selon la prononciation Indouftane, *Reved*, & le *Tajourvedin*, font plus suivis dans la Peninfule entre les deux mers. Le *Sarnavedam* & le *Lachbarana*, ou *Brakmavedam*, dans le Nord. Les *Vedams* renferment la Théologie des Brachmanes, & les anciens *Pouranams*, ou Poèmes, la Théologie populaire. Les *Vedams* ne font qu'un recueil des différentes superstitions des anciens *Richi*, pénitens, ou *Mouni*, Anachorettes. Tout est assujetti, & les Dieux mêmes font soumis à la force intrinseque des sacrifices, & des *Mantram*: ce sont des formules sacrées dont ils se servent pour consacrer, offrir, invoquer, &c. Parmi ces formules, on trouve celle-ci *om Santiti, Santiti, Santiti, Harih*. La lettre ou syllabe *om* contient la Trinité en Unité; le reste est la traduction littérale de *Sacrus, Sanctus, Sanctus Dominus*. *Harih* est un nom de Dieu, qui signifie ravisseur.

E I L
ans, est le Phison;
ire des Assyriens,
xandre sous le
a, Roi des Ja-
s certains pays
ar, les Genils
e des Juifs sous
à cette fête le
nal, fête de

anctuaire des
re impénétra-
aire. Ce qui,
eur caste, les
e-Is du vul-
de la Reli-
ques, & la
hmanes ont
ils font ce-
de celle du
ms, ou *Red*,
autorité di-
pe à la Bi-

partagés
acune a sa

Les *Vedams*, outre les pratiques des anciens *Richi* & *Mouni*, contiennent leurs sentimens sur la nature de Dieu, de l'ame, du monde sensible, & des deux Théologies Brachmaniques & populaires : on a composé la Science Sainte, ou de la vertu d'*Harmachastram*, qui contient la pratique des différentes Religions, des Rits sacrés ou superstitieux, civils ou prophanes, avec les Loix pour l'administration de la Justice. Les traités d'*Harmachastram* se sont multipliés à l'infini.

V I.

Les Brachmanes ont cultivé presque toutes les parties des Mathématiques. L'Algèbre ne leur a pas été inconnu ; mais l'Astronomie, dont la fin étoit l'astrologie, fut toujours le principal objet de leurs études Mathématiques, parce que la superstition des Grands & du peuple la leur rend plus utile. Ils ont plusieurs méthodes d'Astronomie. Un sçavant Grec, qui, comme

E I L
e les pratiques
Tom, contien-
sur la nature
, du monde
x Théologies
oulaire : on a
sainte , ou de
ram , qui con-
es différentes
sacrés ou su-
prophanes ,
administration
aités d'*Har-*
tipliés à l'in-

cultivé pres-
des Mathe-
e leur a pas
stronomie ,
ologie , fut
et de leurs
parce que
nds & du
s utile. Ils
d'Astro-
c , qui ,
comme

D'OBSERVATIONS: 49

Comme Pythagore, voyagea autrefois dans l'Inde, ayant appris les sciences des Brachmanes, leur enseigna à son tour sa méthode d'Astronomie; & afin que ses disciples en fissent un mystère aux autres, il leur laissa dans son ouvrage les noms Grecs des Planettes, des Signes du Zodiaque, & plusieurs termes, comme *hora*, vingt-quatrième partie d'un jour, *kendra*, centre, &c. Le plus estimé des Auteurs Indiens a mis le Soleil au centre des mouvemens de Mercure & de Venus.

VII.

Ce qui a rendu plus célèbre dans l'Antiquité le nom des Gymnosophistes, c'est leur Philosophie, dont il faut séparer d'abord la Philosophie morale, non qu'ils n'en ayent une très-belle dans beaucoup d'ouvrages du *Mitichastram*, science morale qui est renfermée ordinairement dans des vers sententieux, comme ceux de Caton; mais c'est que cette partie de la Philosophie

Tome III.

E

est communiquée à toutes les Castes
Plusieurs Auteurs Choutres, & même
Parias, s'y sont acquis un grand
nom.

La Philosophie qu'on nomme
simplement & par excellence *Chaf-
tram*, est bien plus mystérieuse. La
Logique, la Métaphysique & un
peu de Physique bien imparfaite,
en font les parties. Son unique fin,
le but où tendent toutes les recher-
ches Philosophiques des Brachmanes,
est la délivrance de l'ame de la cap-
tivité, & des miseres de cette vie
par une félicité parfaite, qui essen-
tiellement est ou la délivrance de
l'ame, ou son effet immediat.

Comme parmi les Grecs, il y
eut plusieurs écoles de Philosophie,
l'Ionique, l'Academique, &c. il y a
eu dans l'Antiquité parmi les Brach-
manes, six principales écoles, ou
sectes philosophiques, dont chacune
étoit distinguée des autres par quel-
que sentiment particulier sur la
félicité, & les moyens d'y parve-
nir. *Nyâyam*, *Vedantan*, *Sankiam*,

toutes les Castes,
houtres, & même
acquis un grand

qu'on nomme
excellence *Chaf-*
mystérieuse. La
physique & un
en imparfaite,
Son unique fin,
toutes les recher-
les Brachmanes,
l'ame de la cap-
es de cette vie
uite, qui essen-
délivrance de
mmédiat.

Grecs, il y
e Philosophie,
ue, &c. il y a
mi les Brach-
s écoles, ou
dont chacune
res par quel-
ulier sur la
d'y parve-
, *Sankiam*,

D'OBSERVATIONS: 51

Mimansa, *Patanjalam*, *Bhassyam*,
sont ce qu'ils appellent simplement
les six sciences, qui ne sont que six
Sectes ou écoles : il y en a encore
plusieurs autres, comme l'*Agama-*
chastaram & *Bauddamatham*, qui sont
autant d'hérésies en matière de Re-
ligion, très-oppoées au *Dharma-*
chastaran, qui contient le Polytéhif-
me universellement approuvé.

Les Sectateurs de l'*Agaman* ne
veulent point de différence de con-
dition parmi les hommes, ni de cé-
rémonies légales, & sont accusés de
magie. Que l'on juge par-là de l'hor-
reur qu'en doivent avoir les autres
Indiens. Les Baudistes, dont l'opi-
nion de la metempsychose est univer-
sellement reçue, sont accusés d'A-
theïsme, & n'admettent de princi-
pes de nos connoissances, que nos
sens. Boudda est le *Photo* révé-
ré par le peuple à la Chine ; & les
Baudistes sont de la secte des Bonzes ;
& des Lamas, comme les Agamistes
sont de la secte des peuples du *Ma-*
hasin, ou grand *Sin*, qui comprend

tous les Royaumes de l'Occident au-delà de la Perse.

Les Philosophes qui par leur conduite ne donnent point d'atteinte à la Religion commune, & qui veulent réduire leur théorie à la pratique, renoncent entièrement au monde, & même à leur famille, qu'ils abandonnent. Toutes les écoles enseignent que la sagesse ou la science certaine de la vérité, *Tsarva-quianam*, est la seule voie où l'ame se purifie, & qui peut la conduire à sa délivrance, *Moukti*. Jusques-là elle ne fait que rouler de misere en misere dans différentes transmigrations, que la seule sagesse peut faire finir : aussi toutes les écoles commencent par la recherche & la détermination des principes des connoissances vraies. Les unes en admettent quatre, les autres trois; & d'autres se contentent de deux.

Les principes établis, elles enseignent à en tirer les conséquences par le raisonnement, dont les différentes espèces se réduisent en syl-

logismes , & ces règles du syllogisme sont exactes ; elles ne diffèrent principalement des nôtres , qu'en ce que le syllogisme parfait , selon les Brachmanes , doit avoir quatre membres , dont le quatrième est une application de la vérité conclue des prémices , à un objet qui la rend indubitablement sensible. Voici le syllogisme dont les écoles retentissent sans cesse. Là où il y a de la fumée , il y a du feu : il y a de la fumée à cette montagne ; donc il y a du feu comme à la cuisine. Il faut remarquer, qu'ils n'appellent point fumée , ni les brouillards ni autres choses semblables.

VIII.

L'école de *Nyayam* , *Raison* , *Jugement* , l'a emporté sur toutes les autres en fait de Logique , sur tout depuis quelques siècles , que l'Académie de *Noudia* , dans le Bengale , est devenue la plus célèbre de toute l'Inde , par les fameux Professeurs qu'elle a eus , & dont les ouvrages

se sont répandus de tous côtés. *Gottam* fut autrefois le fondateur de cette école à *Virat* dans l'Indoustan, au Nord du Gange, vis-à-vis le Pays de *Patna*; c'est là qu'elle a fleuri pendant bien des siècles.

Les Anciens enseignoient à leurs Disciples toute la suite de leur système philosophique; ils admettoient, comme les Modernes, quatre principes de science. Le témoignage des sens bien expliqué, *Pra-ryakcham*; les signes naturels, comme la fumée l'est du feu, *Aroumanam*; l'application d'une définition connue au défini jusques-là inconnu, *Oupâmanam*; enfin l'autorité d'une parole infaillible, *Apatachabdam*. Après la Logique, ils menoient leurs écoliers par l'examen de ce monde sensible à la connoissance de son Auteur, dont il concluoient l'existence par l'*Anouenanam*; ils concluoient de la même manière son intelligence, & de son intelligence son immatérialité.

Quoique Dieu de sa nature soit

esprit, il a pu se rendre & s'est effectivement rendu sensible. De Nirâkara, il est devenu Sâkara, pour former le monde, dont les atômes indivisibles, comme ceux des Epicuriens, & éternels, sont par eux-mêmes sans vie.

L'homme est un composé d'un corps & de deux ames; l'une suprême, *Paramâtma*, qui n'est autre que Dieu, l'autre animale, *Sivâtma*: c'est en l'homme ce principe sensitif du plaisir & de la douleur, du désir, de la haine, &c. Les uns veulent qu'elle soit esprit, les autres qu'elle soit matière, & un onzième sens dans l'homme; car ils distinguent les organes actifs, des organes sensitifs, ou passifs; & ils en comptent dix de cette façon.

Enfin, en ce qu'ils appellent suprême sagesse, il semble qu'ils tombent dans le stoïcisme le plus outré. Il faut éteindre ce principe sensitif; & cette extinction ne peut se faire que par l'union au *Paramâtma*. Cette union, *Yogam* ou *Yog*, d'où vient le

nom de *Yogui*, à laquelle aspire inutilement la sagesse des Philosophes Indiens, de quelque secte qu'ils soient, commence par la méditation & la contemplation de l'Être suprême, & se termine à une espèce d'identité, où il n'y a plus de sentiment ni de volonté. Jusques-là les travaux des Metempsycofes durent toujours. Il est bon de remarquer que par le mot d'ame, on n'entend que le *soi-même*, ou le *moi*.

Aujourd'hui on n'enseigne presque plus dans les écoles de Nyâyam, que la Logique remplie par les Brachmanes d'une infinité de questions beaucoup plus subtiles, qu'elles ne sont utiles. C'est un cahos de vetilles, tel qu'étoit, il y a près de deux siècles, la Logique en Europe. Les étudiants passent plusieurs années à apprendre mille vaines subtilités sur les membres du syllogisme, sur les causes, sur les négations, les genres, les espèces. Ils disputent avec acharnement sur de semblables niaiseries, & se re-

tirent sans avoir acquis d'autres connoissances.

De cette école sortirent autrefois les plus fameux adversaires des Bauddistes, dont ils firent faire par les Princes un horrible massacre dans plusieurs Royaumes. *Oudayanachâm* & *Batta* se distinguèrent dans cette dispute ; & ce dernier pour se purifier de tant de sang qu'il avoit fait répandre , se brûla avec grande solennité à Jagannâth sur la côte d'Oricha.

IX.

L'école de *Vedantam* , fin de la loi , dont *Sankrachârya* fut autrefois le fondateur , a pris le dessus sur toutes les autres écoles pour la Métaphysique ; enforte que les Brachmanes , qui veulent passer pour sçavans , s'attachent aveuglément à ses principes. On ne trouveroit pas aujourd'hui de *Saniassi* hors de cette école. Ce qui la distingue des autres, est l'opinion de l'unité simple d'un être existant , qui n'est autre que

58 R E C U E I L
le *moi*, ou l'ame: rien n'existe que
ce *moi*.

Les notions que donnent ses Sec-
tateurs de cet être, sont admirables.
Dans son unité simple, il est en
quelque façon Trin, par son existence,
par la lumière infinie, & sa joie
suprême. Tout y est éternel, imma-
tériel, infini; mais parce que l'ex-
périence intime du *moi* n'est pas
conforme à cette idée si belle, ils
admettent un autre principe pure-
ment négatif, & qui par consé-
quent n'a aucune réalité d'être :
c'est le *mâyâ* du moi; c'est-à-dire,
erreur. Par exemple, je crois à
présent vous écrire sur le *Vedam-
tam*; je me trompe: à la vérité je
suis *moi*; mais vous n'existez pas,
je ne vous écris point, personne
n'a jamais pensé ni à *Vedamtam*,
ni à système: je me trompe, voilà
tout; mais mon erreur n'est point
un être: c'est ce qu'ils expliquent
continuellement par la comparaison
d'une corde à terre, qu'on prend pour
un serpent.

On lit dans un Poëme ; [car ils en ont de Philosophiques inconnus au vulgaire ; les sentences des premiers Maîtres sont même en vers.] Que *Vassickta* racontoit à son disciple *Rama*, qu'un *Saniassi* dans un étang, abîmé dans la contemplation du *Maya* fut ravi en esprit. Il crut naître dans une Caste infâme, & éprouver toutes les aventures des enfans de cette condition ; qu'étant parvenu à un âge plus mur, il alla dans un pays éloigné, où sur sa bonne mine, il fut mis sur le trône ; qu'après quelques années de règne, il fut découvert par un Voyageur de son pays, qui le fit connoître à ses sujets, lesquels le mirent à mort, & qui pour se purifier de la souillure qu'ils avoient contractée, se jetterent tous dans un bûcher, où ils furent consumés par les flâmes. Le *Saniassi* revenu de son extase, sortit de l'étang, l'esprit tout occupé de sa vision. A peine étoit-il de retour chez lui, qu'un *Saniassi* étranger arriva, le-

quel après les premières civilités, lui raconta toute l'histoire de sa vie comme un fait certain, & la déplorable catastrophe, qui venoit d'arriver dans un pays voisin, dont il avoit été témoin oculaire. Le *Saniassi* comprit alors que l'histoire & la vision, aussi peu vraies l'une que l'autre, n'étoient que le *Maya* qu'il vouloit connoître.

La sagesse consiste donc à se délivrer du *Maya* par une application constante à soi-même, en se persuadant qu'on est l'être unique, éternel, infini, sans laisser interrompre son attention à cette prétendue vérité par les atteintes du *Maya*. La clef de la délivrance de l'ame est dans ces paroles, que les Philosophes doivent sans cesse répéter : je suis l'être suprême, *aham brahma param Brahma*.

La persuasion spéculative de cette proposition doit en produire la conviction expérimentale, qui ne peut être sans la félicité. Le commerce des *Brachmanes* a commu-

res civilités,
histoire de sa
rtain, & la
, qui venoit
oisin, dont
culaire. Le
ue l'histoire
vraies l'une
ue le *Maya*

onc à se dé-
application
en se per-
e unique,
sister inter-
cette pré-
teintes du
vrance de
, que les
cesse ré-
ne, *aham*

re de cet-
duire la
qui ne
Le com-
commu-

D'OBSERVATIONS. 67
niqué ces folles idées à presque
tous ceux qui se piquent de bel
esprit.

X.

·L'école de *Sankiam*, *numerique*, fon-
dée par *Kapil*, qui rejette l'*Oupou-
manam* de la Logique, paroît d'a-
bord plus modeste ; mais dans le
fond, il dit presque la même chose.
Il admet une nature spirituelle, &
une nature matérielle, toutes deux
réelles & éternelles. La nature spi-
rituelle par sa volonté de se com-
muniquer hors d'elle-même, s'u-
nit par plusieurs degrés à la nature
matérielle. De la première union,
naissent un certain nombre de for-
mes & de qualités. Les nombres sont
déterminés Parmi les formes est
l'*Egoité*, si l'on peut se servir de ce
terme, par laquelle chacun dit *moi*,
je suis tel, & non un autre Une se-
conde union de l'esprit déjà em-
barrassé dans les formes, & les qua-
lités, avec la matière, produit les
élémens ; une troisième le monde

visible : voilà la synthèse de l'univers.

La sagesse, qui produit la délivrance de l'esprit, en est l'analyse; heureux fruit de la contemplation, par laquelle l'esprit se dégage tantôt d'une forme, & tantôt d'une autre par ces trois vérités : je ne suis en aucune chose; aucune chose n'est à moi; le moi même n'est point : *Nasmin, name, mâham*. Enfin le tems vient où l'esprit est délivré de toutes ces formes; & voilà la fin du monde, où tout est revenu à son premier état.

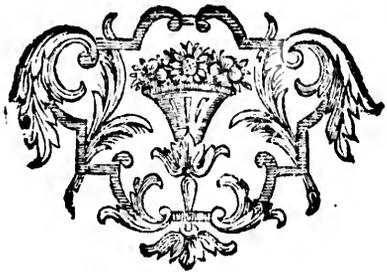
Kapil enseigne que les Religions qu'il connoissoit, ne font que ferrer les liens dans lesquels l'esprit est embarrassé, au lieu de l'aider à s'en dégager; car, dit-il, le culte des Divinités subalternes, qui ne font que les productions de la dernière & plus basse union de l'esprit avec la matière, nous unissant à son objet, au lieu de nous en séparer, ajoute une nouvelle chaîne à celles dont l'esprit est déjà accablé. Le culte

des Divinités supérieures, *Brahma*, *Vichnou*, *Routren*, qui sont à la vérité les effets des premières unions de l'esprit à la matière, ne peut qu'être toujours un obstacle à son dégagement. Voilà pour la Religion des *Vedams*, dont les Dieux ne sont que les principes, desquels le monde est composé, ou les parties mêmes du monde composé de ces principes.

Pour celle du peuple, qui est, comme la Religion des Grecs & des Romains, chargée des Histoires fabuleuses des Poètes, elle forme une infinité de nouveaux liens à l'esprit par les passions qu'elle favorise, & dont la victoire est un des premiers pas que doit faire l'esprit, s'il aspire à sa délivrance; ainsi raisonne *Kapil*.

L'école de *Mimamsâ*, dont l'opinion propre est celle d'un destin invincible, paroît plus libre dans le jugement qu'elle porte des autres opinions. Ses Sectateurs exa-

64 R E C U E I L
minent les sentimens des autres
écoles , & parlent pour & contre ,
à peu près comme les Académi-
ciens d'Athènes.



CHAPITRE

I E
s des autres
our & contre,
les Académi-

CHAPITRE IV.

Description du célèbre Rocher appellé Tentatio ; du Moule de la tête du Veau d'or ; des Pyramides ; de la Colonne de Pompée ; des Obélisques de Cléopatre ; des Palais & Sépulchres des Rois de Thèbes.

LE célèbre Rocher que Moyse nomma *Tentatio*, est vers le milieu du vallon de *Raphidin*, environ à cent pas du mont *Oreb*. On découvre, en marchant par un grand chemin assez frayé, une haute roche entre plusieurs autres petites, laquelle a été, par la succession des tems, détachée des montagnes voisines. Cette roche est une grosse masse de granit rouge : sa figure est presque ronde d'un côté, & elle est platte du côté qui regarde *Oreb*. Sa hauteur est de douze pieds, avec pareille épaisseur ; elle

Tome III.

F

CHAPITRE



est plus large que haute. Son circuit est d'environ cinquante pieds. Elle est percée de vingt-quatre trous, qu'on compte aisément. Chaque trou a un pied de longueur & un pouce de largeur. La face platte du rocher contient douze de ces trous; & la ronde, qui lui est opposée, en a autant. Ils sont placés horizontalement à deux pieds du bord supérieur du rocher, & ne sont éloignés les uns des autres que de quelques travers de doigt; peu s'en faut qu'ils ne soient rangés sur la même ligne.

Les trous d'une face ne communiquent point avec ceux de l'autre face; ils ne sont pas même vis-à-vis les uns des autres. Il est important de remarquer, que cette roche, & les autres, sont dans un terrain très-sec & stérile, & que dans tous les environs de ces roches, on ne découvre pas même l'apparence d'aucune source, ou de quelque autre eau sauvage.

1°. On remarque aisément un

I L
 ute. Son cir-
 quante pieds.
 vingt - quatre
 te aisément.
 l de longueur
 eur. La face
 ient douze de
 e, qui lui est

poliment, qui régné depuis la lèvre inférieure de chaque trou jusqu'à terre.

Ils sont pla-
 à deux pieds
 u rocher, &
 ns des autres
 ers de doigt;
 soient rangés

2°. Ce poliment ne se fait voir que le long d'une petite rigole creusée dans la surface du rocher, & qui suit la rigole d'un bout à l'autre.

e ne commu-
 ux de l'autre
 même vis-à-
 . Il est im-
 , que cette
 font dans un
 rible, & que
 e ces roches,
 ême l'appar-
 ou de quel-

3°. Les bords des trous & des rigoles sont, pour ainsi parler, tapissées d'une petite mousse verte & fine, sans qu'il paroisse dans aucune autre partie du rocher une seule herbe si petite qu'elle puisse être: toute la surface du rocher, aux bords près des trous & des rigoles, est pure pierre.

aisément un

Or que signifient ce poliment des lèvres inférieures des trous, ces rigoles également polies de haut en bas, cette petite mousse qui ne croît que sur les entremises des trous & le long des rigoles, sans que dans tout cela, trois mille ans écoulés aient fait aucun changement? Que signifient toutes ces remarques si sensibles, sinon qu'elles sont autant

de preuves incontestables, qu'il sortit autrefois de ces trous une eau abondante & miraculeuse ?

Non loin de cette fameuse roche se trouve le moule de la tête du Veau d'or, que les Israelites adorerent ; ce moule est au pied du mont Oreb, & sur le chemin qui communicoit au camp des Hébreux. Son diamètre & sa profondeur sont de trois pieds chacun. Il est creusé dans un marbre granit rouge & blanc. En l'examinant de près, on y remarque aisément la figure de la seule tête d'un veau, avec son muse & ses cornes.

Il est probable qu'Aaron fit faire différens moules pour forger son veau d'or ; que l'un étoit pour la tête, & les autres pour les différentes parties du corps du veau. Il est certain, que les Egyptiens mettoient au nombre de leurs Divinités la tête d'un veau ; & c'est à l'exemple des Egyptiens, que les Hébreux, après quatre cens ans de captivité, adorerent la tête d'un veau, comme

une Divinité. Passons aux Antiquités prophanes, & commençons par les Pyramides.

Plus on approche du Caire, plus la vûe des Pyramides, qui se découvrent les unes après les autres, rendent la navigation agréable. La première Pyramide, qui s'offre à la vûe en avançant vers Benisouet, est celle de *Meidon*; & l'on en aperçoit deux autres vis-à-vis de *Dachom*. La première est aussi grande que celles qui sont près du Caire. On voit dans la plaine de *Saccara* trois grandes Pyramides, qui ont été élevées, dit-on, par un ancien Roi d'Egypte, dont on ne sçait pas le nom. La plus haute, qui est à l'Occident du Nil, en a deux autres à ses côtés, dont l'une est bâtie de pierres blanches, & l'autre de pierres noires. Les gens du pays prétendent, que le même Roi qui avoit fait construire la plus haute pour sa sépulture, avoit fait bâtir les deux autres pour deux de ses femmes, dont l'une étoit née

blanche, & l'autre noire. Un peu plus loin, on apperçoit deux autres Pyramides, dont l'une est pareillement de pierres blanches, & plus grande que la seconde, qui est de pierres noires. C'est deviner, que de chercher des raisons de ces deux différentes couleurs. Les Pyramides qui sont dans la plaine de *Moknam*, sont en grand nombre; mais les plus fameuses de toutes, par leur hauteur, leur circonférence, & leur construction, sont les trois grandes Pyramides de *Cizé*, que l'on mettoit autrefois au nombre des sept merveilles du monde.

La plus haute & la plus large est composée de deux cens vingt-sept degrés inégaux entr'eux. Quelques-uns prétendent qu'elle a deux cens quatre-vingt-six toises, quatre pieds de hauteur; que chaque côté de sa base a cent treize toises quatre pieds, & chaque face du piedestal deux cens soixante-dix toises, cinq pieds de long. Plin dit, que les seules dépenses qui furent

faites en raves & en oignons pour la seule nourriture des ouvriers, allerent à huit cens talens.

Ces masses énormes n'ont aujourd'hui de beauté, que leur prodigieuse hauteur & épaisseur ; mais elles pouvoient autrefois être regardées comme des merveilles du monde, lorsqu'elles étoient revêtues en dehors des plus beaux marbres de l'Égypte, & qu'en dedans elles contenoient de grandes salles, qui en étoient incrustées. On les appelloit les salles du Roi & de la Reine. Ces marbres ont été enlevés par les derniers Rois d'Égypte, qui en ont orné leurs Palais. Il n'en reste plus que quelques morceaux d'un côté & d'un autre, qui sont des marques visibles de leur ancienne magnificence.

Sur la plus grande des trois Pyramides, qui sont auprès de l'ancienne Memphis, à trois lieues du Caire, on trouve une esplanade de dix à douze pieds en carré.

Cette Pyramide est ouverte, & à

une porte du côté du Nord, élevée de quarante-cinq pieds au-dessus du terrain. On entre par un canal, qui va en pente, de quatre-vingt cinq pieds de long, & de trois pieds six pouces de large en quarré. Après ce canal, on en trouve un autre, qui va toujours en montant; il a quatre-vingt-seize pieds de long, & trois pieds quatre pouces de haut & de large. Au sortir de ce second canal, à droite, est un puits qui est à sec. Il va en biaisant; & l'extrémité est bouchée de sable. De plain-pied au puits est une allée de cent treize pieds de longueur, & de trois pieds de largeur en quarré, qui est terminée par une chambre longue de dix-huit pieds, large de seize, haute de vingt & un jusqu'à l'angle de la voute en dos d'âne. Il n'y a dans cette chambre, ni tombeau, ni corps; tout a été enlevé il y a plusieurs siècles.

On revient sur ses pas jusqu'au haut du second canal; là on monte par un glasis de cent trente pieds de

E I I
du Nord , élé-
pieds au-dessus
par un canal,
tre-vingt cinq
trois pieds six
quarré. Après
ve un autre,
montant ; il a
pieds de long,
pouces de haut
de ce second
puits qui est
; & l'extré-
e. De plain-
allée de cent
eur , & de
en quarré,
ne chambre
s , large de
un jusqu'à
dos d'âne.
chambre , ni
a été en-
cles.
s jusqu'au
on monte
ante pieds
de

D'OBSERVATIONS. 73

de long ; de chaque côté , il y a une banquette avec des mortoises , au nombre de vingt-huit par banquette. La largeur du glacis est de six pieds , & sa hauteur de vingt-quatre jusqu'au fond de la voute , qui est en dos d'âne.

Au haut du glacis on trouve une platte forme , & de niveau un canal incrusté de granit , qui a vingt & un pieds de long , trois pieds huit pouces de large , & trois pieds quatre pouces de haut.

Du canal on entre dans la fale destinée à servir de sépulture ; elle a trente-deux pieds de longueur , seize de largeur , & dix de hauteur : pavé , plancher , muraille , tout est incrusté de granit.

Au fond , à quatre pieds & quatre pouces du mur est le tombeau ; il est de granit , & d'une seule pierre sans couvercle. Il a sept pieds de longueur , trois de largeur , demi-pied d'épaisseur , & trois de hauteur ; lorsque l'on frappe dessus , il résonne comme une cloche.

A deux lieues de Henisuma, proche un vieux Château nommé *Tumairaq* détruit, & qui n'est plus qu'un tas de décombres, il y a une douzaine de cavernes, où l'on mettoit les chiens qu'on embaumoit : on y trouve plusieurs chiens desséchés en momies, couverts de suaires, enterrés uniquement dans le sable, n'y ayant nulle part aucune apparence de cercueil ; au lieu qu'à *Berei-Kassan* rien n'est plus commun, que des chiens & des chats embaumés, que des momies d'hommes, les uns & les autres mis dans des caisses.

La colonne de Pompée n'est pas moins digne d'admiration que les Pyramides. Elle est de granit, & d'ordre Corinthien, haute de 99 pieds compris son piedestal & sa corniche. Le piedestal a quatorze pieds de hauteur, & 1828 pieds cubes. Le chapiteau a onze pieds de haut, & 488 pieds cubes. Le fust 9 pieds de haut, & 3347 pieds cubes ; ainsi le tout fait 5683 pieds

D'OBSERVATIONS. 75

cubes. Le pied cube de granit pèse 252 livres ; par conséquent le poids de la colonne entière est de 14270 quintaux & 76 livres : cependant ce poids énorme est élevé, & supporté sur plusieurs pierres cramponnées entre elles avec du fer ; deux de ces pierres sont couvertes de hiéroglyphes renversés.

Les quatre faces du piedestal sont tellement placées, qu'elles ne répondent pas directement aux quatre parties du Ciel : sur la face qui est du côté de l'Ouest, déclinant un peu au Nord, il y a une inscription Grecque en cinq lignes ; mais à dix lettres près séparées & nullement de suite, le reste est presque effacé.

Il est étonnant que tout ce qu'il y a eu d'anciens Auteurs n'ayent pas donné la moindre connoissance du tems auquel cette colonne a été placée, du nom de l'ouvrier, de l'usage qu'on vouloit en faire, étant la plus haute & la plus singulière qui ait été vûe dans le monde.

Quelques Modernes l'ont appelée la Colonne de Pompée ; & ce nom lui est demeuré. Il y a de fortes conjectures qu'elle a été faite du tems de Ptolomée Evergètes premier , & non pas sous les dynasties des Egyptiens , sous les Perses , lorsqu'ils étoient maîtres de l'Egypte , ou sous Alexandre , encore moins sous les Romains.

Les deux Obélisques , dits les Obélisques de Cléopatre , qui , selon Pline , furent faits par l'ordre du Roy *Mesphée* , & qui furent mis dans le Temple de César , sont de granit , égaux , chargés de hiéroglyphes , & près l'un de l'autre ; mais l'un est debout , & l'autre est par terre. Sa largeur d'en bas a six pieds huit pouces. Il pose sur une base de granit de six pieds de hauteur & de huit en quarré ; ce qui fait les 63 pieds , ou les 42 coudées marquées par le même Auteur.

Mais il est de ces Obélisques , comme de la Colonne de Pompée ;

on ignore en quel tems, & par les ordres de qui ils ont été apportés à Alexandrie. Il est vraisemblable, que celui qui fit bâtir le Temple de Jules César, les trouva à Alexandrie même, & qu'il voulut que ce qui avoit servi à l'embellissement des Palais des Monarques Grecs, servît à orner son nouveau Temple.

En effet le Roi Mitrées, qui régnoit à Héliopolis, fut le premier qui fit faire des Obélisques du granit, que l'on tira de la carrière de Syené. Plusieurs Monarques Egyptiens en firent faire dans la suite à son exemple, la plupart dédiés au Soleil, & couverts de hiéroglyphes. Ils crurent par-là augmenter la magnificence de leurs Palais, & des Villes où ils se plaisoient, ou qu'ils vouloient rendre considérables.

Il est donc à présumer, que les Monarques Grecs se conformerent à cette coutume, n'ayant rien tant à cœur, que de rendre Alexandrie

une Ville fameuse par tous les endroits imaginables. Il leur étoit même aisé d'avoir de ces sortes d'ouvrages ; il y en avoit déjà plusieurs en Egypte : outre cela le granit ne leur manquoit pas. La carrière de Syené étoit d'une vaste étendue ; & ils n'ignoroient pas que les Isles qui sont près de la dernière cataracte, entr'autres l'Eléphantine, la Phile, la Tacompues, sont pleines de carrières de cette espèce de marbre précieux.

A l'Est du Nil on voit les six portes entières du Château, dans lequel étoit renfermé le Palais des Rois de Thèbes. Ce sont autant de chef d'œuvres de la plus parfaite Architecture. Au sortir de chaque porte, on trouve une longue avenue de Sphinx, & de toutes sortes de Statues de marbre, qui conduisoit au Palais. Cela n'est rien en comparaison du grand Salon de ce Palais. Il est soutenu de cent douze colonnes, qui ont toutes soixante & douze pieds de haut, & douze

pieds & un tiers de diamètre, toutes couvertes de figures en relief, & peintes. Les murailles & le plancher sont peints aussi : hors du Salon en différens peristiles, on peut compter jusqu'à mille colonnes, quatre Colosses de marbre, & plusieurs Obélisques, dont deux sont de porphyre, & quatre de granit.

Un peu plus loin est le Château & le Sépulcre du Roi Osymanduas, dont parle Diodore. La chambre du Sépulcre est toute entière. Pour ce qui est du Château, il est réduit à deux pièces avancées, presque en demi lune, sur lesquelles sont représentés les combats & les triomphes de ce Prince. De tous côtés on y trouve des colonnes, les unes avec des bas reliefs, & les autres sculptées, plusieurs Temples à demi ruinés, & les débris de la Bibliothèque.

Ce qui est au Couchant du Nil, n'est pas moins curieux, que ce qui est à l'Orient. Sans parler des Temples de Venus, & de Memnon, des

Galerie pleine d'hiéroglyphes, des Colonnez, il y a des choses que l'on peut dire être uniques dans le monde; sçavoir, les Sépulcres des Rois de Thèbes, & trois Statues colossiales. Les deux premières dont a tant parlé Strabon, sont remplies d'une vingtaine d'Inscriptions, soit Grèques, soit Latines. La troisième est la Statue du Roi Memnon, qui, selon la tradition des anciens Egyptiens, rendoit un son au lever du Soleil.

On prétend qu'il y a eu jusqu'à quarante-sept Sépulcres des Rois de Thèbes. Il paroît que sous le règne de Ptolomée Lagus, il n'en restoit déjà plus que dix-sept. Diodore dit que du tems de Jules César, le nombre en étoit encore diminué: aujourd'hui il en reste dix, cinq entiers, & cinq à demi ruinés; ce qui suffit pour donner l'idée qu'on doit avoir, d'une chose aussi singulière que celle-là, & qui ne cède en rien à la magnificence des Tombeaux des Rois de Memphis, c'est-à-dire, des Pyramides.

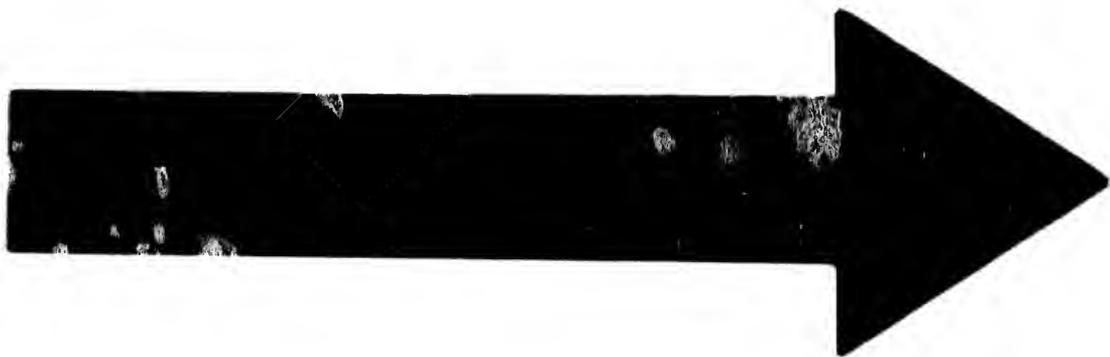
E T L
éroglyphes, des
des choses que
uniques dans le
es Sépulcres des
& trois Statues
premières dont
, sont remplies
criptions, soit
s. La troisième
Memnon, qui,
anciens Egyp-
n au lever du

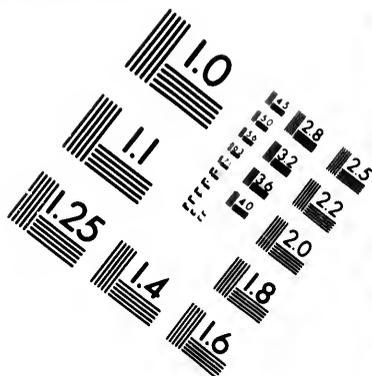
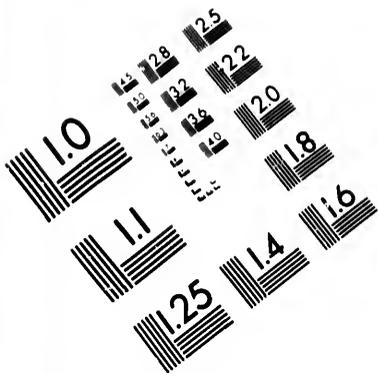
y a eu jusqu'à
res des Rois de
sous le règne
il n'en restoit
. Diodore dit
ésar, le nom-
iminué : au-
x, cinq en-
inés ; ce qui
e qu'on doit
ssi singulière
cède en rien
Tombeaux
c'est-à-dire,

D'OBSERVATIONS. 81

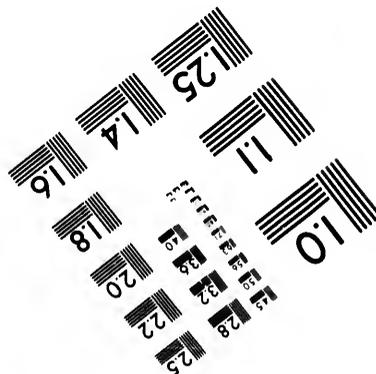
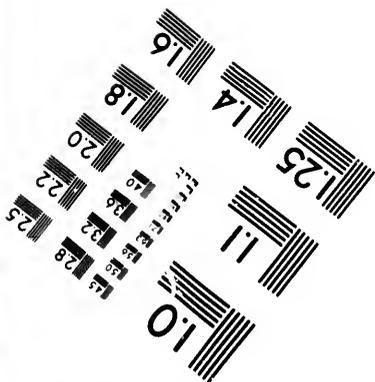
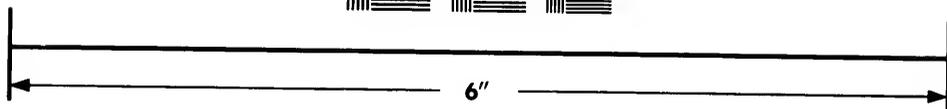
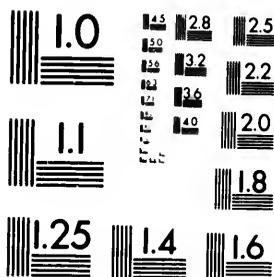
Les Sépulcres de Thèbes sont creusés dans le roc, & d'une profondeur surprenante. On y entre par une ouverture qui est & plus haute, & plus large que les plus grandes portes cochères. Un long souterrain large de dix à douze pieds conduit à des chambres, dans l'une desquelles est un Tombeau de granit élevé de quatre pieds. Au-dessus est comme une impériale, qui le couvre & qui donne un véritable air de grandeur à tous les autres ornemens, qui l'accompagnent.

Salles, Chambres, tout est peint depuis le haut jusqu'en bas. La variété des couleurs, qui sont presque aussi vives que le premier jour, font un effet admirable. Ce sont autant de hiéroglyphes, qu'il y a de figures d'animaux, & de choses représentées ; ce qui fait conjecturer, que c'est là l'histoire de la vie, des vertus, des actions des Princes qui y sont inhumés : mais il en est des hiéroglyphes des Egyptiens, comme des caractères de quelques peuples





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
E 28
E 32
E 36
E 22
E 20
E 18

11
01
E

anciens, qu'il nous est à présent impossible de déchiffrer.

Il y a quelques-unes de ces chambres, où l'on voit différentes Divinités représentées sous des figures humaines; les unes ayant des têtes de loup, les autres de chien, de singe, de bélier, de crocodile, d'épervier: en d'autres endroits, ce sont des corps d'oiseaux avec des têtes d'hommes; dans d'autres chambres, ce sont des sacrifices, qui sont peints, les Sacrificateurs, les esclaves les mains liées derrière le dos, ou debout, ou couchés par terre, tous les instrumens qui servoient aux sacrifices.

Dans d'autres, ce sont les instrumens de l'Astronomie, des Arts, du Labourage, de la Navigation, des Vaisseaux qui ont pour proue & pour poupe des becs de grue & d'Ibis, & pour voiles des Soleils & des Lunes.



CHAPITRE V.

Description de la Terre de Feu ; Erreur des Cartes anciennes & modernes sur l'étendue de cette Terre ; Caractères , Coutumes , Usages , Nourriture , Vêtemens des Habitans de cette Terre ; Erreur des Cartes sur la situation du Cap de Horn ; Description des Villes de Lima , & de la Conception.

LA Terre de Feu , ainsi appelée, à cause de la multitude de Feux , que ceux qui la découvrirent les premiers , virent pendant la nuit , n'a pas à beaucoup près autant d'étendue en Longitude , que lui en donnent les Cartes anciennes & modernes. Par des supputations très - exactes , on a découvert , qu'elle n'a pas plus de soixante lieues. Elle s'étend depuis le détroit de *Magellans* , jusqu'à celui de le

Maire. Elle est habitée par des Sauvages, qu'on connoit encore moins, que les Habitans de la terre Magellanique.

Dom Garcias de Model ayant obtenu du Roi d'Espagne deux Frégates, pour observer ce nouveau détroit, y mouilla dans une Baye, où il trouva plusieurs de ces Insulaires, qui lui parurent d'un bon naturel. Ils sont blancs comme les Européens; mais ils se défigurent le corps, en changeant la couleur naturelle de leur visage par des peintures bizarres. Ils sont à demi couverts de peaux d'animaux, portant au col un collier d'écailles de moules blanches & luisantes, & autour du corps une ceinture de cuir. Leur nourriture ordinaire est une certaine herbe amère, qui croît dans le Pays, & dont la fleur est à peu près semblable à celle de nos tulipes. Ces Peuples sont armés d'arcs & de flèches, où ils enchassent des pierres assez bien travaillées, & portent avec eux une espèce de cou-

teau de pierre. Leurs cabannes sont faites de branches d'arbres entrelassées les unes dans les autres ; & ils ménagent dans le toit , qui se termine en pointe , une ouverture pour donner un libre passage à la fumée. Leurs Canots faits d'écorces de gros arbres sont proprement travaillés. Ils ne peuvent contenir que sept à huit hommes , n'ayant que douze ou quinze pieds de long , sur deux de large. Leur figure est à peu près semblable à celle des gondoles de Venise.

Au reste , cette côte de la Terre de Feu , est très-élevée : le pied des Montagnes est rempli de gros arbres épais & fort hauts ; mais le sommet est presque toujours couvert de neiges. On trouve en plusieurs endroits un mouillage assez sûr ; & assez bon pour faire commodément du bois & de l'eau.

Le Cap de *Horn* forme la pointe la plus méridionale de la Terre de Feu. Les Géographes placent ce Cap à cinquante-sept degrés & de-

mi ; & il est cependant démontré, après de très-exactes observations, que sa véritable situation est à cinquante-six degrés & demi tout au plus.

Après avoir doublé le Cap de *Horn*, on trouve le port de la *Conception* dans le Royaume de Chili. La *Conception* est une Ville Episcopale peu riche, & peu peuplée, quoique le terroir soit fertile & abondant. Les maisons sont basses & mal bâties, sans meubles & sans ornemens. Les Eglises se ressentent de la pauvreté du pays ; les rues sont comme dans les villages de France. Le Port est beau, vaste, & sûr, quoique le vent de Nord y régne assez souvent, au moins pendant l'hiver & l'automne.

Un Port plus célèbre, du moins autrefois, que celui de la *Conception*, est celui d'*Arica* premier port du Perou, qui est à dix-neuf degrés environ de latitude méridionale. Ce port étoit autrefois considérable, parce que c'étoit là, qu'on chargeoit

les richesses immenses, qui se ti-
roient des mines de *Potosi*, pour
les conduire par mer à *Lima*; mais
depuis que les Forbans Anglois
ont infesté ces mers par leurs courtes,
on a jugé à propos de les conduire
par terre.

Le port de *Pisco* n'est éloigné
que de quarante lieues d'*Arica*. Il
y avoit jadis près de ce port une
Ville célèbre située sur le rivage de
la mer; mais elle fut presque en-
tièrement ruinée & désolée par le
furieux tremblement de terre, qui
arriva le 19 d'Octobre de l'année
1682. & qui causa aussi un dom-
mage très-considérable à *Lima*. Car
la mer ayant franchi ses bornes or-
dinaires, engloutit cette Ville mal-
heureuse, qu'on a tâché de rétablir
un peu plus loin à un bon quart de
lieue de la mer.

Le port de *Lima*, que l'on nom-
me ordinairement le *Callao*, n'en est
éloigné que de deux lieues. C'est un
port très-bon & très-sûr, capable de
contenir mille vaisseaux. Il y en a

ordinairement vingt ou trente, dont les Marchands se servent pour faire leur commerce au *Chili*, à *Panama*, & en d'autres parties de la nouvelle Espagne. La Forteresse commande le port : elle est bonne, & fournie d'une nombreuse artillerie toute de bronze.

* Lima, Capitale du Perou, & la résidence ordinaire du Viceroy, est plus grande qu'Orléans. Le plan de la Ville est beau & régulier ; elle est située dans un terrain uni, au pied des montagnes. Elle est baignée d'une petite rivière, qui grossit extraordinairement dans l'été, par les torrens qui tombent des montagnes voisines, quand les neiges se fondent. Il y a au milieu de Lima une belle & grande place, bornée d'un côté par le Palais du Viceroy, qui n'a rien de magnifique, & de l'autre

* On doit observer, que ce qui est dit ici de la Ville de Lima, doit s'entendre de l'état où elle étoit, avant l'accident arrivé en 1747.

L
trente, dont
nt pour faire
, à *Panama*,
e la nouvelle
e commande
, & fournie
erie toute de

u Perou, &
du Viceroi,
ns. Le plan
gulier; elle
n uni, au
lle est bai-
, qui gros-
ns l'été, par
t des mon-
es neiges se
u de Lima
te, bornée
Viceroi,
ue, & de
l'autre

ui est dit ici
ire de l'état
é en 1747.

D'OBSERVATIONS. 89

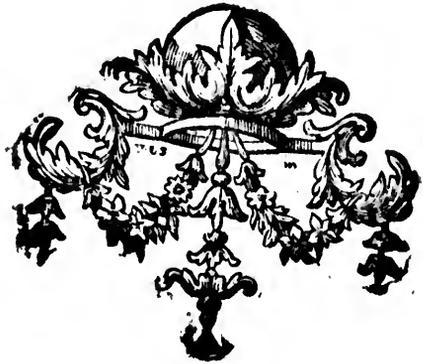
l'autre par l'Eglise Cathédrale, & le Palais de l'Archevêque. Les deux autres côtés sont fermés par des maisons particulières, & par quelques boutiques de Marchands. On voit encore aujourd'hui les tristes effets de la ruine & de la désolation générale, que causa le tremblement de terre arrivé en 1682. Comme ces tremblemens sont assez fréquens au Perou, les maisons n'y sont pas fort élevées. Celles de Lima n'ont presque qu'un étage. Elles sont bâties de bois, ou de terre, & couvertes d'un toit plat qui sert de terrasse. Mais si les maisons ont peu d'apparence, les rues sont fort belles, vastes, spacieuses, tirées au cordeau, & entrecoupées de distance en distance par des rues de traversé moins larges, pour la facilité & la commodité du commerce.

Les Eglises de Lima sont magnifiques, bâties selon les règles de l'art, & sur les plus excellens

Tome III.

H

modèles d'Italie. Les Autels sont propres & superbement parés ; & quoique les Eglises soient en grand nombre , elles sont toutes cependant fort bien entretenues. L'or & l'argent n'y sont point épargnés ; mais le travail ne répond pas à la richesse de la matière.



I L
es Autels sont
ent parés ; &
oient en grand
toutes cepen-
enues. L'or &
nt épargnés ;
pond pas à la

CHAPITRE VI.

*Propriétés de la fameuse Plante de
Gin-seng ; Manière de la préparer ;
Lieux où elle croit ; L'ordre &
la méthode qu'observent ceux qui
vont la ramasser ; Figure & Des-
cription de cette Plante.*

LES plus habiles Médecins de la
Chine ont fait des Volumes
entiers sur les propriétés de cette
Plante. Ils la font entrer presque
dans tous les remèdes, qu'ils donnent
aux grands Seigneurs ; car elle est
d'un trop grand prix pour le com-
mun du Peuple. Ils prétendent, que
c'est un remède souverain pour les
épuisemens causés par des travaux
excessifs de corps ou d'esprit ;
qu'elle dissout les flegmes ; qu'elle
guérit la foiblesse des poulmons,
& la pleurésie ; qu'elle arrête les

vomiffemens ; qu'elle fortifie l'office de l'estomac , & ouvre l'appétit ; qu'elle dissipe les vapeurs ; qu'elle remédie à la respiration foible & précipitée , en fortifiant la poitrine ; qu'elle fortifie les esprits vitaux , & produit de la lympe dans le sang ; enfin qu'elle est bonne pour les vertiges , & les éblouiffemens , & qu'elle prolonge la vie aux Vieillards.

On ne peut guères s'imaginer que les Tartares & les Chinois fissent un si grand cas de cette racine , si elle ne produisoit constamment de bons effets. Ceux mêmes qui se portent bien en usent souvent , pour se rendre plus robustes. Il est probable, que cette racine se trouvant entre les mains des Européens , qui entendent la Pharmacie , seroit un excellent remède * , s'ils en avoient assez pour en faire les épreuves nécessaires , pour en examiner la nature par la voie de la Chymie , & pour

* On en a apporté à Paris, où elle n'a fait fortune. 224

l'appliquer dans la quantité convenable, suivant la nature du mal auquel elle peut être nécessaire.

Ce qui est certain, est qu'elle subtilise le sang; qu'elle le met en mouvement; qu'elle l'échauffe; qu'elle aide la digestion; & qu'elle fortifie d'une manière sensible. C'est ce qui est démontré par une infinité d'expériences journalières; & ce qu'il faut ne pas omettre, est que les effets merveilleux, que produit cette racine, sont sensibles & presque soudains.

Les Chinois, ainsi que les Tartares, se servent souvent de feuilles de *Gin seng* à la place de Thé; & ils s'en trouvent si bien, que plusieurs préfèrent cette feuille à celle du meilleur Thé. La couleur en est aussi belle; & quand on en a pris deux ou trois fois, on lui trouve une odeur & un goût très-agréable.

Pour ce qui est de la racine, il faut la faire bouillir un peu plus que le Thé, afin de donner le tems

L
fortifie l'ori-
ouvre l'appé-
es vapeurs;
spiration soi-
fortifiant la
ie les esprits
e la lymphé
qu'elle est
ges, & les
elle prolonge

maginer que
inois fissent
e racine, si
amment de
qui se por-
vent, pour
Il est pro-
se trouvant
péens, qui
seroit un
en avoient
ives néces-
r la nature
e, & pour

aux esprits de sortir. C'est la pratique des Chinois , quand ils en donnent aux malades ; & alors ils ne passent guères la cinquième partie d'une once de racine sèche. A l'égard de ceux qui sont en santé , & qui n'en usent que par précaution , ou pour quelque légère incommodité , d'une once ils doivent en faire au moins dix prises , & ils ne doivent pas en prendre tous les jours. Voici de quelle manière on la prépare.

On coupe la racine en petites tranches , qu'on met dans un pot de terre bien vernissé , où l'on a versé un demi-septier d'eau : il faut avoir soin que le pot soit bien fermé. On fait cuire le tout à petit feu ; & quand de l'eau qu'on y a mise , il ne reste que la valeur d'un gobelet , il faut y jeter un peu de sucre , & la boire sur le champ. On remet ensuite autant d'eau sur le marc ; on le fait cuire de la même manière , pour achever de tirer tout le suc , & ce qui reste de

parties spiritueuses de la racine. Ces deux doses se prennent, l'une le matin, & l'autre le soir.

A l'égard des lieux où croît cette racine, c'est entre le trente-neuvième, & le quarante-septième degré de latitude Boréale, & entre le dixième & le vingtième degré de longitude orientale, en comptant depuis le méridien de Pekin. Là se découvre une longue suite de montagnes, que d'épaisses forêts dont elles sont couvertes & environnées, rendent comme impénétrables; c'est sur le penchant de ces montagnes, & dans ces épaisses forêts, sur le bord des rivières, autour des rochers, au pied des arbres, & au milieu de toutes sortes d'herbes, que se trouve la plante de *Cin-Seng*. On ne la trouve point dans les plaines, dans les vallées, dans les marécages, dans le fond des ravines, ni dans les lieux trop découverts. Si le feu prend à la forêt & la consume, cette plante n'y reparoit que trois ou quatre ans

après l'incendie ; ce qui prouve qu'elle est ennemie de la chaleur : aussi se cache-t'elle du soleil le plus qu'elle peut. Tout cela semble donner sujet de croire , que s'il s'en trouve en quelqu'autre pays du monde , ce doit être principalement en Canada , dont les forêts & les montagnes sont assez semblables à celles de la Chine.

Les endroits où croît le Gin-Seng sont tout-à-fait séparés de la Province de *Quantong* , appelée *Leaotong* dans les anciennes Cartes Chinoises , par une barrière de pieux de bois , qui renferment toute cette Province, & aux environs de laquelle des Gardes rodent continuellement, pour empêcher les Chinois d'en sortir , & d'aller chercher cette racine. Cependant, quelque vigilance qu'on y apporte , l'avidité du gain inspire aux Chinois le secret de se glisser dans ces déserts , quelquefois jusqu'au nombre de deux ou trois mille , au risque de perdre la liberté & le fruit de leurs peines, s'ils

D'OBSERVATIONS. 97

s'ils font surpris en sortant de la Province, ou en y rentrant. L'Empereur souhaitant que les Tartares profitassent de ce gain préférablement aux Chinois, avoit donné ordre en 1709. à dix mille Tartares, d'aller ramasser eux-mêmes tout ce qu'ils pourroient de Gin-Seng, à condition que chacun d'eux en donneroit à Sa Majesté deux onces du meilleur, & que le reste seroit partagé au poids d'argent fin. Par ce moyen on comptoit que l'Empereur en devoit avoir vingt mille livres Chinoises, qui ne lui coûteroient guères que la quatrième partie de ce qu'elles valent.

Voici l'ordre que garde cette armée d'Herboristes. Après s'être partagé le terrain selon leurs étendarts, chaque troupe au nombre de deux cens s'étend sur une même ligne jusqu'à un terrain marqué, en gardant de dix en dix une certaine distance. Ils cherchent ensuite avec soin la plante dont il s'agit, en s'avançant insensiblement sur un

même rhomb, & de cette manière ils parcourent pendant un certain nombre de jours , l'espace qu'on leur a marqué. Dès que le terme est expiré , les Mandarins placés avec leurs tentes dans des lieux propres à faire paître les chevaux, envoient visiter chaque troupe pour lui intimer leurs ordres , & pour s'informer si le nombre est complet. En cas que quelqu'un manque , comme il arrive assez souvent , ou pour s'être égaré , ou pour avoir été dévoré par les bêtes , on le cherche un jour ou deux , après quoi on recommence de même qu'auparavant.

Ces Tartares ont beaucoup à souffrir dans cette expédition. Ils ne portent ni tentes , ni lits , chacun d'eux étant assez chargé de sa provision de millet roti au four , dont il doit se nourrir tout le tems du voyage. Ainsi ils sont contraints de prendre leur sommeil sous quelque arbre , se couvrant de branches , ou de quelques écorces qu'ils

trouvent. Les Mandarins leur envoient de tems en tems quelques piéces de bœuf, ou de gibier, qu'ils dévorent, après les avoir montrées un moment au feu. C'est ainsi que ces dix mille hommes passent six mois de l'année. Ils ne laissent pas, malgré ces fatigues, d'être robustes, & de paroître bons soldats.

Pour donner une juste idée de la plante de Gin-Seng, nous allons expliquer la Figure de cette plante exactement dessinée.

A. Représente la racine dans sa grosseur naturelle. Quand elle est lavée, elle est blanche, & un peu raboteuse, comme le sont ordinairement les racines des autres plantes.

B. C. C. Représentent la tige dans toute sa longueur, & son épaisseur; elle est toute unie, & assez ronde. Sa couleur est d'un rouge un peu foncé, excepté vers le commencement B. où elle est plus blanche, à cause du voisinage de la terre.

Le point D. est une espèce de nœud formé par la naissance des quatre branches, qui en sortent comme d'un centre, & qui s'écartent ensuite également l'une de l'autre sans sortir d'un même plan. Le dessous de la branche est d'un verd temperé de blanc. Le dessus est assez semblable à la tige; c'est-à-dire, d'un rouge foncé tirant sur la couleur de mure. Les deux couleurs s'unissent ensuite par les côtés avec leur dégradation naturelle; chaque branche a cinq feuilles, de la grandeur & de la figure qui se voit dans la planche. Il est à remarquer, que ces branches s'écartent également l'une de l'autre aussi bien que de l'horizon, pour remplir avec leurs feuilles un espace rond à peu près parallèle au plan du sol.

Quoique l'on n'ait dessiné exactement que la moitié d'une de ces feuilles F. on peut aisément concevoir, & achever toutes les autres sur le plan de cette partie. Il ne

seroit guères possible de trouver des feuilles de cette grandeur si minces & si fines ; les fibres en sont très-bien distinguées : elles ont par-dessus quelques petits poils un peu blancs. La pellicule qui est entre les fibres , s'éleve un peu vers le milieu au-dessus du plan des mêmes fibres. La couleur de la feuille est d'un verd obscur par-dessus , & par-dessous d'un verd blanchâtre & un peu luisant. Toutes les feuilles sont dentelées , & les denticules en sont assez fines.

Du centre D. des branches de cette Plante , s'éleve une seconde tige D. fort droite & fort unie , tirant sur le blanc depuis le bas jusqu'en haut , dont l'extrémité porte un bouquet de fruits fort rond & d'un beau rouge. Ce bouquet est composé de vingt-quatre fruits. Il y en a deux de marqués par ces deux chiffres 9. 9. La peau rouge qui envelope ce fruit, est fort mince , & très unie. Elle couvre une chair blanche & un peu molle. Comme

ces fruits sont doubles, [car il s'en trouve de simples] ils ont chacun deux noyaux mal polis , de la grosseur & de la figure des lentilles ordinaires , séparés néanmoins l'un de l'autre , quoique posés sur le même plan. Ce noyau n'a pas le bord tranchant comme nos lentilles ; il est presque par tout également épais. Chaque fruit est porté par un filet uni , égal de tous côtés, assez fin , & de la couleur de celui de nos petites cerises rouges. Tous ces filets sortent d'un même centre, & s'écartent en tout sens , comme les rayons d'une sphère ; ils forment le bouquet rond des fruits qu'ils portent.

Ce fruit n'est pas bon à manger : le noyau ressemble aux noyaux ordinaires ; il est dur , & renferme le germe. Il est toujours posé dans le même plan, que le filet qui porte le fruit. Delà vient que ce fruit n'est pas rond , & qu'il est un peu aplati des deux côtés. S'il est double, il a une espèce d'enfoncement au

milieu, dans l'union des deux parties qui le composent. Il a aussi une petite barbe diamétralement opposée au filet, auquel il est suspendu. Quand le fruit est sec, il ne reste que la peau toute ridée, qui se colle sur les noyaux. Elle devient alors d'un rouge obscur, & presque noir.

Au reste, cette Plante tombe & renaît tous les ans. On connoît le nombre de ses années, par le nombre des tiges, qu'elle a déjà poussées, dont il reste toujours quelques traits, comme on le voit marqué dans la figure, par les petits caractères B. B. B. Par-là on voit que la racine A. étoit dans sa septième année, & que la racine H. étoit dans sa quinzième.

A l'égard de la fleur, quelques-uns disent qu'elle est blanche & fort petite; d'autres assurent que cette Plante n'en a point, & que personne n'en a jamais vû. Il est plutôt probable qu'elle est si petite, & si peu remarquable, qu'on n'y fait pas

d'attention ; & ce qui paroît le confirmer , est que ceux qui cherchent le *Gin-Seng* , n'ayant en vûe que la racine , méprisent , & rejettent d'ordinaire tout le reste , comme inutile.

Il y a des Plantes , qui outre le bouquet des fruits , qui ont été définés ci-dessus , ont encore un ou deux fruits tout à fait semblables aux premiers , situés à un pouce , ou à un pouce & demi au dessous du bouquet ; & alors on dit , qu'il faut bien remarquer l'aire de vent que ces fruits indiquent , parce qu'on ne manque guères de trouver encore cette Plante à quelques pas delà , sur ce même rhomb , ou aux environs. La couleur du fruit , quand il en a , distingue cette Plante de toutes les autres , & la fait remarquer d'abord : mais il arrive souvent qu'elle n'en a point , quoique la racine soit fort ancienne. La racine marquée dans la figure par la Lettre H. ne portoit aucun fruit , quoi qu'elle fût dans sa quinzième année.

Comme on a eu beau semer la graine, sans que jamais on l'ait vûe pousser, il est probable que c'est ce qui a donné lieu à la fable qui a cours parmi les Tartares. Ils disent qu'un Oiseau la mange dès qu'elle est en terre; que ne la pouvant digérer, il la purifie dans son estomac; & quelle pousse ensuite dans l'endroit où l'Oiseau la laisse avec sa fiente. Il est plus vraisemblable, que ce noyau demeure fort long-tems en terre, avant que de pousser aucune racine. Et ce sentiment paroît fondé, sur ce qu'on trouve de ces racines qui ne sont pas plus longues, & qui sont moins grosses que le petit doigt, quoiqu'elles ayent poussé successivement plus de dix tiges, en autant de différentes années.

Quoique la Plante, qui est décrite dans la Planche, eut quatre branches; on en trouve néanmoins qui n'en ont que deux, d'autres qui n'en ont que trois; quelques-unes qui en ont cinq & même sept; & celles-ci sont

les plus belles. Cependant chaque branche a toujours cinq feuilles , de même que celle qui est destinée , à moins que le nombre n'en ait été diminué par quelque accident. La hauteur des Plantes est proportionnée à leur grosseur , & au nombre de leurs branches. Celles qui n'ont point de fruits , sont d'ordinaire petites & fort basses.

La racine la plus grosse , la plus uniforme , & qui a moins de petits liens , est toujours la meilleure. C'est pourquoi celle qui est marquée par la Lettre H. l'emporte sur l'autre. Il ne seroit pas aisé de deviner pourquoi les Chinois appellent cette Plante *Gin-seng* , qui veut dire représentation de l'homme. On n'en voit point qui en approche tant soit peu ; & ceux qui la cherchent de profession , assurent qu'on n'en trouvoit pas plus qui eussent de la ressemblance avec l'homme , qu'on en trouve parmi les autres racines, qui ont quelquefois par hazard des figures assez bizarres. Les Tartares

l'appellent avec plus de raison *Orbota* ; c'est-à-dire , la première des plantes.

Au reste , il n'est pas vrai que cette Plante croisse à la Chine , comme le dit le Pere Martini , sur le témoignage de quelques Livres Chinois , qui l'ont fait croître dans la Province de Pekin sur les montagnes de *Yong-Pinsou* . On a pû aisément s'y tromper , parce que c'est là qu'elle arrive , quand on l'apporte de la Tartarie à la Chine.

Ceux qui vont chercher cette Plante , n'en conservent que la racine ; & ils enterrent dans un même endroit tout ce qu'ils en peuvent amasser durant dix ou quinze jours. Ils ont soin de bien laver la racine , & de la nettoyer , en ôtant avec une brosse tout ce qu'elle a de matière étrangère. Ils la trempent ensuite un instant dans de l'eau presque bouillante , & la font sécher à la fumée d'une espèce de millet jaune , qui lui communique un peu de sa couleur. Le millet

renfermé dans un vase avec un peu d'eau , se cuit à un petit feu ; les racines couchées sur de petites traverses de bois au-dessus du vase , se séchent peu à peu sous un linge , ou sous un autre vase qui les couvre. On peut aussi les sécher au Soleil , & même au feu ; mais quoiqu'elles conservent leur vertu , elles n'ont pas alors cette couleur que les Chinois aiment , quand ces racines sont séchées : il faut les tenir renfermées dans un lieu qui soit aussi bien sec , autrement elles seroient en danger de se pourrir , ou d'être rongées des vers.



CHAPITRE VII.

Servitude des Habitans du Royaume de Carnate; Superstitions des Brames; leur Créance sur les différens âges du Monde, sur le cours & le mouvement des Astres.

LE Royaume de Carnate est fort peuplé, & on y voit un grand nombre de Villes & de Villages. Il seroit beaucoup plus fertile, si les Mores (Mahométans sujets du Mogol) qui l'ont subjugué, ne fouloient pas les peuples par leurs continuelles exactions. L'oppression où vivent les Indiens de Carnate sous une pareille domination, les rend extrêmement misérables; ils ne retirent presque aucun fruit de leurs travaux. Le Roi de chaque Etat a le domaine absolu & la propriété des terres. Ses Officiers obligent les habitans d'une Ville à cultiver une

certaine étendue de terre qu'ils leur marquent. Quand le tems de la moisson est venu, ces mêmes Officiers vont faire couper les grains; & les ayant fait mettre en un monceau, ils y appliquent le sceau du Roi, & puis ils se retirent. Quand ils le jugent à propos, ils viennent enlever les grains dont ils ne laissent que la quatrième partie, & quelquefois moins au pauvre laboureur. Ils les vendent ensuite au peuple au prix qui leur plaît, sans que personne ose se plaindre.

Le Grand Mogol tient d'ordinaire sa Cour du côté d'Agra, éloignée d'environ cinq cens lieues du Royaume de Carnate; & c'est cet éloignement de la Cour Mogole, qui contribue beaucoup à la manière dure dont les Indiens sont traités. Le Mogol envoie dans ces terres un Officier, qui a le titre de Gouverneur, & de Général de l'armée. Celui-ci nomme des Sous-Gouverneurs, ou Lieutenans, pour tous les lieux considérables, afin

D'OBSERVATIONS. III

de recueillir les deniers qui en proviennent. Comme leur Gouvernement ne dure que peu de tems, & qu'après trois ou quatre ans ils ont coutume d'être révoqués, ils se pressent fort de s'enrichir. D'autres plus avides encore leur succèdent : aussi ne peut-on guères être plus misérable que les Indiens de ces terres. Il n'y a de riches que les Officiers Mores, ou les Officiers Indiens, qui servent les Rois particuliers de chaque état. Encore arrive-t'il souvent qu'on les recherche, & qu'on les force à grands coups de chabom [gros fouet] de rendre ce qu'ils ont amassé par leurs concussions; de sorte qu'après leur magistrature, ils se trouvent d'ordinaire aussi gueux qu'auparavant.

Ces Gouverneurs rendent la justice sans beaucoup de formalité : celui qui offre le plus d'argent, gagne presque toujours sa cause ; & par ce moyen les criminels échappent souvent aux châtimens, que méritent les crimes les plus noirs.

Ce qui arrive même assez communément, est que les deux parties offrant à l'envi de grandes sommes, les Mores prennent des deux côtés, sans donner ni à l'une ni à l'autre la satisfaction qu'elle demande.

Quelque grande que soit d'ailleurs la servitude des Indiens sous l'Empire du Mogol, ils ont la liberté de se conduire selon la coutume de leurs Castes.

On doit dire à la louange des Indiens du Carnate, qu'ils sont fort sobres, & qu'ils naissent même avec une horreur naturelle de toute boisson qui enivre. Ils sont très-réservés à l'égard des femmes, du moins à l'extérieur; & on ne leur verra rien faire en public, qui soit contre la pudeur, ou la bienséance. Le respect qu'ils ont pour leur *Gourou*, ou leur Docteur, est infini. Ils se prosternent devant lui, & le regardent comme leur pere. On ne voit guères de Nation plus charitable envers les pauvres; c'est une loi inviolable parmi les parens, de s'aff

sister

sister les uns les autres, & de partager le peu qu'ils ont avec ceux qui sont dans le besoin. Ces Peuples sont encore très-zélés pour leurs Pagodes: un Artisan qui ne gagnera que dix fanons par mois, [pièce de monnoye, qui vaut environ cinq sols] en donnera quelquefois deux à l'Idole.

Pour ce qui est de leur Religion, on ne peut douter qu'ils n'ayent eu quelque connoissance de la véritable. Ce qu'il est aisé de voir à la tête du Livre appelé *Pantangon*, dont voici les paroles traduites mot pour mot. *J'adore cet Esprit qui n'est sujet ni au changement, ni à l'inquiétude, cet Etre dont la nature est indivisible, cet Etre dont la simplicité n'admet aucune composition de qualités, cet Etre qui est l'origine & la cause de tous les Etres, & qui les surpasse tous en excellence, cet Etre qui est le soutien de l'univers, & qui est la source de sa triple Puissance.* Mais ces expressions si belles sont mêlées dans la suite des plus grandes extravagances.

Ce sont les Poetes du Pays , qui par leurs fictions ont effacé de l'esprit de ces Peuples les traits de la Divinité. La plupart des Livres Indiens , sont des Ouvrages de Poésie , pour lesquels ils sont fort passionnés ; & c'est de là sans doute que leur Idolâtrie tire son origine. Les noms de leurs faux Dieux, *Chiven*, *Ramen*, *Vichnou*, sont sans doute les noms de quelques anciens Rois , que la flaterie des Indiens , & sur tout des Brames , a divinifiés ou par une Apothéose , ou par des Poèmes composés en leur honneur. Les anciens Livres qui contenoient une doctrine plus pure , étant écrits dans une Langue fort ancienne , ont été négligés peu à peu ; & l'usage de cette Langue s'est entièrement aboli. Cela est certain à l'égard du Livre de la Religion appelé *Vedam* , que les Scavans du Pays n'entendent plus ; ils se contentent de le lire , & d'en apprendre quelques endroits par cœur , qu'ils prononcent d'une manière myttérieuse ,

D'OBSERVATIONS: 115

pour imposer plus facilement aux Peuples.

Outre *Vichnou* & *Shiven*, qui sont regardés comme les deux Principales Divinités, & qui partagent les Indiens en deux Sectes différentes, ils admettent encore un nombre presque infini de Divinités subalternes. *Brama* tient le premier rang parmi celles-ci. Selon leur Théologie, les Dieux supérieurs l'ont créé dans le tems; en lui donnant ses prérogatives singulières; & la Surintendance sur toutes les Divinités inférieures.

Les Indiens n'observent que les huit principaux rhumbs de vent qu'ils placent comme nous à l'horizon. Or ils prétendent que dans chacun de ces endroits un demi Dieu a été placé par *Brama*, pour veiller au bien général de l'Univers. Dans l'un est le Dieu de la Pluie, dans l'autre le Dieu des Vents, dans un troisième le Dieu du Feu; & ainsi des autres, qu'ils appellent les huit gardiens. *Dicendiren*, qui est comme

le premier Ministre de *Brama*, commande immédiatement à ces Dieux inférieurs. Le Soleil, la Lune, les Planettes, sont aussi des Dieux. Enfin ils comptent jusqu'à trois millions de ces Divinités subalternes, dont ils rapportent mille fables impertinentes.

Ils croient un Paradis, mais dont la félicité consiste dans les plaisirs des sens; ils croient aussi un enfer, mais qu'ils ne pensent pas pouvoir durer éternellement.

Pour ce qui est de leur Morale, ils admettent cinq péchés, qu'ils regardent comme les plus énormes. Le Bramicide, ou meurtre d'un Bramé, l'ivrognerie, l'adultère commis avec la femme de son *Gourou*, le vol quand la matière est considérable, & la fréquentation de ceux qui ont commis quelqu'un de ces péchés. Ils ont aussi cinq péchés capitaux, la luxure, la colère, l'orgueil, l'avarice, & l'envie ou la haine. Ils ne condamnent pas la Polygamie, quoi qu'elle soit plus rare parmi

eux , que parmi les Mores. Mais ils ont horreur d'une Coutume aussi monstrueuse que bizarre , qui régné dans le *Malleamen*. Les femmes de ce Pays peuvent épouser autant d'hommes qu'elles veulent ; & elles obligent chacun d'eux à leur fournir les différentes choses dont elles ont besoin , l'un des habits , l'autre du ris , & ainsi du reste.

En récompense , on voit parmi les Indiens de Carnate une coutume , qui n'est pas moins étrange. Les Prêtres des Idoles ont accoutumé de chercher tous les ans une épouse à leurs Dieux. Quand ils voyent une femme à leur gré , soit qu'elle soit mariée , soit qu'elle soit libre , ils l'enlèvent , ou la font venir adroitement dans le Pagode ; & là ils font la cérémonie du mariage. Ils en abusent ensuite ; ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit respectée du peuple , comme l'épouse d'un Dieu.

C'est encore un usage dans plusieurs Castes , sur tout dans les

plus distinguées , de marier leurs enfans dans l'âge le plus tendre. Le jeune mari attache au col de celle qui lui est destinée, un petit bijou qu'on appelle *Tali*, qui distingue les femmes mariées de celles qui ne le sont pas. Si le mari vient à mourir, avant que le mariage ait pû être consommé, on ôte le *Tali* à la jeune veuve, & il ne lui est plus permis de se remarier. Comme rien n'est plus méprisable, selon l'idée des Indiens, que cet état de viduité, c'est en partie pour n'avoir pas à foutenir ce mépris, qu'elles se brûloient toutes vives avec le corps de leur mari. C'est ce qu'elles ne manquoient pas de faire, avant que les Mores se fussent rendus maîtres du Pays, & que les Européens occupassent les côtes; mais à présent on voit peu d'exemples d'une si barbare coutume. Cette Loi ne regarde point les hommes; car un second mariage ne les déshonore, ni eux, ni leur Caste.

Une des maximes de Morale ;

qui régnent encore davantage parmi les Indiens, est que pour être heureux, il faut enrichir les Brame, & qu'il n'y a guères de moyen plus efficace d'effacer ses péchés, que de leur faire l'aumône.

Ce sont les Brame qui ont introduit l'Astrologie judiciaire, qui fait dépendre le bonheur ou le malheur des hommes, le bon ou le mauvais succès de leurs affaires, de la conjonction des Planettes, du vol des Oiseaux, & du mouvement des Astres. Par-là ils se sont rendus comme les arbitres des bons & des mauvais jours: on les consulte comme des Oracles; & ils vendent bien cher leur réponse.

Ils comptent quatre âges depuis le commencement du monde. Le premier qu'ils représentent comme un siècle d'or, a duré, disent-ils, dix-sept cens vingt-huit mille ans; c'est alors que fut formé le Dieu Bramâ, & que prit naissance la Caste des Brame qui en descendent. Les hommes étoient d'une taille

L
 marier leurs
 plus tendre.
 au col de
 e, un petit
 qui distin-
 e celles qui
 mari vient à
 iage ait pû
 le Tali à la
 ai est plus
 omme rien
 n l'idée des
 e viduité,
 voir pas à
 les se brû-
 e corps de
 s ne man-
 nt que les
 maîtres du
 ens occu-
 présent on
 si barbare
 regarde
 n second
 , ni eux,
 Morale ;

gigantesque : leurs mœurs étoient fort innocentes ; ils étoient exempts de maladies , & vivoient jusqu'à quatre cens ans.

Dans le second âge , qui a duré douze cens quatre-vingt-seize mille ans , sont nés les *Rajas* ou *Kchatrys* , Caste noble , mais inférieure à celle des *Brames*. Le vice commença alors à se glisser dans le monde. Les hommes vivoient jusqu'à trois cens ans. Leur taille n'étoit pas si grande que dans le premier âge.

A celui-ci a succédé un troisième âge , qui a duré huit millions soixante & quatre mille ans ; le vice augmenta beaucoup , & la vertu commença à disparoître : aussi n'y vécut-on que deux cens ans.'

Enfin suivit le dernier âge , qui est celui où nous vivons , & où la vie de l'homme est diminuée des trois quarts ; c'est dans cet âge que le vice a pris la place de la vertu presque banie du monde. Ils prétendent qu'il s'en est écoulé quatre millions vingt-sept mille deux cens soixante

soixante
de p
Livr
âge
mon
Il
métl
qui
nent
tend
la pl
de l
com
pend
niqu
cette
Au
Brar
Astr
clypt
servi
juste
sembl
pas
trait
de l
ils e

soixante & quinze ans : ce qu'il y a de plus extravagant , est que leurs Livres déterminent la durée de cet âge , & marquent le tems où le monde doit finir.

Ils sont assez versés dans l'Arithmétique ; mais ce n'est que dans ce qui regarde la pratique. Ils apprennent l'art de compter , dès leur plus tendre jeunesse ; & sans se servir de la plume , ils font par la seule force de l'imagination toutes sortes de comptes sur les doigts : ils ont cependant quelque méthode Mécanique , qui leur sert de règle pour cette manière de calculer.

Au regard de l'Astronomie , les Brames ont les Tables des anciens Astronomes , pour calculer les Eclipses , & savent même s'en servir. Leurs prédictions sont assez justes , aux minutes près , qu'ils semblent ignorer , & dont il n'est pas parlé dans leurs Livres , qui traitent des Eclipses du Soleil & de la Lune. Eux-mêmes quand ils en parlent , ne font aucuns

mention de minutes , mais seulement de *Gari* , ou de demi *Gari* , d'un quart & demi quart de *Gari* ; or un *Gari* est une de leurs heures , mais qui est bien petite en comparaison des nôtres. Car elle n'est que de vingt-deux minutes , & environ quarante-trois secondes.

Quoiqu'ils sçachent l'usage de ces Tables , & qu'ils prédissent les Eclipses , il ne faut pas croire pour cela qu'ils soient fort habiles dans cette science. Tout consiste dans une pure Méchanique , & dans quelques opérations d'Arithmétique. Ils en ignorent tout à fait la Théorie , & n'ont nulle connoissance des rapports & des liaisons que ces choses ont entr'elles. Il y a toujours quelque Brame , qui s'applique à connoître l'usage de ces Tables : il enseigne ensuite à ses enfans ; & ainsi par une espèce de tradition , ces Tables ont été transmises des peres aux enfans , & on en a conservé l'usage qu'il en falloit faire. Ils regardent un jour d'Eclipse , comme un jour d'Indul-

gence plénière ; car ils croient qu'en se lavant ce jour-là dans l'eau de la mer , ils se purifient de tous leurs péchés.

Comme ils n'ont qu'un faux système du Ciel & des Astres , il n'y a point d'extravagances , qu'ils ne disent du mouvement du Soleil , & des autres Planettes. Ils tiennent , par exemple , que la Lune est au dessus du Soleil , que le Soleil , après avoir éclairé notre hémisphère , va se chacher durant la nuit derrière une montagne. Ils admettent neuf Planettes , en supposant que les nœuds ascendant & descendant sont des Planettes réelles , qu'ils nomment pour cela *Ragon* & *Kedou* ; de plus ils ne peuvent se persuader que la terre soit ronde , & ils lui donnent je ne sçais quelle figure bizarre.

Il est vrai pourtant , qu'ils reconnoissent les douze signes du Zodiaque , & que dans leur Langue ils leur donnent les mêmes noms que nous leur donnons. Mais la manière

dont ils divisent le Zodiaque , & les Signes qui le composent , mérite d'être rapportée.

Ils divisent la partie du Ciel , qui répond au Zodiaque , en vingt-sept Constellations. Chacune de ces Constellations est composée d'un certain nombre d'étoiles , qu'ils désignent comme nous par le nom d'un animal , ou d'une autre chose inanimée. Ils composent ces Constellations du débris de nos Signes , & de quelques autres étoiles , qui leur sont voisines. La première de leurs Constellations commence au Signe du Bélier , & renferme une ou deux de ses étoiles , avec quelques-unes du voisinage : ils l'appellent *Achonini* , qui veut dire en leur Langue Cheval , parce qu'ils croient y voir la figure d'un Cheval. La seconde se prend ensuite en montant vers le Signe du Taureau , & s'appelle *Barany* , parce qu'ils prétendent qu'elle a la figure d'un Elephant , & ainsi des autres.

Chaque Signe renferme deux de

ces Constellations, & la quatrième partie d'une autre, ce qui fait justement vingt-sept Constellations dans toute l'étendue du Zodiaque, ou des douze Signes. Ils subdivisent chacune desdites Constellations en quatre parties égales, dont chacune est désignée par un mot d'une seule syllabe; par conséquent toute la Constellation est appelée d'un mot bizarre de quatre syllabes, qui ne signifie rien, & qui exprime seulement les quatre parties égales.

Ils divisent encore chaque Signe en neuf quarts de Constellation, qui sont autant de degrés à leur mode, & qui en valent trois des nôtres, & vingt minutes de plus. Enfin, selon ces mêmes principes, ils divisent le Zodiaque en cent huit de leurs degrés; de sorte que quand ils veulent marquer le lieu du Soleil, ils nomment premièrement le Signe, ensuite la Constellation, & enfin le degré, ou la partie de la Constellation à laquelle répond le Soleil.

Si c'est la première partie, ils mettent la première syllabe ; si c'est la seconde, ils y mettent la seconde, & ainsi du reste.



D
C
Ma
des
&
gyl
lon
me
née

I I
rie, ils met-
e; si c'est la
t la seconde,

CHAPITRE VIII.

DU TEMPLE D'ISIS;

*Description des Grottes de la Basse-
Thébaïde ; de la célèbre Ville d'An-
tinoë ; de la Colonne d'Alexandre
Sévère ; du Lac de Mœris , ou de
Caron ; d'un Sacrifice offert au So-
leil ; du Sphinx ; des Cataractes ;
du Labyrinthe ; du fameux Puits
de Joseph ; du Palais d'Achemou-
nain.*

TEMPLE D'ISIS.

ON voit dans le village de *Bha-
beit* , c'est-à-dire en Arabe ,
Maison de Beauté , les restes d'un
des plus beaux , des plus vastes ,
& des plus anciens Temples d'E-
gypte. Toutes les pierres sont d'une
longueur , & d'une épaisseur énormes ,
toutes de marbre granit , or-
nées la plûpart de Sculptures , qui



représentent en demi reliefs des Hommes & des Femmes, & toutes sortes d'hieroglyphes. Plusieurs de ces pierres portent la figure d'un Homme debout, un bonnet long & pointu en tête, tenant deux gobelets dans les deux mains, & les présentant à trois ou quatre filles, qui sont pareillement debout l'une derrière l'autre. Ces Filles ont un javelot dans une main, & un bâton plus court dans l'autre, & sur la tête une boulle entre deux cornes longues & déliées. D'autres pierres sont embellies de diverses images hieroglyphiques d'oiseaux, de poissons, & d'animaux terrestres. Un pillier d'un beau granit fort haut & fort massif, ayant dans sa partie supérieure quatre entaillures aux quatre faces, paroît avoir été construit pour soutenir les arcades, & les voutes de ce grand édifice. Chaque face du pillier présente aux yeux une tête de femme gravée, plus grande que nature. Ces gravures n'ont souffert aucune injure,

ni du tems , ni du Soleil , ni des Arabes.

Hérodote , avec toute l'Antiquité , parle d'un Temple construit au milieu du *Delta* , dans le village de *Bufiris* , consacré à la Déesse *Isis* , femme d'*Osiris* , si respectée par les Egyptiens. Il paroît plus que probable , que ce Temple qui se voit à *Bhabeit* , étoit ce Temple même de la Déesse *Isis* , & que la Ville même dont parle Hérodote , est la Ville même de *Bhabeit* , située au milieu du *Delta* , proche *Sebennythus* ou *Sammanoud*. Cette opinion est d'autant plus croyable , que dans tout le reste de l'Isle ; il est inoui qu'on ait trouvé aucun vestige , ni grand ni petit , d'aucun monument de marbre , ou de pierre , qui puisse convenir à d'autres Divinités qu'à la Déesse *Isis*.

Les ruines du Temple de cette Déesse ont environ mille pas de tour. Elles sont à une lieue du Nil , & à deux ou trois lieues de *Sammanoud* , & de la grande *Mehalée* , vers

le Nord , à vingt-cinq ou trente lieues du Caire. Dans ces ruines on ne trouve ni briques, ni mortier, ni ciment, ni plâtre, ni pierre commune. On ne voit que grosses masses de marbre granit.

Grottes de la Basse Thébaïde.

C'est à *Soudai*, que commencent les Grottes de la basse Thébaïde. La perspective que forment les divers rangs, & les bizarres ouvertures de ces grottes; l'immense étendue du Nil, qui unit par une seule nappe d'eau les deux chaînes de montagnes, qui bordent l'Egypte à son Levant & à son Couchant; la multitude des bâtimens à voiles & à rames, dont ce fleuve est couvert; le nombre prodigieux de Villes, & de Hameaux qui forment différentes Villes; les Forêts d'Acacias, de Sycomores & de Palmiers, qui font briller leur verdure au-dessus des flots; tout cela présente aux yeux un Spectacle qui les charme: il n'est pas étonnant que les Romains

aye
voy
pla
que
les
pein
C
Ma
à-di
qu'u
à qu
des
dem
pied
mais
de c
s'éte
mon
L
occu
ving
la m
faisan
le pi
seule
aisém
terrai

ayent eu la curiosité de faire des voyages en Egypte , pour jouir du plaisir de voir ces différens tableaux , que la nature , plus habile que tous les Peintres du monde , a voulu peindre elle-même en ces lieux.

Ces Grottes s'étendent jusqu'à Manselouth , du même côté , c'est-à-dire au Levant du Nil. On ne voit qu'une campagne toute sabloneuse , à quelques endroits près , où il y a des habitations. Elle n'a qu'une demi-lieue de largeur , depuis le pied de la montagne jusqu'au Nil ; mais les terres qui sont au Couchant de cette rivière sont très-fertiles , & s'étendent cinq ou six lieues vers les montagnes qui les bornent.

Les Grottes dont nous parlons , occupent un terrain de quinze à vingt lieues. Elles sont creusées dans la montagne du Levant du Nil , faisant face à la rivière qui baigne le pied de cette montagne. A la seule vûe de ces Grottes , on juge aisément , qu'elles ont été d'abord un terrain pierreux de la montagne qui

côtoye le Nil ; qu'on a ensuite fouillé ce terrain pour en tirer des pierres , qui devoient servir à la construction des Villes voisines des Pyramides & des autres grands édifices. Les Pierres qu'on a tirées de ces carrières , ont laissé , pour ainsi parler , des appartemens vastes , obscurs , bas , & qui forment une espèce d'enfilade sans ordre & sans symétrie. Les voutes de ces concavités basses & inégales sont soutenues de distance en distance par des pilliers , que les Ouvriers ont laissés exprès pour les appuyer.

Rien ne ressemble donc plus à des carrières , que ce qu'on appelle aujourd'hui Grottes ; & il est hors de doute , qu'elles ont été carrières dans leur origine.

En effet, Hérodote nous apprend, que le Roi Cléopas employa cent mille hommes l'espace de dix ans à ouvrir des carrières dans la montagne du Levant du Nil , & à en transporter les pierres au-delà du fleuve ; que pendant dix autres

années suivantes, les mêmes cent mille hommes furent occupés à élever une Pyramide construite de ces pierres tendres & blanches en sortant de la carrière, mais qui peu à peu se durcissent à l'air & brunissent.

Au milieu de ces carrières est un petit Temple, orné de peintures Hiéroglyphiques, qui le rendent très agréable à la vûe.

Ce Temple est d'une figure quarrée de quatre ou cinq toises de longueur sur un peu moins de largeur, & encore moins de hauteur. La voute, les murailles, le dedans, le dehors, tout est peint, mais avec les couleurs les plus brillantes, & les plus douces. Les dehors de la muraille ont conservé jusqu'à présent des figures entières, avec presque tous leurs traits, & toute la vivacité du coloris.

Au côté droit on voit un homme debout, avec une canne de chaque main appuyé sur un Crocodile; & une fille auprès de lui, ayant une canne à la main.

On voit à la gauche de la porte un homme pareillement debout, & appuyé sur un Crocodile, tenant une épée de la main droite, & de la gauche une torche allumée. Au dedans du Temple, des fleurs de toutes couleurs, des instrumens de différens Arts, & d'autres figures grotesques & emblématiques sont dépeintes. On y voit aussi d'un autre côté une chasse, où tous les Oiseaux du Nil sont pris d'un seul coup de rêts; & de l'autre on y voit une pêche, où les poissons de cette rivière sont envelopés dans un seul filet.

Au fond du Temple on a creusé dans le mur une niche assez profonde, élevée de six ou sept pieds; large de quatre pointes, & enjolivée comme tout le reste.

Les Peintures Hiéroglyphiques de ce Temple sont une nouvelle preuve de l'ancienneté de ces carrières. Car les Grecs & les Perses, usurpateurs de l'Egypte, & ennemis de toutes ces figures, n'en ont jamais été les Auteurs.

On remarque dans ces carrières d'autres endroits destinés à la prière des anciens Egyptiens, & d'autres destinés à la sépulture des morts. Ce sont des trous dans l'épaisseur du roc, de six pieds de long & de deux de large ; & c'est-là justement la mesure d'un cercueil. Pour trouver ces cercueils, il faut quelquefois descendre dans un puits peu profond, & qui a des trous de part & d'autre pour la commodité de ceux qui y descendent. Le fond de ce puits aboutit à une espèce d'allée carrée, faite dans le roc, & par conséquent très-obscur. On observe aisément une parfaite conformité du puits de ces carrières, avec ceux qu'on trouve dans les Pyramides & dans les Cimetières, où les Momies sont renfermées. C'est de ces carrières percées par les premiers Pharaons, pour fonder des habitations aux vivans, & des sépulchres aux morts, que les successeurs d'Alexandre, & les Romains après eux, ont tiré cette quantité prodigieuse de

pierres , qui leur étoit nécessaire pour l'établissement de leurs colonies.

Ces ténébreuses cavernes , qui dans la suite ont servi de retraite à une infinité de Solitaires , sont partagées en différentes cellules très-petites , & pratiquées dans les voutes des carrières , dont les portes & les fenêtres n'ont pas plus d'un pied en carré. On trouve d'espace en espace des Croix , des Images , des Oratoires , & d'autres marques de la dévotion & de la pieté de ces Saints Anachorètes.

La célèbre Ville d'Antinoë.

Vers le Nord , entre le Nil & la montagne des Grottes , on voit sur une plaine de sable les ruines de deux Villes qui sont voisines l'une l'autre. La première paroît avoir été comme le Fauxbourg de l'autre. Son circuit est de deux milles environ. Elle ne contient que des restes de masures assez communes. La seconde Ville, qui est deux fois plus grande

grande que la première, présente d'abord aux yeux des édifices publics d'une magnificence Royale. Ils furent en effet l'ouvrage de l'Empereur Adrien.

Les Histoires nous ont appris la folle passion, que ce Prince eut pour le jeune Antinoüs. Il la fit paroître excessive pendant la vie de ce Favori ; mais elle éclata plus que jamais après sa mort. Il mourut dans un voyage qu'Adrien fit en Egypte. La douleur qu'il en conçut, lui fit inventer tout ce que son autorité & sa puissance pouvoient exécuter, pour immortaliser le nom de son Antinoüs. Il lui fit construire & dédier des Temples. Il institua des Jeux en son honneur ; les Grecs, pour lui complaire, soutinrent qu'il avoit rendu des Oracles, qu'on sçait avoir été composés secrètement par Adrien même. Ce Prince fit ensuite célébrer avec une pompe somptueuse les cérémonies de son apothéose. Non content de tout cela, il fit bâtir une petite, mais magnifique Ville

sur les bords du Nil, près du lieu où l'on prétend qu'*Antinous* expira; & il donna à cette Ville le nom d'*Antinoë*, ou *Antinopolis*.

La Ville est quarrée; elle n'a de diamètre qu'environ deux mille pas communs. Deux grandes & longues rues, qui se croisent par le milieu, & qui vont toutes deux d'une extrémité de la Ville à l'autre, en forment la figure. Ces deux rues croisées ont de largeur dix-huit pas, ou quarante-cinq pieds de Roi, & conduisent à quatre grandes portes de la Ville. Outre ces deux grandes rues qui la partagent en quatre parties égales, il y en a plusieurs autres de traverse, moins larges, mais aussi longues, toutes tirées au cordeau, & placée d'espace en espace pour donner aux maisons des issues commodes; c'est ce qu'il est aisé de reconnoître, par les vestiges qui en restent.

Les deux grandes rues, & les autres de traverse, avoient toutes de chaque côté leur petite galerie,

de
la
Ga
res
des
rin
lées
sur
avo
I
gra
des
tent
rang
dev
ble
C
risty
l'Em
d'ég
toye
mon
post
gale
rues
tier
deu
de l

de cinq à six pieds de large, & de la longueur de leur rue. Ces petites Galeries étoient voutées. Leurs voutes étoient appuyées d'un côté sur des colonnes de pierre d'ordre Corinthien, très-délicatement travaillées, & étoient posées de l'autre sur le toit des maisons, que l'art avoit construites exprès.

La voute des galeries des deux grandes rues, plus larges que celles des rues de traverse, étoit soutenue par plus de mille colonnes rangées sur la même ligne; ce qui devoit faire un spectacle aussi agréable aux yeux, que magnifique.

Cette Ville étoit un continuel Péristyle; d'où l'on peut juger que l'Empereur Adrien avoit eu autant d'égard à la commodité des Citoyens, qu'à la magnificence du monument qu'il vouloit laisser à la postérité. Car par le moyen de ces galeries, qui ornoient toutes les rues, on alloit dans tous les quartiers de la Ville, à couvert des ardeurs du Soleil, & des autres injures de l'air.

De toutes ces voutes, & de ce nombre prodigieux de colonnes qui les soutenoient, il n'en reste aujourd'hui que des morceaux çà & là, qui servent seulement de témoins de ce qu'elles étoient autrefois.

Pour ce qui est des quatre grandes portes de la Ville, celles qui étoient au Septentrion & au Levant, sont ruinées à n'être plus reconnoissables par leur forme; les deux autres du côté du Midi & du Couchant sont assez entières.

La Porte qui est au Midi, est une espèce d'arc de triomphe, qui a trois grandes Portes voutées, qui servent de trois passages. La Porte du milieu a environ vingt-huit pieds de Roi de largeur & quarante de hauteur. Elle se fermoit par deux grands batans de bois couverts de fer, qui ont été dans la suite des tems transportés au Caire, pour y former une voute, qu'on appelle *Bab Ezzouailé*, proche le Palais du grand Prevôt. Les deux Portes qui

font aux côtés de la plus grande qui est au milieu , ont environ vingt-quatre pieds de haut , sur dix ou douze de large. Elles ont au-dessus d'elles une ouverture carrée, moins grande que les deux portes qui sont au-dessous.

La largeur de tout cet édifice est d'environ soixante-six pieds , l'épaisseur de quinze ou vingt , la hauteur de quarante - cinq. Les deux façades sont enrichies de huit pilastres Corinthiens en bas relief, canelés depuis le milieu jusqu'à leur base. La saillie des angles & de leurs chapiteaux est si grande , qu'elle a donné occasion aux Mores d'appeler cette Porte *Abou - Elqueroum* , c'est-à-dire, le pere des Cornes.

Vis-à-vis de ces huit pilastres , & à cinq ou six pas delà , huit Colonnes Corinthiennes de pierre blanche avoient été élevées de quatre pieds de fust. Chaque fust étoit de cinq pièces égales , & canelées depuis le bas jusqu'au milieu ; le tems à respecté deux colonnes qui regardent

la Ville ; les deux autres sont plus de moitié détruites ; pour ce qui est de celles qui regardoient la campagne , on n'en voit pas même les ruines.

La Porte au Couchant est aussi entière que celle du Midi , mais bien plus massive , & d'un goût différent. Elle a pareillement trois Portes , ou trois grands passages voutés. La voute du milieu est de seize pieds de largeur , & d'environ vingt pieds de haut. Les deux autres ont moitié moins d'élévation & de largeur. Il y a pareillement au-dessus des trois Portes voutées , trois grandes ouvertures quarrées , qui font une espèce de platte forme Celle du milieu est beaucoup plus grande que les deux autres. On y monte par deux escaliers , d'environ cinquante marches , pratiqués dans l'épaisseur des murs des deux côtés. Ce monument entier a environ cent-cinquante pieds de façade , trente-cinq de hauteur , & quarante-cinq de profondeur. Les Gens du Pays

le
Ch
me
A
Por
cha
Por
de t
ferm
les
dans
Ce
strui
gard
L
que
mên
lais
Mela
de p
L
fave
se bo
quat
les
veno
en c

le nomment *Qualaa*, c'est-à-dire, Château, parce que c'est un bâtiment solide.

A quelques pas de cette grande Porte de la Ville, qui est au Couchant, on rencontre un superbe Portail, qui fait l'entrée d'une cour de trente ou quarante pas en carré, fermée de hautes & fortes murailles crenelées, avec un degré taillé dans le mur, à côté du Portail. Ce Portail paroît avoir été construit, pour y poser un corps-de-garde.

Les Arabes donnent à ce Portique, & à cette grande Tour, le même nom qu'ils donnent au Palais d'*Achemounain*, c'est-à-dire, *Melab-Elbenat*; ce qui signifie, maison de plaisance des Princesses.

La magnificence d'Adrien, en faveur de son favori Antinoüs, ne se borna pas à la construction de ces quatre grandes Portes, & de toutes les Galeries des rues, dont nous venons de parler. On voit encore en différens quartiers de la Ville

les décombres de plusieurs Palais & Temples. Il n'est plus possible de juger quelle étoit leur structure. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de pierres & de colonnes de toute sorte de marbre.

On trouve à cent pas de la grande Porte du Couchant quatorze Colonnes de granit, qui sont encore debout, & un peu plus loin quatre autres Colonnes de Porphyre. Ce que le tems avoit respecté, a été détruit par les Turcs, pour en enlever de gros morceaux de marbre bien travaillés, & des Colonnes dont ils ont voulu orner leurs Mosquées.

La Colonne d'Alexandre Sévère.

Dans la grande rue, qui va du Sud au Nord de la Ville d'Antinoë, il y a une place à l'endroit même où cette grande rue est traversée par une autre moins grande, qui va de l'Est à l'Ouest. Aux quatre coins de cette Place, ou de ce Carrefour, il y avoit quatre grandes Colonnes de pierre d'ordre Corinthien.

Cor
reste
dest
qui
tre.
la p
base
haute
Chên
de gr
ont se
reau
quarr
de deu
voit d
dessus
pieds
assises
me,
qu'on
vante.
dont l
effacé
traduc

Corinthien; de ces quatre, il n'en reste plus qu'une, avec trois piédestaux des autres. La Colonne qui reste, a quatre pieds de diamètre. Son Fust est en cinq pièces; la première pièce, voisine de la base, est de trois pieds & demi de hauteur, entourée de feuillages de Chêne, ce qui lui donne beaucoup de grace. Les quatre autres pièces ont sept pieds chacune. Son chapiteau est surmonté d'une pierre carrée de trois pieds de haut, & de deux de large. Cette pierre serroit d'appui à une Statue qui étoit dessus. Le piédestal est de onze pieds de haut, composé de huit assises de pierre. C'est sur la quatrième, cinquième & sixième pierre, qu'on lit l'Inscription Grecque suivante. Elle contient treize lignes, dont le tems, ou les Arabes, ont effacé plus de la moitié. Voici la traduction de ce qui reste.

Pour la prospérité. A l'Empereur César Marc Aurele Sévère Alexandre, pieux, heureux . . . Aurelius étant Préfet des nouveaux Grecs d'Antinoë..... & Appollonius..... sur ces numens Caius Chrémes.

Sur cette Inscription , il y a quatre remarques à faire.

La première est , que la même Inscription avoit été gravée sur les quatre piédestaux , d'où il faut conclure , que ces quatre Colonnes avoient été érigées à l'honneur de Sévère Alexandre. Son nom y est distinctement gravé.

La seconde réflexion est , que selon toutes les apparences ce mot *τινόςων* a été tronqué , & qu'il y faut ajouter les deux Lettres initiales *Αν* . qui feroit en entier ce nom *Αντινοέων*.

La troisième remarque à faire est , que les quatre Colonnes placées dans une des grandes rues de la Ville d'Antinoë , ont été élevées

apr
Ale
qu'
Art
l'an
Che
Col
bole
Lo
nius
més
nom
de l'
de l'
rent
men
L
que c
bitan
nouv
qu'A
fait
Eleu
veni
qu'a
tres
vir c

D'OBSERVATIONS. 147

après une des Victoires de Sévère Alexandre. Peut-être après celle qu'il remporta en personne contre Artaxerxès Roi des Perles, en l'année 233. de J.C. Ces branches de Chêne qui environnent le bas de la Colonne, semblent être un Symbole de son triomphe.

Les noms d'Aurelius, d'Appollonius, de Caius Chrêmes, exprimés dans l'Inscription, sont les noms des Magistrats de la Ville, & de l'Architecte, ou d'un Officier de l'Empereur, qui tous présiderent à la construction de ce monument en l'honneur de leur Maître.

La dernière remarque à faire est, que dans cette Inscription, les Habitans d'Antinoë sont appellés les nouveaux Grecs. La raison est; qu'Adrien, dès l'an 175. s'étant fait initier aux Mystères de Cérès Eleusine à Athenes, avoit fait venir de cette Ville, ou de quelque autre Ville de Grèce, des Prêtres, & des Ministres, pour desservir dans sa nouvelle Colonie d'An-

cinoë les Temples qu'il avoit consacré à la mémoire d'Antinoüs.

Cette célèbre Ville est située à cinquante deux lieues du Caire, à trois de *Mellavi* vers le Nord-Est, sur le bord Oriental du Nil.

Le Lac de Mœris, ou de Caron.

Diodore de Sicile rapporte, que le Lac de Mœris fut autrefois creuté par les ordres d'un ancien Roi d'Egypte appellé *Mœris*. Ceux du pays qui se piquent d'être sçavans dans l'Antiquité, disent que les anciens Egyptiens portoient leurs corps morts avec grande cérémonie sur le bord de ce Lac; que le convoi y étant parvenu, un des amis de la famille faisoit l'éloge du défunt; qu'ensuite les femmes payées pour pleurer redoubloient leurs cris & leurs lamentations; que ces cérémonies finies, on mettoit le corps dans une barque pour passer ce Lac, & aller enterrer dans une terre voisine, destinée à la sépulture; ils ajoutent, que les ba-

relie
Car
pet
pass
V
ont
Phé
Grec
Itali
les o
core
imag
obli
parlé
lacs
sent
affre
de fé
Cham
cieu
avoir
avoie
Mœr
des a
Le
Lac,
donn

relieurs de cette barque s'appelloient Caron, & qu'on leur payoit une petite monnoie, pour le droit du passage.

Voilà les idées fabuleuses, qui ont passé des Egyptiens chez les Phéniciens, des Phéniciens chez les Grecs, & de chez les Grecs en Italie, où les Italiens non seulement les ont adoptées, mais les ont encore enrichies de leurs nouvelles imaginations. Ils sont cependant obligés de convenir, qu'ils n'ont parlé, comme ils ont fait, de leurs lacs sulphurés que les oiseaux n'osent traverser, de leurs gouffres affreux qui vomissent des tourbillons de feux & de flammes, de leurs Champs Elysées placés dans les délicieuses campagnes de Bayes, qu'après avoir appris ce que les Egyptiens avoient dit avant eux de leur lac de Mœris, de la barque de Caron, & des ames qu'il passoit aux enfers.

Les Auteurs qui ont parlé de ce Lac, se contredisent. *M. Bossuet* lui donne cent quatre-vingt lieues de

circuit. Il s'en est tenu à l'opinion de *Pline*, de *Mutianus*, qui se sont trompés eux-mêmes. *Pomponius Mela* ne lui en donne que cent six ; & il est incontestable que ce Lac n'a que vingt-cinq lieues de longueur, & soixante ou environ de circuit ; ce qui a été vérifié par de récentes observations faites sur les bords de ce Lac, & réitérées avec beaucoup d'exactitude & d'attention.

Sacrifice offert au Soleil.

Aux environs du Bourg de *Touna*, proche les ruines de la Ville de *Babain*, qui sont au Midi de celle d'*Aboufir*, on trouve une longue plaine de sable ; elle conduit à un monument singulier, qui mérite d'être vû avec attention.

C'est un sacrifice offert au Soleil. Il est représenté en demi relief sur une grande roche, dont la solidité a bien pû défendre ce demi relief contre les injures du tems ; mais elle n'a pû résister au fer, dont les Arabes se sont servis pour

détrui
dans l

La
cristice
placé

Il a fa
nible t

faire c

cing o

une c

hauteu
creusée

les fig
sacrific

mées.

On

vironne

de qui

mètre.

naturel

nets p

vers ce

L'extr

l'extré

Deux
couven
à leur

D'OBSERVATIONS. 151

détruire ce que l'on voit tronqué dans la représentation de ce sacrifice.

La roche qui représente ce sacrifice, fait partie d'un grand roc placé au milieu d'une montagne. Il a falu & bien du tems, & un pénible travail, pour venir à bout de faire dans ce roc une ouverture de cinq ou six pieds de profondeur sur une cinquantaine de largeur & de hauteur. C'est dans cette vaste niche creusée dans le roc, que toutes les figures, qui accompagnent ce sacrifice du Soleil, sont renfermées.

On voit d'abord un Soleil environné d'une infinité de rayons de quinze ou vingt pieds de diamètre. Deux Prêtres de hauteur naturelle, couverts de longs bonnets pointus, tendent les mains vers cet objet de leur adoration. L'extrémité de leurs doigt touche l'extrémité des rayons du Soleil. Deux petits garçons, ayant la tête couverte comme les Prêtres, sont à leur côté, & leur présentent à

chacun deux grands goblets pleins de liqueur. Au-dessous du Soleil il y a trois agneaux égorgés, & étendus sur trois buchers composés chacun de dix pièces de bois. Au bas du bucher sont sept cruches avec des anses. De l'autre côté du Soleil, opposé au côté des deux Sacrificateurs, il y a deux femmes & deux filles en plein relief, attachées seulement par les pieds à la roche, & un peu par le dos. On y voit les marques des coups de marteau qui les ont décaitées. Derrière les deux petits garçons, il y a une espèce de quadre chargé de plusieurs traits hiéroglyphiques; il y en a d'autres plus grands, qui sont sculptés dans les autres parties de la niche.

Le Sphinx.

A deux ou trois cens pas de la grande Pyramide, & presque vis à-vis du vieux Caire, à l'Occident, proche le rivage du Nil, on voit la tête de ce fameux Sphinx, dont

D'OBSERVATIONS. 153

tant d'Auteurs anciens ont parlé. Le reste du corps est enterré sous la fable : à juger de sa grosseur par ce qu'on voit de sa tête , il faut qu'elle soit énorme. Plin dit que la tête de ce monstre a douze pieds de circuit, quarante trois pieds de longueur , & en profondeur , depuis le sommet de la tête jusqu'au ventre , cent soixante & douze pieds. On croit , ajoute le même Auteur , que le Roi Amasis y a été enterré.

La Fable a fait rendre des Oracles à cette Figure monstrueuse , qui étoit la Divinité champêtre des habitans. Mais ces Oracles étoient une frauduleuse invention de leurs Prêtres , qui ayant creusé sous terre un canal aboutissant au ventre & à la tête de cette prétendue Divinité de pierre , avoient trouvé moyen d'entrer dans son corps , d'où ils faisoient entendre d'une voix sépulchrale des paroles mystérieuses , pour répondre aux Voyageurs , qui venoient consulter l'Oracle.

Les Cataractes du Nil.

De tout tems les Egyptiens ont eu les Cataractes devant leurs yeux, surtout la dernière, qui sépare la Nubie de l'Égypte. Chaque Cataracte est un amas de hauts rochers, au travers desquels coule le Nil en forme de cascade. Il y auroit de la témérité à tenter d'y faire passer une barque. Le cours du Nil n'est praticable, que lorsqu'il est dans l'Égypte; car il y a sept de ces Cataractes, en remontant de l'Égypte à la source du Nil.

On ne peut pas douter, que le Nil ne se jettât dans la mer Méditerranée par sept embouchures. Les Anciens les nommoient Pelusiaticum, Taniticum, Mendesium, Pathmeticum, Sebennetycum, Bolbitinium, Canopicum. Voilà pourquoi Virgile, parlant du Nil, lui donne l'épithete de *Septemgeminus*: & *septemgemini turbant trepidantia Nili*; & Ovide celle de *Septem-*

fluvius
fluvius
P
deux
Pine
en m
Strab
ral,
ces A
pour
chur
sept,
Ptol
puisq
chur
ritabl
Ces
subsis
chang
unes
lemen
qu'au
Le
jourd
du L
point
même

D'OBSERVATIONS. 155

*fluvius : perque papyriseri septemflua
flumina Nili.*

Ptolomée , il est vrai , en met deux autres , qu'il appelle , l'une Pineplimi , & l'autre Dioclas. Pline en met quatre sans les nommer. Strabon & Diodore disent en général , qu'il y en avoit plusieurs. Tous ces Auteurs ne se contredisent pas pour cela. Ils parlent des embouchures que l'on avoit ajoutées aux sept , qui étoient naturelles au Nil. Ptolomée s'en explique nettement , puisqu'il les appelle fausses embouchures , & qu'il les distingue des véritables embouchures.

Ces sept véritables embouchures subsistent encore : mais elles ont changé de nom ; & dans quelques-unes , l'eau n'en sort pas continuellement , & avec la même abondance qu'autrefois.

Le Pelusiacum ostium est aujourd'hui celui de Thiné , au bout du Lac Mantalé. Il n'en faudroit point d'autre preuve que les termes mêmes. En effet *πυλῆσιον* en Grec ,

& Thine en Arabe, signifient l'un & l'autre de la boue. Mais il y en a une qui paroît démonstrative. Selon Diodore & Strabon, il y avoit mille trois cens stades, c'est-à-dire, à peu près cinquante-quatre lieues, depuis l'ostium Pelusiacum, jusqu'à l'ostium Canopicum. Or Thiné est précisément à cinquante-quatre lieues de Madié, qui est le Canopicum ostium des Anciens. Thiné est donc l'embouchure Pelusiaque.

L'Ostium Tanicum, ou Taniticum, ainsi nommé à cause de la ville de Tanis, est l'embouchure l'ummessarege, près de San, qui est l'ancienne ville de Tanis.

La ville de Mendès avoit aussi donné son nom à l'ostium Mendesium. Mendès étoit dans la Province dont Themuis, aujourd'hui The nei, étoit la Capitale. Par conséquent l'embouchure de Dibé, que quelques Peuples de la Méditerranée appellent Mesquiere, est le Mendesium des Anciens; car cette embouchure n'est pas éloignée de Themis.

Il n'y a nulle difficulté pour Ostium P'athmeticum, ou Phamiricum, qu'Herodote appelle Bucolicum. Tout le monde convient, que c'est l'embouchure de Damiette, étant indubitable que le Bogas, dans lequel est Damiette, étoit la P'ammétique des Anciens.

L'on peut dire la même chose des deux embouchures Sebennytique & de la Boibitique. L'une est à l'embouchure de Brullos; au sortir du Lac de Brullos, il y a un canal qui aboutit à la mer. Les Anciens l'appelloient Ostium Sebennyticum, à cause de la ville ebennythus, aujourd'hui Samarinoud. L'autre est l'embouchure de Rosette, c'est-à-dire, de l'ancienne ville Boibitina. Strabon a marqué si distinctement la distance qu'il y avoit du Phare d'Alexandrie à Ostium Canopicum, qu'il paroît qu'elle ne convient qu'à l'embouchure, qu'on nomme à présent la Madié. Selon cet Auteur, il y avoit de l'un à l'autre cent cinquante

stades , autrement six lieues & deux tiers de lieue. C'est la distance que mettent encore auourd'hui les Egyptiens , de Madié au Phare d'Aléxandrie. Outre cela l'Ostium Canopicum avoit pris son nom de la ville de Canopé , parce qu'il n'en étoit pas éloigné. Or la ville d'Abouquir est l'ancienne ville Canopus , & l'embouchure la plus proche d'Abouquir est assurément la Madié.

Cette connoissance des sept anciennes embouchures du Nil sert beaucoup à expliquer le passage de Ptolomée , où cet Auteur met sept embouchures du Nil. Il parle là des embouchures d'*Aschtom-jamassé* , entre Brullos & Damiette , & de celle qui étoit à l'Ouest d'Aschtom , mais qui est à présent entièrement ensablée. Les Cataractes sont habitées par des Nubieus , qui sont de couleur noire.

Non loin des Cataractes & de Syenné , est la carrière de granit , où ont été travaillés ces excellens

D'OBSERVATIONS. 159

morceaux , qui ont fait les riches ornemens des Palais & des Temples d'Égypte , & qui ont été transportés à Rome , dont ils font la plus grande beauté.

On lit sur la même route quatre Inscriptions Grecques : l'une à *Elephantine* , qui est sur un marbre noir , dans les ruines du Temple *Knuphis* ; l'autre à *Phile* , trouvée sur un Obélisque de granit à la tête du Temple d'Isis. La troisième est dans le Temple du Dieu Pan , à Panapolis ; & la quatrième est à *Ombos* , dans le Temple d'Apollon. A *Ombos* , à *Phile* , à *Apolinopolis magna* , on voit des Temples encore tout entiers : les portes de ces Villes sont d'une élévation , & d'une beauté surprenante. Elles sont ornées de Sculptures gigantesques , de quinze ou vingt pieds de haut , & flanquées de grosses Tours , qui annoncent une superbe Ville. Les pierres de ces édifices sont d'environ vingt pieds de longueur. Il y en a quelques-unes , qui en ont jus-

qu'à vingt-sept. Leur grosseur est proportionnée à leur longueur. Ces pierres n'ont point besoin de ciment, ni d'autre matière qui les joigne étroitement l'une avec l'autre. Elles sont taillées avec tant d'art, pour être assemblées l'une dans l'autre, que par leur seule & immédiate position, elles acquièrent une solidité, qui les a fait résister jusqu'à présent à toutes les injures des tems.

Le Labyrinthe.

Près du Lac de Mœris, ou de Caron, sont les restes de ce fameux Labyrinthe, qui a été l'objet de l'admiration des siècles passés. Plusieurs Rois d'Egypte ont eu part à sa construction. Hérodote prétend, que les premières pierres en avoient été posées plus de deux mille ans avant la prise de Troye.

Pline fait une description magnifique de ce fameux monument des Egyptiens. Il renfermoit, dit cet Auteur, un espace immense, divisé par des murailles en divers

corps

corps
séparés
cun co
tées ;
hautes
ornés d
quelles
Egypti
commu
par des

Héro
cette m
se compr
& dont
l'entrée
qu'on a
L'état m
réduit c
met pas
que nou
Auteurs

C'est d
que se t
nommé
peut di

To

corps de logis , ou appartemens séparés les uns des autres , dont chacun contenoit de grandes sales vouées ; plus de trois cens chambres hautes & basses ; plusieurs Portiques ornés de diverses sculptures , lesquelles représentoient des divinités Egyptiennes. Ces vastes bâtimens communiquoient les uns aux autres , par des cours qui les séparoient.

Hérodote & Plin ajoutent , que cette multitude d'appartemens qui se communiquoient sans confusion , & dont il étoit difficile de trouver l'entrée & la sortie , formoit ce qu'on appelloit alors le Labyrinthe. L'état monstrueux , où les tems ont réduit ce superbe édifice , ne permet pas de vérifier la description , que nous en font ces deux illustres Auteurs.

Le Puits de Joseph.

C'est dans le Château du Caire , que se trouve le fameux Puits , surnommé le Puits de Joseph . On ne peut disconvenir , qu'il a fallu un

tems infini pour le construire. Sa profondeur est comme partagée en deux parties. Du sommet jusqu'à la moitié, on descend par un escalier qui régné autour du puits, & qui est taillé dans la pierre. Ce escalier a été pratiqué pour y descendre des bœufs ; on trouve au fond de cette première partie une plateforme, répondante à la partie supérieure.

Les bœufs travaillent sur cette plateforme, pour élever l'eau par le moyen d'une roue & de longues cordes, où des pots de terre sont attachés ; ces pots se remplissent & se vident en tournant avec la roue. L'eau se tire en deux tems différens par le moyen de deux roues, l'une posée sur l'autre, & à quelque distance l'une de l'autre ; la plus profonde verse l'eau dans un premier réservoir, d'où la seconde l'enleve, & la porte jusqu'au haut du puits. Quatre bœufs, & souvent six, sont occupés à ce travail. Cette eau qui est un peu salée, ne sert que pour

les an
des m
est l'o
vés à
Ninus
partic
voulu
die en

Ache
de Me
n'est à
les va
de Pala
marbr
marqu
deur.
s'empê
superb
Le tra
cat, &
été fai
raons,
Camb
ble ce
vienne

les animaux , & les usages différens des maisons. Le Puits de Joseph est l'ouvrage des Babyloniens. Elevés à la fatigue , & ayant pris sous Ninus & sous Sémiramis un goût particulier pour le merveilleux , ils voulurent se signaler par une si hardie entreprise.

Le Palais d'Achemounain.

Achemounain , situé à deux lieues de *Mellavi* , vers le Nord-Ouest , n'est à présent qu'un Bourg. Mais les vastes ruines d'un grand nombre de Palais , dont on voit encore les marbres & les colonnes de granit , marquent assez son ancienne splendeur. On ne peut en particulier s'empêcher d'admirer la majesté d'un superbe Portique à douze colonnes. Le travail en est magnifique , délicat , & si entier , que quoiqu'il ait été fait pendant les régnes des Pharaons , & avant les Conquêtes de Cambyse Roi des Perses , il semble cependant que les Ouvriers ne viennent que de le finir. Les colon-

nes ont trois pas , ou sept pieds & demi de diamétrie , sur sept ou huit fois autant de hauteur. Elles ne sont d'aucun de nos cinq ordres d'Architecture , dont l'invention est postérieure à la construction de ces colonnes. Ce sont proprement douze massifs de pierre ronds , qui soutiennent un plancher long & isolé. La première qui pose sur une base à moitié enterrée , est couverte d'Hiéroglyphes gravés ; entre ces Hiéroglyphes , on distingue près de la base la figure d'une Pyramide , avec sa porte ouverte. La deuxième & la troisième pièces sont cannelées , & peintes de rouge & de bleu. La tête de chaque colonne finit par un simple cordon sans chapiteau , & toutes ensemble portent vingt pierres quarrées-longues , dont une moitié occupe le dessous du plafond. Deux de ces pierres beaucoup plus épaisses , & plus grandes que les autres , forment au milieu du Portique une espèce de fronton quarré. D'une colonne à l'autre on

est
mo
fiér
a fi
de
est
com
deu
qua
dix
La
tabl
cinq
au t
bas
phiq
restr
Nil ,
des h
siége
mes
qui
On
reço
leur
qua
les c

compte quatre pas ; excepté néanmoins qu'au milieu , depuis la troisième jusqu'à la quatrième , il y en a six. Entre les deux rangs qui sont de six colonnes chacun , la distance est aussi de quatre pas ; de sorte que compris les diamètres & les entredeux des colonnes , le Portique a quarante pas de long , & de large dix pas , ou vingt-cinq pieds de Roi. La hauteur des colonnes avec l'entablement est d'environ cinquante-cinq ou soixante pides. Il régné tout au tour une frise chargée de riches bas reliefs , de mystères hiéroglyphiques. Ce sont des animaux terrestres , des insectes , des oiseaux du Nil , des obélisques , des pyramides , des hommes assis gravement sur des sièges. Devant chacun de ces hommes , on voit un personnage debout , qui leur présente on ne sçait quoi. On diroit que ce sont des Rois , qui reçoivent les Placets de la main de leurs ministres. Il y a plus de cinquante de ces figures humaines dans les deux faces de la frise. Le relief

y est par tout bien net & bien conservé. La corniche & la frise ne sont point peintes ; mais le dessous de l'Architrave , tout au long de la colonade , est d'une couleur d'or , qui brille & qui éblouit. Pour couronner un si beau dessein , on a représenté le firmament dans le plafond ; les étoiles n'y sçauroient être mieux gravées , ni l'azur paroître plus frais & plus vif.

Cet Ouvrage est fort ancien , & d'une magnifique simplicité. Les Grecs & les Romains , qui ont possédé l'Egypte , n'ont pas été les Inventeurs des Hiéroglyphes ; à peine les entendoient ils. Hérodote qui vivoit plus de cent ans avant Aléxandre le Grand, décrivant dans son deuxième Livre son voyage en Egypte , parle de ces caractères mystérieux, comme ayant été inventés dans des âges si éloignés , que leur antiquité les avoit rendus dès lors in intelligibles. Cambyse Roi de Perse , & ses Successeurs , ayant fait la conquête du Royaume d'Egypte ,

ne
suj
Div
veau
du f
Rel
tien
sym
ce R
la f
qui
peut
bilit
veno
de f
plus
Grec

ne purent souffrir que leurs nouveaux sujets adorassent l'Eau, comme une Divinité, pendant que leurs nouveaux Maîtres étoient adorateurs du feu. Ils se déclarèrent contre la Religion & la Divinité des Egyptiens, & contre ces sortes d'Images symboliques, jusqu'à exterminer de ce Royaume les Prêtres qui avoient la science de ces sortes d'images, qui leur étoient odieuses; d'où l'on peut conclure avec quelque probabilité, que le Portique que nous venons de décrire, enrichi de tant de figures Hiéroglyphiques, est plus ancien que les Romains, les Grecs, & les anciens Perses.



 CHAPITRE IX.

De la Religion , de la Morale des Chinois ; de leur Physique , & de leur Gouvernement ; du Caractère & du Génie de leur Langue , & de leurs anciens Livres ; de l'Antiquité de la Nation Chinoise.

LA Religion de la Chine est toute renfermée dans les *King* ; on y trouve , quant à la doctrine fondamentale , les principes de la Loi naturelle , que les anciens Chinois avoient reçûs des enfans de Noë.

Ils enseignent à connoître , & à révéler un être Souverain. L'Empereur y est tout ensemble & Roi, & Pontife , comme étoient les Patriarches , avant la Loi écrite : c'est à l'Empereur qu'il appartient d'offrir le sacrifice pour son Peuple , en certain tems de l'année ; c'est à l'Empereur

pere
de j
prop
qu'on
la Ch
répar
gardé
& per
toléré
tienne
Edit
profes

Il
soient
un Cri
n'ayer
Souve
gue C
exprin
que
pas , c
prême
est Ts
même
tout E
No
que D

pereur d'établir les cérémonies, & de juger de la doctrine. Il n'y a proprement que cette Religion, qu'on puisse appeller la Religion de la Chine. Toutes les autres Sectes répandues dans l'Empire sont regardées comme étrangères, fausses & pernicieuses, & elles n'y sont que tolérées : la seule Religion Chrétienne avoit été autorisée par un Edit Public; mais elle a été ensuite proscrire.

Il est donc faux que les Chinois soient des Athées, comme l'a avancé un Critique peu judicieux; & qu'ils n'ayent nulle connoissance de l'Etre Souverain. Qu'il n'y ait dans la Langue Chinoise aucun mot propre à exprimer Dieu, ils ne s'en suit pas que les Chinois ne connoissent pas, & n'adorent pas un Etre suprême. Ils disent de cet Etre qu'il est *Tsee ase yeou Ens*, l'Etre de lui-même; *Tou yeou totus ens*, l'Etre tout Etre.

Nous disons avec l'Ecriture, que Dieu est un, qu'il est simple &

fans composition, qu'il est immuable, qu'il est intelligent, qu'il est bon & miséricordieux, qu'il est puissant, qu'il est terrible, qu'il est juste, qu'il est sage; qu'il a tout fait, qu'il a soin de tout, qu'il voit tout, qu'il entend tout; qu'il punit & récompense tout, qu'il est pur esprit, qu'il est la vérité, qu'il est la vie, qu'il est roi; qu'il est seigneur, qu'il est pere, qu'il est le maître intérieur qui nous éclaire. Or il n'y a aucun de ces attributs, qu'on ne voye clairement marqué dans les anciens Livres de la Chine, appellés *King*, qui traitent de la Religion.

Il est faux aussi, comme l'avance le même Critique, que les Chinois soient persuadés que l'ame meurt avec le corps, & qu'ils s'imaginent grossièrement que l'esprit de Confucius, & ceux de leurs Ancêtres, viennent se reposer sur des tablettes. Car comment se peut-il faire, que ces ames viennent se reposer sur des tablettes, si elles ne

sub
à c
lui
L
R.
que
des
rég
J. C
appe
la Cl
de J.
Ce
Chin
leur
restab
Chin
ne fo
Ce
mêm
régle
famil
la V
Le
chose
mani
son c

subsistent plus après la mort. C'est à ce Critique à s'accorder avec lui même.

Le même Critique (c'est l'Abbé R.) se trompe aussi, lorsqu'il dit que la Religion de la Chine vient des Indes, & que *Fohi*, qui y régnoit plus de deux mille ans avant J. C. est l'Idole Indienne qu'on appelle *Foë*, qui n'a été connue à la Chine, que 65 ans après la venue de J. C.

Ce Critique supposant que les Chinois sont Athées, conclut que leur Morale ne peut-être que détestable; & la seule Morale des Chinois suffiroit pour prouver qu'ils ne sont pas Athées.

Celui qui sçait se régler soi-même, dit saint Denis, sçait aussi régler les autres; il règle donc sa famille, réglant sa famille, il règle la Ville, & enfin toute la Nation. Le Texte Chinois dit la même chose; il fait passer de la même manière l'ordre qu'on a établi dans son cœur, jusqu'à la famille, de la

famille à la ville, & de la ville à tout le Royaume. La Morale Chinoise ne se propose point d'autres bornes, que de perfectionner l'Empire; mais elle veut qu'on commence par se perfectionner soi-même. Aussi trouve-t-on dans tous leurs Livres les préceptes de la Morale la plus épurée, & la plus parfaite. Passons à la Physique des Chinois.

Elle n'est pas assurément aussi mauvaise que le prétend M. l'Abbé R. car hypothèse pour hypothèse, il semble qu'on est aussi avancé en disant, que la raison de tel effet, c'est qu'il y a trop d'*Yen*, ou trop d'*Yang*, comme disent les Chinois, que si l'on disoit avec le fameux Descartes, qu'il y a trop de matière rameuse, ou trop de matière subtile.

Mais où ce Critique a-t'il trouvé son œuf de *Pouan-kou*? Il devoit sçavoir, que les Egyptiens voulant exprimer que le premier de leurs Dieux nommé Knuph, avoit produit le monde par sa parole, le

repr
de sa
emb
Mai
idée
aussi
tresfo
œuf
se ca
les H
On l
que
que
& qu
terre
rout
jaune
comr
cet
depu
jusqu
haut
de A
ment
nois.
En
de la

représentent avec un œuf sortant de sa bouche. Il trouveroit dans cet emblème quelque sens profond. Mais dans les Chinois, c'est une idée Iroquoise. *Ces Sauvages disent aussi [ajoute M. l'Abbé R.] qu'autrefois vers le Lac des Hurons, un œuf tomba du Ciel; qu'en tombant il se cassa, & que du blanc naquirent les Hommes, & du jaune les Castors.*

On lit bien dans les Livres Chinois, que l'Univers ressemble à un œuf; que le jaune qui est au centre, & qui flotte dans ce blanc, c'est la terre, ou plutôt l'orbe Planétaire tout entier, dont la couleur est jaune, à cause du Soleil, qui en est comme le Roi; & que le blanc est cet élément fluide, qui s'étend depuis la superficie de la terre, jusqu'à la coque, symbole du plus haut des Cieux: mais pour l'œuf de *Pouan-kou*, il n'en n'est fait mention dans aucun Auteur Chinois.

Enfin c'est sur le Gouvernement de la Chine, que tombent les der-

niers traits de la critique de M. l'Abbé R. Il semble néanmoins, qu'un Gouvernement qui subsiste dans sa même forme depuis un si grand nombre de Siècles, devoit échapper à sa critique. Il prouve ce qu'il avance, sur ce que des Mandarins gouvernent mal le Peuple; d'où il conclut, que les Loix du Gouvernement Chinois ne valent rien. Il paroît que Confucius raisonnoit plus juste, lorsqu'il disoit, que si l'homme se comporte mal, on ne doit pas s'en prendre à la Loi. En effet blamera-t'on la Loi Chrétienne, parce qu'il y a des Chrétiens qui vivent mal?

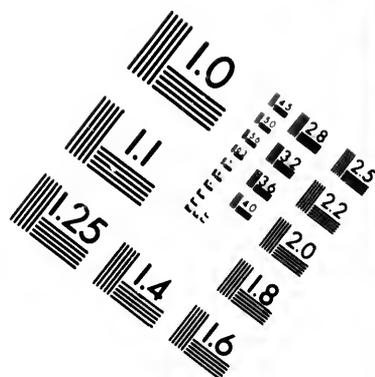
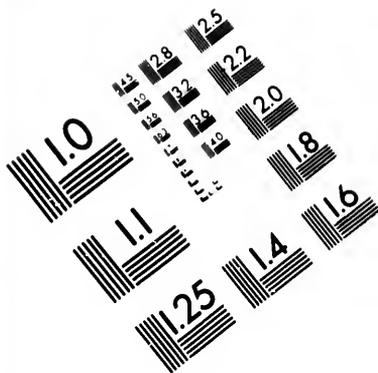
Le Gouvernement Chinois est parfaitement Monarchique. Il exige une dépendance si absolue entre les diverses puissances, qui gouvernent l'Etat, que rien ne seroit comparable à un si bel ordre, si les Chinois, au lieu de suivre leurs passions, se conformoient aux sages Loix que leurs anciens Livres prescrivent. On peut, il est vrai, donner le nom

critique de M.
 néanmoins,
 qui subsiste
 depuis un si
 siècles, devoit
 Il prouve ce
 que des Man-
 dal le Peuple ;
 les Loix du
 nois ne valent
 Confucius rai-
 lorsqu'il disoit,
 mporte mal,
 endre à la Loi.
 la Loi Chré-
 y a des Chré-
 ?
 t Chinois est
 ique. Il exige
 olue entre les
 i gouvernement
 éroit compa-
 e, si les Chi-
 leurs passions,
 sages Loix
 s prescrivent.
 onner le nom

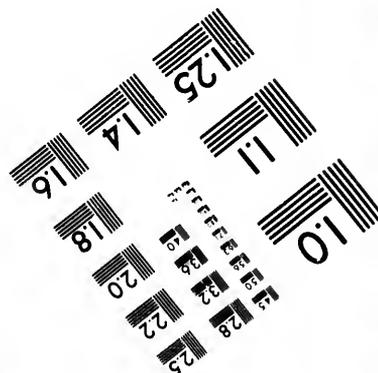
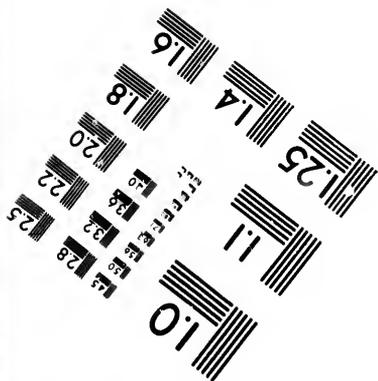
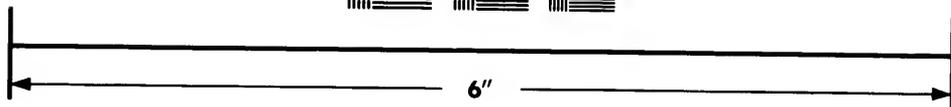
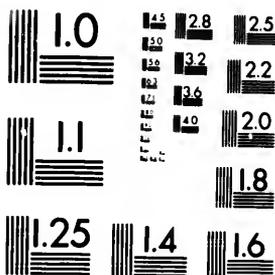
de Roi aux Gouverneurs de Ville :
 en effet le plus petit de ces Mandarins
 est comme Roi dans l'étendue
 de son Gouvernement. Mais c'est
 un Roi facilement amovible ! s'il
 se comporte bien, il conservera sa
 dignité ; s'il se comporte mal, il
 perdra tout ce qu'il possédoit. Les
 Mandarins des petites Villes rele-
 vent d'autres Mandarins, dont le
 pouvoir est plus grand. Ceux qui
 dépendent des Officiers Généraux
 de chaque Province : ces derniers,
 des Tribunaux de la Ville Impé-
 riale ; & les Présidens des Cours
 Souveraines, devant qui tremblent
 tous les Mandarins de l'Empire,
 tremblent eux-mêmes devant l'Em-
 pereur, en qui réside la suprême
 puissance.

Mais une autorité si absolue n'est
 que trop tempérée par celle qu'on
 veut donner au peuple, en cas que
 ceux qui le gouvernement viennent à
 abuser de leur pouvoir. S'il y a
 quelque défaut dans le Gouverne-
 ment Chinois, c'est qu'il semble





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

14 28 25
15 32
18 38 22
20
18

11
10
11

que des Livres , qui renferment cette doctrine , ne devoient pas se communiquer aux peuples , mais demeurer entre les mains des Rois , afin de leur inspirer de la bonté pour leurs sujets , & qu'il en faudroit donner d'autres aux peuples , pour leur enseigner le respect & l'obéissance dûe aux Rois. C'est ce que fit faire *Tsinchihoang* , quand il le vit maître de tout l'Empire : mais il n'étoit plus tems ; & le Peuple étoit trop instruit de son prétendu pouvoir.

Venons aux Livres anciens des Chinois. Le sçavant Vossius en fait un sublime éloge ; mais cet éloge n'est pas du goût de M. l'Abbé R. *C'est-là le jugement d'un homme* , dit-il en parlant de Vossius , *qui n'avoit jamais été à la Chine , qui ne connoissoit ni la Langue , ni les Livres du Pays , que par des traductions , dont il n'étoit pas capable de juger.* Mais M. R. ne devoit-il pas prévoir , que ce même raisonnement pouvoit être tourné contre lui-même ?

Les Livres anciens que Confucius, Mencius, & les autres Philosophes Chinois n'ont fait qu'interpréter, & qui ont toujours été & sont encore dans la plus grande vénération à la Chine, s'appellent *King*, ce qui signifie une doctrine sublime, vraie & solide. Il y en a principalement trois d'un ordre supérieur, & admirés de tous les Chinois dans tous les tems, sans distinction de Sectes & d'opinions particulières. Le premier s'appelle *Yiking* : c'est un Ouvrage purement symbolique, c'est une image de ce monde visible. Le Peuple ignorant ne voit que ce qui frappe les sens, un Ciel, une Terre, des Plantes, des Animaux, &c. Les Sages y découvrent bien d'autres merveilles. Le second s'appelle *Chaking* : il décrit les vertus de divers Héros, que les grands Empereurs prennent pour leurs modèles. Le troisième qui s'appelle *Chiking*, est un recueil de Cantiques, au nombre de trois cens, qui sont les images que la Poësie

L
renferment
roient pas le
ples, mais
ns des Rois,
de la bonté
u'il en fau-
ux peuples,
respect &
is. C'est ce
quand il se
re : mais il
euple étoit
endu pou-

nciens des
ius en fait
cet éloge
l'Abbé R.
me, dit-il
ui n'avoit
e connois-
Livres du
ns, dont
er. Mais
voir, que
pouvoit-
ne?

fournit : ils chantent le même objet. On apprend qu'autrefois , il y en avoit encore deux de la même beauté , & de la même autorité. L'un s'appelloit *Liking* , & étoit des cérémonies , afin de régler l'extérieur ; l'autre se nommoit *Yoking* , & traitoit de la Musique , afin de mettre la paix au dedans.

C'est avec raison , que le sçavant Vossius avoit loué l'antiquité de ces Livres. M. l'Abbé R. croit-il l'avoir refuté , par l'imprimerie qui n'est pas si ancienne qu'on dit , par le papier Chinois , qui est trop fin pour durer long-tems , & par le burlesque Conte d'une Vieille qui colla contre la muraille les Livres de Confucius , & de Mencius , alors écrits sur de l'écorce , & par ce moyen les sauva du feu de l'Empereur Ching ?

Les Chinois n'ont jamais songé à écrire sur de l'écorce. Mais avant l'invention du papier , les planches de bois , & les tablettes de Bambou , sur lesquelles ils gravoient , & écrivoient leurs *Kings* , étoient beau-

coup
& le
rope.
un pin
de Ba
du pin
On gr
dures &
la dyn
papier
que l'o
plus fin
bois de
brosse
renouv
Au
brûler
que de
quille p
s'étoit r
ce tems
Roi , q
soient d
tous cô
c'est ce
Monarc
nois de

coup plus durables , que le plus fort & le meilleur parchemin de l'Europe. On écrit donc d'abord avec un pinceau de fer sur des tablettes de Bambou ; ensuite on se sert du pinceau pour écrire sur du Satin. On grava de plus les *Kings* sur de dures & de larges pierres. Enfin sous la dynaste des *Han* , on inventa le papier , qui n'est point si fragile que l'on croit. Mais fût il beaucoup plus fin qu'il n'est , les planches de bois de meurent entieres ; quand la brosse commence à l'essuyer , on les renouvelle.

Au reste *Tsinchihouang* , en faisant brûler ces Livres , n'avoit en vûe que de se maintenir dans la tranquille possession du trône , dont il s'étoit rendu maître. Les Lettrés de ce tems-là ne pouvant souffrir un Roi , qui vouloit être absolu , abusoient du *Chuking* , & souffloient de tous côtés le feu de la révolte ; c'est ce qui engagea le nouveau Monarque à ôter aux Lettrés Chinois des Livres , qui entre leurs

mains causoient du trouble. *Lyiking* cependant fut épargné, parce qu'étant moins intelligible que les deux autres, il étoit moins dangereux. On conserva de même les autres Livres de Médecine & d'Agriculture, &c. Ce fut alors que plusieurs Lettrés voulant sauver du feu des monumens, qui leur étoient si chers, ouvrirent les murs de leurs maisons, & les ensevelirent-là comme dans un tombeau de brique, d'où ils espéroient de les retirer quand l'orage seroit passé. Voilà ce qui a fondé le Conte rapporté de cette Vieille, qui colla contre sa muraille les Livres de Confusius.

M. l'Abbé R. avance encore, que les Chinois n'ont point de Sciences, & que leur Religion, aussi bien que leurs Loix, tirent leur origine des Indiens.

Il faut bien distinguer dans la Chronologie de la Chine, ce qui est manifestement fabuleux, ce qui est douteux & incertain, & enfin ce qui est sûr & indubitable. C'est des

Histo
que n
L'am
empê
longu
leur P
Ces
qu'on
tems d
jusqu'
c'est-à
ger l
Chron
de Fo
gique
Ce
la Chi
ans a
Cela
de Sc
On a
vatio
l'Hist
Chine
bileté
riquit
Au

Historiens Chinois les plus célèbres, que nous vient une critique si sage. L'amour de leur Patrie ne les a pas empêchés de retrancher de cette longue suite de siècles tout ce qui ne leur paroïsoit pas solidement vrai. Ces sages Historiens marquent, qu'on ne doit pas faire attention aux rems qu'on met depuis *Hoei-lie-vang*, jusqu'à *Fohi*, qui sont incertains; c'est-à-dire, qu'on ne peut les ranger suivant une exacte & vraie Chronologie; & que ce qui précède *Fohi*, doit passer pour mytologique.

Ce qu'il y a de certain, est que la Chine a été peuplée plus de 2155 ans avant la naissance du Sauveur. Cela se démontre par une Eclypse de Soleil arrivée cette année là. On a envoyé en France des Observations Astronomiques tirées de l'Histoire, & d'autres Livres des Chinois; qui prouvent & leur habileté en fait d'Astronomie, & l'antiquité de ces Observations.

Aux 2155 ans avant J. C. si l'on

ajoute les 1748. qui se sont écoulés depuis , on aura une grande nation, qui s'est conservée dans cette partie du monde , que nous nommons la Chine , pendant l'espace de trois mille neuf cens & un an ; cette antiquité n'est elle pas assez respectable ? Où étoient les Persans & les Arabes , lorsque les Chinois observoient déjà le cours des Astres ? Que sont devenus les Egyptiens & les Chaldéens , tandis que les Chinois , du moins aussi anciens qu'eux , subsistent encore ?

Mais il est bien difficile , dit M. l'Abbé R. d'accorder cette antiquité avec la Chronologie même des septante. Il ajoûte , qu'on ne peut plus reconnoître l'universalité du Déluge , & qu'on attribue aux premiers Empereurs Chinois des inventions , que l'Écriture attribue à d'autres.

Mais que fait tout cela contre le calcul Astronomique d'une Eclypse de Soleil, vue & observée à la Chine 2155 ans avant J. C. On abandonne à M. R. les tems plus reculés ; & en

s'en
que
lui-
qui
se tr
tholo
C
glyfi
nois
il pr
re e
aum
Il
les
conf
leur
Chin
avec
reçû
ils n
d'a
mon
les
autr
Let
selo
plû

s'en tenant à cette époque, tout ce que dit ce Critique s'évanouit de lui-même. Quant aux inventions qui le choquent, comme elles ne se trouvent que dans les tems mythologiques, on ne s'y arrête pas.

C'est sur tout aux Lettres Hiéroglyphiques, dont se servent les Chinois, qu'en veut le même Critique; il proteste que cette manière d'écrire est la plus sotte chose qui soit au monde.

Il est bien vrai-semblable, que les premiers hommes, après la confusion des Langues, prenant leur route vers l'Orient, eurent la Chine pour partage, y apportèrent avec eux les Livres qu'ils avoient reçûs de leurs Peres; & qu'ainsi ils ne s'amuserent point à chercher d'autres Lettres, que celles de ces monumens antiques. On sçait que les Babyloniens, les Egyptiens, & autres anciens Peuples avoient leurs Lettres Hiéroglyphiques; mais, selon toutes les apparences, la plûpart n'étoient que de pures pein-

L
sont écou-
e grande
dans cette
ous nom-
l'espace de
an; cette
ez respec-
sans & les
ois obser-
tres. Que
ens & les
Chinois,
eux, sub-

, dit M.
antiquité
septante.
lus recon-
luge, &
mpereurs
Ecriture

contre le
Eclipse
a Chine
ndonne
& en

tures énigmatiques. Témoin l'inscription que l'on voyoit sur la porte du temple de Diospolis. Un jeune Enfant, un Vieillard, un Epervier, un Persan, un Crocodile ; le tout pour exprimer cette Sentence morale : *O vous qui naissez & qui mourez presque en même tems, souvenez-vous que Dieu a en haine l'impudence.*

Ce que les Egyptiens exprimoient d'une façon si obscure, si difficile, si bornée, & sans aucune règle certaine, les vrais Hiéroglyphes de la Chine le font d'une manière plus noble, plus universelle, & plus méthodique : d'une manière plus aisée ; car il est bien plus facile d'écrire ce caractère  que si on vouloit faire un arbre tout entier ; plus noble ; car avec peu de traits, on peint les idées les plus sublimes ; plus universelle ; car ils comprennent tout ; plus méthodique ; car ce ne peut pas être le fruit du hazard. Ils ont été faits sur des règles certaines ; & il y a des classes générales, auxquelles ils doivent se rapporter. II

Il est certain que plus les Intelligences sont parfaites , elles pensent & communiquent leurs pensées avec des espèces plus générales , plus fécondes , & en même-tems plus simples. Attachés à un corps matériel , nous avons besoin de sens & de paroles , pour entretenir commerce les uns avec les autres. Les Anges d'un ordre plus élevé n'ont pas besoin d'un secours si grossier. Les Hiéroglyphes tiennent comme le milieu. Les yeux ne sont pas si purs ni si légers que l'esprit ; mais il vont & plus vite , & plus loin que l'ouïe Les Hiéroglyphes ne sont point du ressort de l'oreille: c'est par les yeux qu'ils vont à l'esprit ; & dans les peintures raccourcies qu'ils lui présentent , il conçoit d'une manière vive & claire , ce que la bouche ne pourroit lui dire qu'imparfaitement avec le secours de beaucoup de paroles.

Si donc M. l'Abbé R. a raison de dire , que l'invention des vingt-deux lettres de l'Alphabet Hebreu

doit venir d'inspiration divine, cela doit se dire de même des hieroglyphes. Mais il souvient, qu'il est bien plus merveilleux d'avoir composé une infinité de mots avec vingt ou trente figures, que d'en multiplier les figures en si grand nombre, que la vie de l'homme ne suffise pas pour les connoître toutes : c'est ce qu'ont fait les Chinois, qu'on admire tant ; & avec leurs soixante ou quatre-vingt mille caractères, il leur manque encore quelques lettres, comme R.

Sans doute que M l'Abbé R. s' imagine, que ce son qu'on a donné à nos lettres entre dans l'essence des hieroglyphes Chinois, parce qu'il ne sçait pas, que n'étant pas faits pour parler aux oreilles, ils n'ont d'eux-mêmes aucun son, & qu'on pourroit les connoître tous sans le secours d'aucune Langue, s'arrêtant aux seules idées qu'ils présentent à l'esprit.

Mais quand ce Critique admire, comment avec un Alphabet de vingt-quatre figures : on a pû for-

mer
Grec
que d
admi
com
le poi
point
re
on a p
de div
multi
tant d
facilit
ou qu
les L
sçait d
n'est
arrête
ces let
prenn
fasse a
pose
il sera
quelq
même
Chin
quelc

mer tous les mots de la Langue Grecque ou Arabe, s'il sçavoit ce que c'est que les Hiéroglyphes, il admireroit avec bien plus de raison; comment de trois élémens, sçavoit le point unique —, la ligne de deux points — —, & la ligne entière — — —, qui en contient trois, on a pû tirer ce prodigieux nombre de divers caractères. Au reste cette multitude de caractères ne doit pas tant embarrasser. Avec un peu de facilité, on se met en état en trois ou quatre ans de lire & d'entendre les Livres de la Chine. Quand on sçait cinq ou six mille lettres, il n'est presque plus de Livres qui arrêtent; & c'est par la lecture, que ces lettres revenant sans cesse, s'apprennent peu à peu, & sans qu'on y fasse aucune réflexion. Que l'on suppose un homme qui sçache le Grec: il sera néanmoins obligé de recourir quelquefois au *Lexicon*. Il en est de même pour l'intelligence des Livres Chinois; on est obligé de consulter quelquefois les Dictionnaires.

Finissons par le caractère & le génie de la Langue Chinoise. On peut distinguer trois sortes de langages chez les Chinois. Celui du peuple, celui des honnêtes gens, & celui des livres. Quoi que le premier ne soit pas si peigné que les deux autres, on ne peut pas dire cependant qu'il soit fort au-dessous des Langues d'Europe; & il n'a assurément aucun des défauts qu'on lui prête. Quelques Européens peu habiles trouvent des équivoques, où il n'y en a pas l'apparence. Ne s'étant pas gênés d'abord à bien prononcer les mots Chinois avec leurs aspirations & leurs accens, il arrive qu'ils n'entendent qu'à demi ce que disent les Chinois, & qu'ils ont beaucoup de peine à se faire entendre eux-mêmes. C'est une faute en eux, & ce n'est point un défaut dans la langue, qu'ils devoient mieux étudier.

Au dessus de ce langage bas & grossier, qui quant à la prononciation se varie en cent manières,

& qu
y en
châti
finité
d'un
L'esp
peintu
contra
petits
dent
n'y tr
che :
netteté
cède g
mieux

Apr
primer
qui est
gemen
qui de
rins &
gage c
écrits
dans c
pour p
tueufe
vres a

& qui ne s'écrit presque jamais, il y en a un autre plus poli & plus châtié, qui s'emploie dans une infinité d'histoires vraies ou feintes, d'un goût très-fin & très-délicat. L'esprit, les mœurs, l'urbanité, les peintures vives, les caractères, les contrastes, rien n'y manque. Ces petits ouvrages se lisent & s'entendent sans beaucoup de peine; on n'y trouve aucune expression louchée : mais par tout on y sent une netteté & une politesse, qui ne le cède guère aux Livres François mieux écrits.

Après ces deux manières de s'exprimer, l'une pour le petit Peuple, qui est moins soigneux de l'arrangement de ses paroles, & l'autre qui devrait être celle des Mandarins & des Lettrés, vient le langage des Livres, qui ne sont pas écrits en style familier; & il y a dans ce genre-ci bien des degrés, pour parvenir à la brièveté majestueuse & sublime des anciens Livres appelés *King*. Ce n'est point

ici une Langue qui se parle , mais seulement qui s'écrit , & qu'on n'entendrait pas aisément sans le secours des lettres qu'on a sous les yeux , & qu'on lit avec plaisir. Car on trouve un style net & coulant : on ne sent rien qui choque une oreille délicate ; & la variété des accens ménagés avec art rend toujours un son harmonieux & doux.

M. Vossius avoit raison de dire, que l'abondance de la Langue Chinoise vient de la multitude des caractères. Il faut ajouter , qu'elle n'aît aussi des sens divers qu'on leur donne , & de l'assemblage qu'on en fait , en les mariant le plus ordinairement deux à deux , assez souvent trois à trois , & même quelquefois quatre à quatre. Il y a un Dictionnaire composé par les ordres d'un des derniers Empereurs , qui ne comprenoit pas toute la Langue , puisqu'on a été obligé d'y ajouter un Supplément en vingt - quatre volumes ; cependant ce Dictionnaire avoit déjà quatre-vingt-quinze

comes
d'une
une L
pût ép
volum
Langue
riche d
qui p
plus de
comm
d'hui.

D'OBSERVATIONS. 191

comes, la plupart fort épais, & d'une écriture fort menue. Y a-t'il une Langue au monde, qu'on ne pût épuiser en beaucoup moins de volumes ? Il n'y a donc point de Langue au monde, ni qui soit plus riche que la Langue Chinoise, ni qui puisse se vanter d'avoir régné plus de trois ou quatre mille ans, comme elle régné encore aujourd'hui.



le, mais
u'on n'en-
le secours
es yeux,
Car on
alant : on
ne oreille
es accens
toujours
oux.
nde dire,
ague Chi-
tude des
r, qu'elle
qu'on leur
qu'on en
s ordinai-
z souvent
elquefois
Diction-
dres d'un
qui ne
Langue,
ajouter
- quatre
Diction-
t-quinze

 C H A P I T R E X.

Du Salagraman : Explication de cette espèce de Caillou , & où il se trouve ; cas particulier qu'en font les Indiens : Description de ce Caillou ; Ses différentes espèces.

LE *Salagraman* , ou le Caillou *vermoulu* , se trouve dans la rivière de *Gandica*. Cette rivière de l'*Indoustan* descend des montagnes au Nord de *Patna* , & se jette dans le *Gange* près de cette Ville. Le *Gandica* n'est pas moins sacré pour les Indiens que le *Gange*. L'un & l'autre ont été l'objet de leur Poësie, & sont le terme de leur pèlerinage

Ce qu'il y a de singulier dans le *Gandica* , sont des Cailloux , qu'on dit être percés par un ver , lequel s'y loge , s'y roule , & forme en s'y roulant des figures orbiculaires , qui
ont

ont q
Les Ir
les ac
comm
l'autre.
dans d
gent ,
les jou
le natu
la fabl

Le

de Gar
ment S
pèces o
noms d
en com
sont gu
& qu'il
tailler.
à leurs t
princip
rania-ga
espèce
veines d
Chivana
de *Chiv*
de ce no

Ton

D'OBSERVATIONS. 193

ont quelque chose de surprenant. Les Indiens en font grand cas ; ils les achètent fort cher , & en font commerce d'un bout de l'Inde à l'autre. Les Brames les conservent dans des boîtes de cuivre , ou d'argent , & leur font un sacrifice tous les jours. Développons sur ce sujet le naturel & le mystique , le réel & la fable.

Le Caillou percé de la rivière de Gandica se nomme communément *Salagraman*. Ses différentes espèces ont donné lieu à quantité de noms différens qu'on lui donne : on en compte jusqu'à soixante qui ne sont guères connus que des Sçavans, & qu'il seroit assez inutile de détailler. Tous ces noms ont rapport à leurs fables , & sur tout aux trois principales Divinités de l'Inde. *Hirania-garban* , matrice d'or , est une espèce de Salagraman qui a des veines d'or ; elle appartient à Brama. *Chivanaban* , qui veut dire nombril de *Chivoudou* est du ressort du Dieu de ce nom. Ces deux Divinités n'en

X.

n de cette
se trouve;
s Indiens:
; Ses dif-

Caillou
ans la ri-
vière de
ontagnes
être dans
ville. Le
cré pour
L'un &
Poësie,
péleri-

dans le
, qu'on
lequel
e en s'y
res, qui
ont

ont que quatre chacun qui leur soient attribués ; les autres Salagramans , à la réserve de deux , ont tous des noms de Vichnou , & de ses métamorphoses.

Le Salagraman est un caillou dur, poli , communément noir , quelquefois marbré , & de différentes couleurs , de figure ronde , oblongue , ovale , aplati quelquefois d'un côté , ou même des deux. Ces cailloux se forment dans la rocaille des rives ou cascades du Gandica , d'où on est obligé de les extraire en cassant la pierre qui les enveloppe du moins en partie. Ils conservent la marque de leurs positions , par un médiocre applatissement d'un des côtés. C'est dans l'eau , ou à la portée des flots qu'ils naissent. L'insecte qu'on y trouve , est appelé Ver. Dans la Langue des Indiens, on lui donne trois noms : *Souvarnakiam* , le Ver d'or ; *Vagirakitam* , le Ver de diamant ; & *Prastarakitam* , le Ver de pierre.

Une Fable que l'on débite vers le

Nor
mor
de
alla
Péni
desh
dictio
Puiss
ronge
tion
Vichn
On
tre m
Vichn
Vichn
parler
Gandi
douce
la voi
l'épre
les ,
fâcher
hume
polite
noître
d'elle
ils la

Nord, porte que c'est une métamorphose du Dieu *Vichnou*, arrivée de la manière suivante. *Vichnou* alla rendre visite à la femme d'un Pénitent, & la suborna; le Pénitent déshonoré se vengea par une malédiction conçue en ces termes: Puisse-tu naître Ver, & n'avoir à ronger que la pierre! La malédiction eût son effet; ainsi nacquit *Vichnou*.

On rapporte ailleurs d'une autre manière la métamorphose de *Vichnou*. Les trois Divinités *Brahma*, *Vichnou* & *Chivoudou* ayant ouï parler d'une Danseuse nommée *Gandica*, non moins fameuse par sa douceur, que par sa beauté, furent la voir, & mirent sa patience à l'épreuve, par des manières inciviles, & tout à fait propres à la fâcher. N'ayant pu altérer sa bonne humeur, ils furent si contens de sa politesse, qu'après s'être fait connoître, ils lui promirent de naître d'elle tous les trois; & pour cet effet ils la métamorphosèrent en rivière.

C'est la riviere Gandica , où ces trois Divinités renaissent sous la forme de Salagraman.

Ces deux Fables conduisent au même point , qui est de faire l'apothéose de l'Insecte , lequel se loge ou naît dans cette rocaille. Faut-il le nommer Ver , ou Poisson ? On a lieu de douter que ce soit un Ver ; on diroit plus volontiers que c'est un poisson. Peut-être conviendrait-il mieux de l'appeller Limaçon , à cause de sa figure & de sa position , telle qu'on peut la conjecturer des orbes qu'on remarque sur les cailloux les plus distincts : la queue est au centre ; le ventre dans la partie la plus évasée de son lit ; la tête au bord , où l'Insecte reçoit la nourriture que le flot lui apporte.

Dans l'espace qu'occupe le corps de l'Insecte , on voit à distances égales des lignes profondes , parallèles , & régulièrement tracées comme si elles partoient du centre à la circonférence , coupées cependant ou interrompues d'un orbe à

l'aut
par
pierr
fecte
& la C
parm
un V
s'y fa
nourr

L'a
lâtrie.
& qui
cien ,
caillou
vaillée
fecte ;
d'avan
Quelq
vers le
rances
du Di
conlan
trée ,
On
que la
tains
gés ,

l'autre. Ces lignes sont la partie par laquelle l'animal tient à la pierre ; ce qui suppose que l'Insecte a divers plis , ainsi que le Ver & la Chenille. L'opinion qui a cours parmi les Indiens , est que c'est un Ver qui ronge la pierre , pour s'y faire une loge , ou pour s'en nourrir.

L'admiration est la mere de l'idolâtrie. L'Indien qui examine peu , & qui n'est rien moins que l'hyficien , ayant remarqué dans ces cailloux des loges artistement travaillées , a donné de l'esprit à l'Insecte ; & il ne lui en a pas fallu d'avantage pour en faire un Dieu. Quelques-uns parmi eux , surtout vers le Nord , placent même à distances réglées les Dieux subalternes du Dieu de *Vichnou* : les *Dourapalacoulan* , ou les portiers sont à l'entrée , & ainsi des autres.

On ne peut nier absolument , que la figure ou les cavités de certains cailloux , qui paroissent rongés , ne soient l'ouvrage de quel-

que Ver ; mais ce Ver doit-étre différent de l'Insecte dont nous parlons. Encore peut-on, ce semble, expliquer ainsi la plûpart des cavités irrégulieres. Le Salagraman étant uni étroitement au roc dans lequel il se forme , il est naturel que les pointes du roc entrant sans ordre dans le caillou , qui croît avec lui , ces pointes concassées laissent le creux dont nous cherchons la cause.

Il y a une espèce de Salagraman appelé *Charcapani* , plat des deux côtés , qui a huit à dix loges semblables sur une des faces , à distance égale , & parfaitement régulières. On ne peut douter qu'il n'y ait eu un petit poisson , mais différent de ceux qui sont disposés en limaçon : ainsi le *Charcapani* fera un coquillage pierreux ou pétrifié ; cependant il ne diffère pas du marbre par la couleur & la dureté. Pourquoi les autres Salagramans ne seroient-ils pas de même des coquillages ?

On voit sur les roches de l'Isle

de Fr
sans r
peuve
noître
rites l
les po
la vag
quille
bloc ,
Mer.
graisse
au tra
la surfa
coquill
vernail
quillag
quelqu
est enc
faudroi
Se pét
ce qu'o
fioit , c
velle e
Le
pellé
cieux.
si disti

de France des coquillages , qui , fans ressembler aux Salagramans , peuvent nous aider à les faire connoître. C'est un assemblage de petites loges dans les creux , ou sur les pointes des rochers battus par la vague. Chaque loge est une coquille ; & toutes ensemble font un bloc , qu'on appelle le Bouquet de Mer. Le poisson s'y nourrit de la graisse de la mer , ou de l'eau filtrée au travers d'une peau qui couvre la surface , à peu près. comme les coquillages qui s'attachent au gouvernail du vaisseau : ce bloc de coquillages , qui n'en font qu'un , a quelque rapport au *Charcapani*. Il est enchassé dans la pierre , qu'il faudroit casser pour l'en extraire. Se pétrifie-t'il avec le tems ? c'est ce qu'on ignore ; mais s'il se pétrifioit , on pourroit en faire une nouvelle espèce de Salagraman.

Le plus grand Salagraman , appelé *Anantamourli* , est rare & précieux. La figure du limaçon y est si distincte , tant au-dessus qu'au de-

dans, qu'il prouve seul l'explication que nous en avons donnée. Les Salagramans de la seconde grandeur sont appellés *Gopalamourli* ; ils n'ont qu'une loge & un limaçon. Le Chivanabam est le plus rond. Il est distingué par une figure circulaire, que les Indiens appellent Nombriil ; on ne peut l'expliquer, qu'en disant que c'est un caillou enchassé par la partie, qu'ils appellent Nombriil, dans un creux circulaire du roc où il s'est formé. Ce qui paroît inégal & rongé tout autour, peut être l'effet des inégalités de la pierre qui l'environnoit ; car on ne voit pas par quel art un Ver formeroit un front si régulier, & comment en rongant la pierre inégalement, il seroit attentif à ne pas endommager le cercle, qui fait la rareté du Caillou. Un autre Salagraman moins grand a sur le côté plat la figure de limaçon fort bien gravée : on pourroit même croire, en voyant ce Caillou, que le Limaçon marche

en po
Les
pellés
& un
munic
Le f
Salag
la rac
ils on
même
le, à
libatio
repas
de cai
banan
ou l'a
accom
roles
Vichr
adress
têtes,
peut-
de lo
qu'on
mans.
à ex
form

en portant sa maison sur le dos. Les plus petits Salagramans, appelés *Cachamourti* ont deux loges, & un lien par lequel elles se communiquent.

Le sacrifice que les Brames font au Salagraman, consiste à y appliquer la raclure du bois de Sandal, dont ils ont coutume de s'orner eux-mêmes; à le remplir ou froter d'huile, à le laver, à lui faire dessus des libations, à lui donner une espèce de repas d'une composition de beure, de caillé, de lait, de sucre, & de figues bananes, appelée *Panchamroutan*, ou l'ambroisie de cinq mets. Ils accompagnent la cérémonie des paroles du Vedam, à l'honneur de Vichnou, entre lesquelles ils lui adressent celles-ci: Divinité à mille têtes, à mille yeux, à mille pieds; peut-être par allusion à la quantité de loges, de trous, & de lignes, qu'on voit dans quelques *Salagramans*. C'est aux habiles Naturalistes à expliquer de quelle manière se forme cet admirable caillou.

 C H A P I T R E X I.

De l'état ancien & de l'état présent de l'Arménie ; division de l'Arménie , Description d'Erzerum , d'Erivan , & du Mont Ararat ; Mœurs , génie , caractère , occupations des Arméniens.

L'Arménie s'étend depuis le mont Taurus , qui la sépare de la Mésopotamie vers le Midi , jusqu'à l'Ibérie ; & depuis la Médie à son Orient , jusqu'aux Pariadres & à l'Euphrate , qui la sépare de la petite Arménie à son Occident. Dans cette étendue de Pays, dit Strabon, naissent plusieurs rivières , qui se partagent en trois différentes mers ; sçavoir le Cycus & le Phase , qui se jettent dans le Pont Euxin, l'Araxe, dans la mer Caspienne , l'Euphrate & le Tigre , dans le Golfe Persique.

L'Eu
voisins
appelé
42^e. de
fort de
33^e de
Tout
parties
gueur
Les
Histori
mentio
pales de
Artaxa
ca-Thi
Arta
bon &
chus le
été obli
Anniba
mains
vint se
Artaxe
auprès
d'Arta
en l'ho
fonda

L'Euphrate & l'Araxe sont assez voisins l'un & l'autre de la Montagne appelée autrefois Abos, au 41 ou 42^e. degré de latitude. Le Tigre sort du Mont Nephate, vers le 33^e degré.

Toutes ces Montagnes sont des parties du Taurus, qui dans sa longueur prend divers noms.

Les anciens Géographes & les Historiens Grecs & Latins font mention de quelques Villes principales de l'Arménie, telles que sont Artaxata, & Tigranocerta, Carca-Thiourta, Armafata.

Artaxata étoit sur l'Araxe. Strabon & Plutarque disent, qu'Antiochus le Grand, Roi de Syrie, ayant été obligé de faire sortir de ses Etats Annibal, l'ennemi capital des Romains, ce Général Carthaginois vint se réfugier auprès du Roi Artaxes, ou Arfaces, & qu'étant auprès de ce Prince, il lui donna le dessein de faire bâtir cette Ville d'Artaxata, qui fut ainsi nommée en l'honneur du Roi Artaxes son fondateur.

Tigranocerta étoit située sur une Montagne , au-delà des Sources du Tigre. Carcathourta étoit entre l'Euphrate & le Tigre , mais plus proche de ce dernier fleuve. Armafata , ou Arfamafata , étoit placée au pied du mont Taurus.

Les Arméniens peuvent avec plus de raison que les Chaldéens , & que les Egyptiens , vanter leur antiquité ; car il est constant que la terre qu'ils habitent , est la première sur laquelle marcherent les hommes après le déluge , en descendant de l'Arche ; qui , selon le témoignage de l'Écriture , s'arrêta sur les Montagnes d'Arménie. Mais il faut aussi convenir , que Noë & sa famille n'y firent point alors d'établissement , & qu'ils passerent en la Terre de Sannaar , soit pour chercher un climat plus doux , soit pour y aller revoir leur chere Patrie. On ne sçait lequel des descendans de Noë y ramena une Colonie ; selon l'opinion commune , ce fût ou Hus , ou Gather , l'un & l'autre fils d'Aram petit fils de Sem.

Au
comm
tiens
mais i
au-del
ces de
Selon
ménier
Roi ; i
fils de
Gomen
& tuâ
mettre
lui que
Haikam
Les
tent qu
Rois d
le dern
& tué
xandre
sept R
à com
Ce
l'Arm
aux R
deux

Au reste les Arméniens ont comme les Chaldéens & les Egyptiens leurs antiquités fabuleuses ; mais ils ne les font point remonter au-delà du Déluge, ainsi qu'ont fait ces deux Peuples.

Selon l'ancienne histoire des Arméniens , *Haik* fut leur premier Roi ; il étoit fils de Targon , petit-fils de Thiras , arrière petit-fils de Gomer , né de Japhet. Il vainquit & tua Belus , qui prétendoit le soumettre à son Empire ; & c'est de lui que la Nation a été nommée *Haikane*.

Les Historiens Arméniens ajoutent qu'ils ont eu cinquante-trois Rois de la postérité de Laik ; & que le dernier nommée Vahé , fut défait & tué dans un combat contre Alexandre : ils comptent ensuite vingt-sept Rois de la race des Arfacides , à commencer par Vacarsaces.

Ce qui paroît certain , est que l'Arménie ne fut point sujette aux Rois d'Assyrie , puisque les deux fils de Sennacherib s'y réfugièrent.

rent , après l'exécration parricide qu'ils commirent en la personne de leur Pere , & de leur Roi.

Cette longue suite de Rois est contredite par des Historiens très-croyables ; & l'on ne peut pas douter , que l'Arménie n'ait été une Province de l'Empire des Medes & des Perses , gouvernée par un Satrape. Car Strabon , pour prouver qu'elle est très-propre à élever des chevaux , dit que le Satrape étoit obligé d'envoyer tous les ans vingt mille jeunes chevaux au Roi de Perse ; & Xénophon raconte , que les dix mille Grecs qui firent cette fameuse retraite , après la défaite du jeune Cyrus , prirent leur route au-dessus des sources de l'Euphrate , pour éviter d'être arrêtés par les Perses , au passage des rivières. Arrien faisant le dénombrement des troupes de Darius à la bataille d'Arbelles , y nomme les Arméniens , & leur donne deux Chefs , *Orontes & Mithrustes*.

On ne croit pas non plus qu'A-

l'Alexandre
puisque
fant l'E
& com
au-dess
mnie
mun de
met au
quêtes
seule de
ou qu'il
raux.

Après
les Etat
principa
l'Armén
raphern
& le tra
fut le
Après
gée en
qui av
d'Antio
remme
d'Oron
Art
ou pl

Aléxandre soit entré en Arménie, puisque de la Mésopotamie, traversant l'Euphrate, il passa en Assyrie, & combatit Darius, près d'Arbelles au-dessous du mont Taurus. L'Arménie néanmoins subit le sort commun de l'Orient; car Aléxandre la met au nombre de ses autres Conquêtes: peut-être que la crainte seule de ses armes la lui assujettit, ou qu'il y envoya un de ses Généraux.

Après la mort d'Aléxandre, dont les Etats furent partagés entre les principaux Chefs de son armée, l'Arménie échut en partage à Fraphernes, qui prit le titre de Roi, & le transmit à sa posterité. Orontes fut le dernier qui porta ce titre. Après sa mort, l'Arménie fut partagée entre Artaxes & Quadriades, qui avoient servi dans les armées d'Antiochus le Grand, & qui apparemment étoient de la famille d'Orontes.

Artaxes fut aussi nommé Arfaces, ou plutôt c'est le même nom. Il

fut la tige des Arfacides , Rois d'Arménie ; comme un autre Arfaces le fut des Arfacides , Rois des Parthes.

Tigrane, fils d'Artaxes, se rendit maître de l'autre partie de l'Arménie , & la posséda toute entière ; profitant ensuite des divisions qui affoiblissoient la Syrie ; il la conquit, & conquit aussi la Cappadoce , la Galatie , la Mésopotamie , & battit souvent les Parthes.

Tigrane , victorieux & redoutable dans l'Orient , fut obligé de plier sous les Romains , & de fuir devant Luculle, qui l'attaqua avec dix mille hommes d'Infanterie , trois mille de Cavalerie, & environ mille autres armés de flèches , tandis que l'armée de Tigrane étoit composée de cent cinquante mille hommes d'Infanterie , cinquante mille de Cavalerie ; sans compter dans ce nombre vingt mille autres Soldats armés de frondes & de flèches.

Cette disgrâce lui arriva , pour avoir reçu chez lui & favorisé
Mithridate,

Mithridate
fille.

Ma

Pompe

vé en

proster

le diac

mit au

testant

de la

Pompé

civilité

Royal

allié &

Arta

seur s'é

Antoin

Parthes

Aléxan

traîné e

la vie

Dep

une pa

l'Histoi

casion o

& les l

& les

T

Mithridate, dont il avoit épousé la fille.

Mais étant allé au-devant de Pompée, aussi-tôt qu'il le sçut arrivé en Arménie, l'ayant joint, il se prosterna en sa présence, & s'ôtant le diadème de dessus la tête, il le mit aux pieds du Vainqueur, protestant qu'il ne vouloit le tenir que de la grace du Peuple Romain. Pompée reçût ses soumissions avec civilité, lui remit le Bandeau Royal, le déclara Roi d'Arménie, allié & ami du Peuple Romain.

Artavasde son fils & son Successeur s'étant rendu suspect à Marc-Antoine, qui faisoit la guerre aux Parthes, il fut arrêté & mené à Alexandrie, où après avoir été traîné en triomphe, on lui fit perdre la vie dans la prison.

Depuis ce tems-là l'Arménie fait une partie assez considérable de l'Histoire Romaine, sur tout à l'occasion des guerres entre les Romains & les Parthes, puis entre les Grecs & les Perses.

Elle-eut d'ailleurs beaucoup à souffrir des invasions des Sarrazins & des Tartares ; enfin les Turcs & les Perfans , après s'être fait long-tems la guerre , se sont accordés à la partager entr'eux.

L'Histoire d'Arménie nous fait remarquer, que ce Royaume a eu des Rois de la maison des *Arscarides*, jusqu'à *Ardesciras* qui fut le dernier, & qui régna du tems de l'Empereur Arcadius.

Ce qui reste des célèbres & anciennes Villes de l'Arménie a changé de nom ; & ce sont aujourd'hui les Villes d'Erzerum , Terzom , Affan-Kala , Beazit , Baybout , Erivan , Nachivan , Zulpha ; ensorte qu'on ne peut comparer que sur de légères conjectures , l'état présent de l'Arménie , avec celui où elle étoit autrefois.

Si les anciennes Villes étoient bâties comme les nouvelles , il n'est pas étonnant qu'il n'en soit demeuré aucun vestige ; car elles ne sont construites que de terre soutenue

par qu
qui y e
n'allum
que du
de vac
Soleil.

Les
sont d't
le moy
qu'une
ouvrage
les plu
qu'on n

L'Ar
vironné
monts
l'Antita
monts
Montag
neiges
un froi
dités n
ne soit
étant tr

Les
qu'au E
vers le

par quelques morceaux de bois , qui y est très rare & très cher : aussi n'allume-t'on guères dans le Pays que du chaume & de la bouze de vache , que l'on fait sécher au Soleil.

Les murs des Villes , & les Forts sont d'une espèce de brique , liée par le moyen d'un mortier , qui n'est qu'une terre détrempée. Tous ces ouvrages sont bien-tôt détruits par les pluies , & plus encore par ce qu'on néglige de les réparer.

L'Arménie est presque toute environnée du mont Taurus , des monts Pariades & Caspiens , de l'Antitaurus , de Niphate , des monts Gordiens ou Ararat. Ces Montagnes toujours couvertes de neiges & de glace y entretiennent un froid continuel ; ces incommodités n'empêchent pas que le Pays ne soit assez bien peuplé , son terroir étant très-fertile.

Les Laboureurs n'ouvrent la terre qu'au Printems, pour faire la récolte vers le commencement de Septem-

bre. Leur usage est de faire les sillons très-profonds, ce qui les oblige d'atteler jusqu'à douze paires de bœufs à leurs charrues ; les vignes sont couvertes de terre pendant l'hiver : elles donnent de très-mauvais vin.

Au reste l'Arménie ne se ressemble pas en toutes ses parties. Pendant que les unes sont exposées au grand froid, les autres souffrent une chaleur excessive. Elle est si grande à Erivan, que les Habitans sont obligés de quitter la Ville, pour aller chercher le froid sur les Montagnes voisines. L'Arménie étant située entre le 37e. & le 41e. degré de latitude, la chaleur y seroit universelle, si elle n'étoit extrêmement tempérée par les neiges abondantes des montagnes qui l'environnent.

L'Arménie est inégalement partagée entre les Turcs & les Persans. Les Turcs en possèdent la plus grande partie, dont Erzerun est la ville Capitale ; les Persans sont maîtres de l'autre partie, dont la Capitale est *Erivan*.

On
rum
Proco
Grand
son ne
comme
la su
ferma
état d
Certe
cienne
s'accor
Proco
ajoute
43. sta
lieues
phrate
rum e
car il
qui vo
au-del
formen
fluer s
une jo
une j
uns p
l'ancie

D'OBSERVATIONS. 213

On croit communément qu'Erzerum est l'ancienne Theodosiopolis. Procope prétend que Théodose le Grand se contenta de l'honorer de son nom, en la laissant ouverte comme un village; mais que dans la suite l'Empereur Anastase la ferma de murailles, & la mit en état de défense contre les Perses. Cette opinion qu'Erzerum soit l'ancienne Theodosiopolis, ne peut s'accorder avec la situation que Procope lui donne; car cet Auteur ajoute, que Theodosiopolis étoit à 43. stades, c'est-à-dire, à deux lieues environ de la source de l'Euphrates. Or il est certain qu'Erzerum en est beaucoup plus éloigné; car il est situé entre deux rivières, qui vont se joindre à trois journées au-dessous de cette Ville, & qui forment l'Euphrate de leurs conflus. L'une de ces rivières coule à une journée d'Erzerum, & l'autre à une journée & demie. Quelques-uns prétendent que cette Ville est l'ancienne Charres, que d'autres

appellent Charni ; mais peut-être que Charno ou Charni fut le premier & l'ancien nom , qui fut ensuite changé en celui de Theodosiopolis.

Quoiqu'il en soit, Erzerum est au pied de la Montagne qui donne naissance aux deux rivières , dont on vient de parler , & à quantité de ruisseaux , qui viennent l'arroser. La Ville a devant-elle une belle & fertile plaine , qui s'étend entre les deux premiers bras de l'Euphrate. Elle est fermée d'une double enceinte de murailles assez mauvaises , qui ont des tours d'espace en espace. Son Château bâti sur une hauteur n'est guères en meilleur état ; il est commandé par une espèce de Donjon plus élevé , où l'Aga des Janissaires loge , & commande indépendamment du Bacha.

Il y a à Erzerom dix-huit mille Turcs , sept à huit mille Arméniens , & environ cinq cens Grecs. Ces derniers ramassés ensemble dans un Faubourg travaillent à faire de

la va
cuisin
toute
comm
pas l
des
s'ils y
pour
fortir

Ce
peupl
ment
passag
quie
fréqu
jours
d'Etra

On
tire ch
fes dé
fes, c
pour
viron
néann
long
froid
dès l

la vaisselle , & des ustenciles de cuisine ; les Arméniens exercent toutes sortes de métiers , & font commerce de marchandises. Il n'est pas permis aux Chrétiens d'avoir des maisons dans le Château ; s'ils y vont pour leurs affaires , ou pour travailler , ils sont obligés d'en sortir avant la nuit.

Cette Ville paroît d'autant plus peuplée , qu'il y arrive continuellement des Caravanes. Comme c'est le passage le plus connu entre la Turquie & la Perse , il est aussi le plus fréquenté ; ainsi Erzerom est toujours rempli d'un grand nombre d'Etrangers.

On dit que le Grand Seigneur tire chaque année d'Erzerom & de ses dépendances quatre cens bourses , & que le Bacha en a trois cens pour son compte. Erzerom est environ au 40^e. degré de latitude ; & néanmoins l'hiver y est rude & long : à peine y est-on délivré du froid au mois de Juin , & il revient dès le mois de Septembre.

A deux lieues d'Erzerom , près d'un village nommé Elyia , il y a un bain d'eau chaude , qui se renouvelle continuellement par deux sources , qui jettent deux bouillons aussi gros chacun que le corps d'un homme : le bassin est octogone , environné d'un bâtiment de la même figure. Ces bains sont extrêmement fréquentés.

D'Erzerum à Erivan , il y a quatorze ou quinze journées de Caravanne. On a le choix de deux différentes routes : l'une par Cars , qui est la dernière Place des Turcs en Arménie ; l'autre par Teflis , Capitale de la Géorgie.

Erivan est la seule Place importante, que le Roi de Perse possède en Arménie. Elle est la Conquête de Cha Sephi , fils de Cha Abas , qui l'an 1630. l'emporta d'assaut , & fit main basse sur la Garnison Turque composée de vingt-deux mille hommes.

Erivan n'étoit pas alors où il est aujourd'hui , mais à environ neuf cens pas plus loin. Les

Les
nouvel
tageuse
roc esc
Coucha
une tri
briques
meure
& des a
son. La
mée d'u
remplie
que de
viron q
méniens
partie ,
Eglises.

Au p
le Châte
pour m
Zengui
Lac de
deux jo
vers le
mar. L
l'Araxe
d'Erivan

Top

Les Persans ont jugé que cette nouvelle situation seroit plus avantageuse. Son Château est sur un roc escarpé , & inaccessible vers le Couchant ; le reste est défendu par une triple enceinte de murailles de briques séchées au Soleil C'est la demeure du Kan, ou du Gouverneur , & des autres Officiers de la Garnison. La Ville est au-dessus, enfermée d'une double muraille , plus remplie de jardins & de vignes , que de maisons ; on y compte environ quatre mille ames : les Arméniens n'en font que la quatrième partie , & onr cependant quatre Eglises.

Au pied du roc sur lequel est bâti le Château , on voit une rivière , ou pour mieux dire un torrent nommé Zengui , qui descend d'un grand Lac de vingt-cinq lieues de tour , à deux journées & demie de la Ville , vers le Nord ; c'est le Lac d'Agta-mar. Le Zengui va se jeter dans l'Araxe , à trois lieues au-dessous d'Erivan. On le passe en cette

Ville sur un beau l'ont de trois arches , sous lesquelles on a pratiqué des chambres , pour y aller prendre le frais Il y a encore de l'autre côté une petite rivière nommée *Queurboulac*. La Ville est de plus arrosée de plusieurs ruisseaux & fontaines , qui ne donnent que de mauvaise eau ; mais en revanche le vin est excellent.

En sortant d'Erivan, on entre dans une charmante plaine , fertile en toute sorte de fruits & de grains , abondante en ris & en coton, avec de beaux vignobles & de gras pâturages. Grand nombre de Villages, & de Maisons de plaisance agréablement situées , donnent à cette Ville une vûe délicieuse.

On met Erivan entre le 20 & le 29^e degré d'élévation du Pole : les glaces & les neiges n'y manquent pas pendant l'hiver ; mais en été l'air s'enflamme si vivement , & devient si mal sain , que le Kan & la plûpart des Habitans sont obligés d'abandonner la ville , pour aller

respirer
Mont
tes d'
se log
que l
mille
des ,
mais e
vienne
condui
conform
éviter

Eriva
le chen
ravan
Ferse
parceq
damme
vie.

Cett
du Roi
d'argen
qu'elle
mil'e
neuf c

Le
croit c

respirer un meilleur air sur les Montagnes. Elles sont alors couvertes d'un Peuple très nombreux. Il se loge sous des tentes, & l'on dit que l'on en dresse plus de vingt mille ; car non-seulement les Curdes, qui n'en sont pas éloignés, mais encore d'autres Peuples, qui viennent du fond de la Chaldée, y conduisent leurs troupeaux, pour y consommer les herbages, & pour y éviter les chaleurs

Erivan est de même qu'Erzerom, le chemin le plus ordinaire des Caravanes, qui vont de Turquie en Perse, & de Perse en Turquie ; parcequ'elles y trouvent plus abondamment les commodités de la vie.

Cette Province remplit les coffres du Roi de Perse de grosses sommes d'argent : l'opinion commune est qu'elle vaut au Kan plus de vingt mil'e Tomans, c'est-à-dire environ neuf cens mille livres.

Le mont Ararat, sur lequel on croit que l'Arche de Noe s'arrêta,

quand les eaux du Déluge commencerent à baisser , est à dix ou douze lieues d'Erivan , tirant entre le Midi & l'Orient. Les Arméniens l'ont en grande vénération ; sitôt qu'ils l'aperçoivent , ils se prosternent en terre , & la baisent. Ils appellent cette Montagne *Mesefoufat* , c'est à dire Montagne de l'Arche. On croit que cette Montagne est dans l'ancienne Géographie le mont Gordien , *Mons Gordioeus* Son sommet est divisé en deux pointes , toujours couvertes de neiges , & presque toujours environnées de nuées & de brouillards , qui en dérobent la vûe.

Au bas de la Montagne , ce sont des sables mouvans , entrecoupés de quelques pelouses maigres , où de pauvres Bergers conduisent des troupeaux , qui se sentent de la mauvaise pâture. Plus haut ce sont d'affreux rochers noirs , & entassés les uns sur les autres , où néanmoins des Tigres & des Corneilles trouvent à se nourrir. On n'y peut par-

venir
à cause
gne ,
du ma

Il n
génie
On lou
pruden
comme
nuelle
qu'ils a
de bo
aiséme
exclut
pouvû
pas. L
che ,
vin , &
tes ch

Le C
a pour
les ob
austere
plus sc

On
nomm
garden

venir qu'avec d'extrêmes difficultés à cause de la roideur de la Montagne , de l'abondance des sables , & du manque d'eau.

Il nous reste à faire connoître le génie & le caractère des Arméniens. On loue en eux un sens droit , leur prudence , leur habileté dans le commerce , leur application continuelle & infatigable au travail qu'ils aiment d'inclination , un fond de bonté naturelle qui les lie aisément avec les étrangers , & qui exclut d'entr'eux toute querelle , pourvû que l'intérêt ne s'en mêle pas. Les défauts qu'on leur reproche , c'est d'aimer un peu trop le vin , & leur intérêt par-dessus toutes choses.

Le Christianisme qu'ils professent , a pour eux de grandes rigueurs ; il les oblige à des jeûnes longs & austères , qu'ils observent avec la plus scrupuleuse régularité.

On sçait que Cha Abas I. surnommé le Grand , désespérant de garder l'Arménie contre les Turcs,

& ne voulant leur laisser qu'un Pays désert, enleva plus de vingt deux mille familles Arméniennes , & les divisa en plusieurs Colonies, qu'il dispersa en plusieurs Provinces de ses Etats; mais la plus grande partie de ces Colonies ayant été confondues avec les Mahométans dans des régions éloignées , elles ont oublié leur origine , & la religion de leurs Peres.

Il n'en a pas été ainsi de la Colonie, que *Cha-Abas* établit à une lieue, & comme dans le Faubourg d'Ispham. Ce Prince qui avoit de grands vûes , ayant reconnu que ses Etats pouvoient fournir à un riche commerce , mais que les Persans , portés naturellement à l'oïseté & à la profusion , étoient incapables de l'entreprendre , & de l'entretenir, résolut de se servir des Arméniens , Peuple d'un naturel tout contraire , pour mettre à profit dans ses Etats les richesses qu'il y trouvoit. Il comprit d'ailleurs , que les Arméniens étant Chrétiens , seroient mieux

venus
autre
Il réu
ménier
ce ; &
porté
merce
Un
tirerent
d'Isph
ou Jul
leur pr
est auj
son Ka
Officier
France
Police.
Le c
Armér
établis
res da
où ils
gie &
la Pe
la p
Polog
où les

venus en l'Europe , que toutes autre Nation , qui ne l'étoit pas. Il réussit dans ses desseins. Les Arméniens prirent goût au commerce ; & depuis ce tems-là , ils ont porté par tout le monde le commerce de la Perse.

Un des premiers fruits qu'ils en tirèrent, fut de se bâtir une Ville près d'Isbahan. Ils la nommerent Sulfa, ou Julfa , du nom d'une Ville de leur première Patrie ; & cette Ville est aujourd'hui considérable. Elle a son Kalanther de leur Nation ; cet Officier est , comme qui diroit en France un Maire , où un Juge de Police.

Le commerce ayant fait sortir les Arméniens de leur Pays , ils se sont établis par des Colonies volontaires dans presque tous les endroits où ils l'ont exercé ; dans la Géorgie & les Provinces voisines , dans la Perse , dans la Turquie , dans la petite Tartarie , jusques en Pologne , & dans les autres lieux où les guerres qui ravageoient leur

Patrie, les ont contrains de se réfugier.

Les Turcs & les Perfes, qui sont leurs maîtres, exercent sur eux un dur empire : ils les chargent d'impôts, & les exigent avec violence ; ce qui entretient dans l'esprit de toute la Nation une timidité, qui passe des peres aux enfans.

Il n'y a point de Noblesse parmi eux, non plus que parmi les autres Peuples d'Orient. L'exclusion qu'ils ont des emplois honorables, ne leur laisse pour toute distinction, que d'avoir plus ou moins de bien. Tous apprennent un métier dans leur jeunesse, & cessent de l'exercer, quand ils se mettent au commerce, ou qu'ils ont d'ailleurs de quoi faire subsister leur famille.

Une grande partie de la Nation est occupée des travaux de la campagne, à labourer les terres, & à cultiver les vignes.

Pour ce qui est des femmes, il en est d'elles, comme de toutes celles qui sont dans l'Orient. L'on peut

dire d
ainfi
tuelle
fortin
l'envo
d'un
vrent
leur
pour
respi
puisse
leur f
tion a
ces p
les d
Dam
quan

dire qu'elles sont condamnées, pour ainsi parler, à une prison perpétuelle; si elles sont obligées de sortir du logis, c'est toujours sous l'enveloppe d'un long manteau, & d'un grand voile blanc qui les couvrent de telle manière, qu'ils ne leur laissent de libre que les yeux pour se conduire, & le nez pour respirer. Cependant, afin qu'elles puissent se visiter & s'entretenir, on leur fait des portes de communication avec les maisons voisines; mais ces portes bien différentes de celles de Janus, s'ouvrent quand les Dames sont en paix, & se ferment quand elles sont en guerre.



 CHAPITRE XII.

Description de divers Arbres singuliers de la Chine ; de l'Arbre du Vernis ; de l'Arbre dont on tire de l'huile ; de l'Arbre qui porte le suif ; de l'Arbre où l'on prend la Cire ; de l'Arbre qui donne du Sang de Dragon ; de l'Arbre qui répand une odeur plus agréable que celle de l'Encens ; de l'Arbrisseau du Thé

LE *Tschu*, ou l'Arbre du Vernis, n'est ni haut, ni touffu, ni étendu. Son écorce est blanchâtre; sa feuille ressemble assez à celles des cerisiers sauvages. La gomme qu'il distille goutte à goutte ne ressemble pas mal aux larmes de térébentine : il rend beaucoup de liqueur, si on lui fait une incision; mais il périt aussi plutôt.

On dit, que cette liqueur tirée à

froid
ses,
effets
recevo
chang
c'est a
prendre
Le
leurs
est bi
son lu
les cha
vieille
Mais p
tems
couch
reveni
la cou
mince
prendre
plus fo
foncée
peu à
ramme
solide
que l'e
habiles

froid a certaines qualités veneneuses, dont on n'évite les mauvais effets, qu'en tâchant de n'en pas recevoir la vapeur, quand on la change de vase, ou qu'on l'agite; c'est aussi une précaution qu'il faut prendre quand on la cuit.

Le Vernis prend toutes les couleurs qu'on veut y mêler; & s'il est bien fait, il ne perd rien de son lustre & de son éclat, ni par les changemens de l'air, ni par la vieillesse du bois où on l'a appliqué. Mais pour le bien faire, il faut du tems & du soin: une ou deux couches ne suffisent pas; il faut y revenir plusieurs fois; attendre que la couche qui a été mise égale & mince, soit sèche sans être durcie; prendre garde si celle qu'on met est plus forte, ou d'une couleur plus foncée, & tâcher de venir peu à peu à prendre un certain tempéramment, qui seul rend l'ouvrage solide, uni & éclatant: c'est ce que l'expérience seule apprend aux habiles ouvriers. Comme il faut

III.

*singuliers
du Vernis;
de l'huile;
de Guif; de
de Cire; de
de Dra-
and une
celle de
au du*

*Vernis,
du, ni
châtre;
celles
comme
e ref-
téré-
de li-
sion;
rée à*

mettre quelquefois l'ouvrage dans des lieux humides , quelquefois même le tremper dans l'eau , & enfin le tourner , ou en disposer à son gré , on en fait rarement de gros ouvrages , comme seroient les colonnes arrêtées sur des bases de pierre , dont les bâtimens Chinois sont soutenus , & celles de la grande salle de l'Empereur. Toutes ces colonnes ne sont point enduites d'un vrai vernis , mais d'une autre liqueur qu'on nomme Tong-yeou.

Le *Tong-chu* est un arbre , dont on tire une liqueur qui approche du vernis. Quand on le voit de loin , on le prend pour un vrai noyer , tant il lui est semblable , soit par la forme & la couleur de l'écorce , soit par la largeur & le contour des feuilles , soit par la figure & la disposition des noix. Ces noix ne sont pleines que d'une huile un peu épaisse , mêlée avec une poulpe huileuse , qu'on pressure ensuite , pour ne pas perdre la plus grande partie de la liqueur. Pour la mettre

en ce
de la
l'on v
on l'a
bois, c
l'appl
carrea
d'une
sans ;
les lav
server
sont f
pereur

Ma
achev
d'orne
on co
serie
d'autr
parées
tout j
suite
coule
l'avoit
l'appl
le de
dore

en œuvre , on la fait cuire avec de la litharge , & l'on y mêle , si l'on veut , de la couleur ; souvent on l'applique sans mélange sur le bois, qu'elle défend de la pluie. On l'applique aussi sans mélange sur les carreaux qui forment le plancher d'une chambre : ils deviennent luisans ; & pourvû qu'on ait soin de les laver de tems en tems , ils conservent leur lustre. C'est ainsi que sont faits les appartemens de l'Empereur & des Grands de l'Empire.

Mais si on veut faire un ouvrage achevé ; s'il s'agit , par exemple , d'orner une chambre , un cabinet , on couvre les colonnes & la boiserie de filasse , de chaux , ou d'autres matières semblables préparées en pâte. On laisse sécher le tout jusqu'à un certain degré : ensuite ayant mêlé dans l'huile telle couleur que l'on veut , & après l'avoir fait cuire à l'ordinaire , on l'applique avec des brosses, suivant le dessein qu'on s'est formé. On dore quelquefois les moulures , les

ouvrages de sculpture , & tout ce qui est relevé en bossie . mais sans le secours de la dorure , l'éclat & le lustre de ces ouvrages ne cèdent guères à celui du vernis, que les Chinois nomment *Tsi*.

L'arbre qui porte le suif est de la hauteur d'un grand cerisier ; le fruit est renfermé dans une écorce qu'on appelle *Yenkion* , & qui s'ouvre par le milieu quand il est mûr, comme celle de la chataigne. Il consiste en des grains blancs de la grosseur d'une noisette , dont la chair a les qualités du suif : aussi en fait-on des chandelles , après l'avoir fait fondre , en y mêlant souvent un peu d'huile ordinaire, & trempant les chandelles dans la cire , qui vient sur l'arbre dont nous allons parler.

Le *Pe-lachu* , ou l'Arbre qui porte la Cire blanche , est moins haut que l'Arbre de Suif , dont il diffère aussi par la couleur de l'écorce , qui est blanchâtre , & par la figure des feuilles plus longues que

larges.
ces feu
pés pe
des ra
que le
Abeill
très lu
plus ch
Ces V
arbres
qu'en
quand
ne les
faut ch
March
merce.
Les
dans la
Royau
& por
font e
qu'on
point
vexes
dinair
creux
me de
substa

D'OBSERVATIONS. 231

larges. De petits vers s'attachent à ces feuilles, & s'y étant enveloppés pendant quelque tems, y laissent des rayons de cire bien plus petits que les rayons de miel faits par les Abeilles. Cette cire est très dure & très luisante, & coûte beaucoup plus cher que la cire des Abeilles. Ces Vers, une fois accoûtumés aux arbres d'un canton, ne s'en écartent qu'en certaines circonstances; & quand ils ont une fois disparu, on ne les voit plus revenir: il en faut chercher d'autres; il y a des Marchands qui en font le commerce.

Les Arbres de Cassé se trouvent dans la Province d'*Yunnan*, du côté du Royaume d'*Ava*. Ils sont assez hauts & portent de longues gouffes; elles sont en effet plus longues que celles qu'on voit en Europe. Elles ne sont point composées de deux coffes convexes comme celles des légumes ordinaires, mais d'une espèce de tuyau creux, divisé par des cloisons en forme de cellules qui contiennent une substance moëleuse, & tout à fait

semblable à la Casse dont nous nous servons.

On trouve dans l'Isle de Hainan des Plantes maritimes , & des Madrepores de toute espèce ; on y voit aussi quelques arbres qui donnent le Sang de Dragon , & plusieurs autres de différentes sortes , qui distillent par l'incision un jus blanc , lequel en durcissant , prend une couleur rougeâtre , & dont la consistance formée n'a aucun rapport parfait avec les gommés , ou avec les résines. Cette matière jettée dans une cassolette brûle lentement , & répand une odeur moins forte , & plus agréable que celle de l'Encens.

Il y a quatre différentes sortes d'arbrisseaux de Thé. Sçavoir , le *Song-lo tcha* , le *Vou-y tcha* , le *Poucul tcha* , & le *Lo-ngan tcha*.

On plante les arbrisseaux du Thé *Song-lo* , que nous appellons Thé-vert , à peu près comme les vignes , & on les empêche de croître ; sans quoi ils iroient jusqu'à six à sept
pieds

D
pieds
renou
ans ,
grossie
est bla
rose
Quand
faison
baye ,
charnu
vais go
Ce
teur de
ceux q
de *Kia*
isse d
de ,
pieds :
est jeu
ches p
ment le
conserv
lent re
dies.

Le
vince d
de la fa
To

us nous
Hainan
les Ma-
; on y
i don-
usieurs
, qui
blanc,
ad une
a con-
apport
u avec
e dans
ment,
forte,
l'En-
fortes
r, le
e Pon-
Thé
Thé-
nes,
sans
sept
pieds

pieds de hauteur. Il faut même les renouveler après quatre ou cinq ans, autrement la feuille devient grossiere, dure & âpre: la fleur est blanche, & a la forme d'une rose composée de cinq feuilles. Quand la fleur se passe dans l'arrière saison, on trouve sur la plante une baye, qui a la figure d'une noix charnuë, peu humide, & sans mauvais goût.

Ce que nous disons de la hauteur de ces arbrisseaux, regarde ceux qui croissent dans la Province de *Kiang-nan*; car ailleurs on les laisse croître à leur hauteur naturelle, qui va jusqu'à dix ou douze pieds: c'est pourquoi quand l'arbre est jeune, on fait pancher les branches pour en cueillir plus aisément les feuilles. Le *Song-lo tcha*, conservé long-tems, est un excellent remède contre plusieurs maladies.

Le *Vou-y tcha* naît dans la Province de *Fo-kien*, & tire son nom de la fameuse Montagne *Vou y chan*.

La hauteur, la grosseur, & la culture des arbrisseaux *Vou y tcha* est la même que celle des arbrisseaux *Song-lo tcha*. La seule différence qu'il y ait, est que les feuilles du *Song-lo*, sont plus longues & plus pointues; que leur décoction rend l'eau verte, & qu'on s'apperçoit aisément, par l'usage, qu'il est corrosif. Au contraire, les feuilles du *Vou y tcha* sont courtes, plus arondies, un peu noirâtres, & donnent à l'eau une couleur jaune, sans aucune acreté, & sans rien avoir, dont l'estomac le plus foible ne puisse s'accommoder. Aussi le *Vou y tcha* est-il généralement dans tout l'Empire le Thé le plus recherché pour l'usage. Plus les feuilles du *Vou y tcha*, de même que celles du *Song-lo*, sont jaunes, tendres & fines, plus elles sont estimées. On en fait sur les lieux de trois sortes.

La première, est de la feuille qui a été cueillie sur les arbrisseaux les plus récemment plantés; on ne s'en

fert gu
sens, o
reur.

La se
la croiss
qu'on v
Vou y tch
les arbr
laisse gro
qui est

On e
espèce,
faut le c
prix exc
Impérial
appellent
à vendre
Montagr
40 ou 50

La tr
celui qu
enl tcha
lage *Pa*
vince de
défendu
Gens du
ques - u

sert guéres que pour faire des présens , ou pour l'envoyer à l'Empereur.

La seconde , est des feuilles dont la croissance est sensible ; c'est celui qu'on vend sous le nom de bon *You y tcha* : ce qui reste ensuite sur les arbrisseaux de feuilles qu'on laisse grossir, fait la troisième espèce, qui est à très-bon marché.

On en fait encore une autre espèce, de la fleur même ; mais il faut le commander , & avancer un prix excessif pour l'avoir. Le Thé Impérial est celui que les Chinois appellent *Mao-tcha* , on en trouve à vendre dans les lieux voisins des Montagnes *Songlo & Vouy* , pour 40 ou 50 sols la livre.

La troisième espèce de Thé est celui que nous avons nommé *Pou cul tcha* , qui signifie Thé du Village *Pou cul* , qui est dans la Province de *Tun-nan*. L'entrée en est défendue aux Etrangers par les Gens du Pays. On permet à quelques-uns d'approcher jusqu'aux

pie des Montagnes , pour recevoir la quantité de Thé dont ils font convenus.

Les arbres de ce Thé font hauts & touffus , plantés fans ordre , & croissent fans culture. Les feuilles font plus longues & plus épaisses que celles du *Song lo-tcha* , & du *Vou y tcha*. On roule ces feuilles , & on en fait une masse , qui se vend à bon prix. Ce Thé n'a rien d'âpre au goût ; mais aussi il n'a rien d'agréable. On coupe en morceaux cette boule , on en jette dans l'eau bouillante , comme on fait pour l'autre sorte de Thé , & l'eau en devient rougeâtre. Les Médecins Chinois assurent, que cette boisson est salutaire : elle est sur tout excellente , pour appaiser les douleurs de la colique , pour arrêter le cours de ventre , pour rendre l'appétit ; mais alors pour la dose , elle doit être une fois plus forte que celle du Thé ordinaire.

Il y a un autre arbre qui produit un fruit , dont on tire de l'huile ;

nomm
qu'ell
meill
par le
coule
autres
coup
il en
feuler
grosse
encor
fruits
leux ,
davan
la réc

Ce
haute
cultu
tagne
pierr
verte
remp
diocr
gine

D'OBSERVATIONS. 237

nommé *Tcha yeou*. Cette huile, lorsqu'elle est fraîche, est peut-être la meilleure de la Chine. Quoique par le contours de la feuille, par la couleur du bois, & par quelques autres qualités, il approche beaucoup des arbrisseaux du *Vou y tcha*, il en est néanmoins différent, non-seulement par sa grandeur, par sa grosseur, par sa structure, mais encore par les fleurs, & par les fruits, qui sont naturellement huileux, & qui le deviennent encore davantage, lorsqu'on les garde après la récolte.

Ces arbres sont d'une médiocre hauteur & croissent sans aucune culture, sur le penchant des Montagnes, même dans les vallées pierreuses. Ils portent des bayes vertes d'une figure irrégulière, remplies de quelques noyaux médiocrement durs, & plutôt cartilagineux qu'osseux.



 C H A P I T R E X I I I .

*Description du Mont Caucase & des
trois Thibets ; Mœurs & Religion
des Thibetains.*

LE Caucase est une longue suite de Montagnes très-hautes , & très-escarpées. Après en avoir passé une , on en trouve une seconde plus haute que la première : celle-ci est suivie d'une troisième ; & plus on monte , plus on trouve à monter , jusqu'à ce qu'on arrive à la plus élevée de toutes , qui se nomme Pir-pangial.

Les Gentils ont un profond respect pour cette Montagne. Ils y apportent des offrandes ; & ils rendent un culte plein de superstitions à un vénérable Vieillard , auquel ils prétendent que la garde de ce lieu est confiée : c'est-là , sans doute , un reste du souvenir qu'ils ont de

l'histoire
lequel
fut att

Le
tagnes
neiges
guères
en fait
travers
de la f
précipi
les pie

Ce P
d'ailleu
d'être a
par la
arbres ,
& par
qu'on y
petits I
dent du

Le
journé
du Ser
& s'ap
tistan.
qui le

l'histoire fabuleuse de Prométhée , lequel, selon la fiction des Poëtes , fut attaché au Caucase.

Le sommet des plus hautes Montagnes est toujours couvert de neiges & de glaces ; il ne faut guères moins de douze jours pour en faire le chemin à pied. On a à traverser des torrens qui se forment de la fonte des neiges , & qui se précipitent avec rapidité à travers les pierres & les rochers.

Ce Pays de Montagnes , quoique d'ailleurs si affreux , ne laisse pas d'être agréable en plusieurs endroits, par la multitude & la variété des arbres , par la fertilité du terroir , & par les différentes Peuplades qu'on y rencontre. Il y a quelques petits Etats , dont les Princes dépendent du Mogol.

Le premier Thibet est à peu de journées de Kaschemire : il s'étend du Septentrion vers le Couchant , & s'appelle petit Thibet , ou *Baltistan*. Ses Habitans & les Princes qui le gouvernent sont Mahomé-

tans , & tributaires du Mogol.

Le second Thibet , qu'on nomme le grand Thibet , ou *Buian* , s'étend du Septentrion vers le Levant , & est un peu plus éloigné de Kaschemire. La route en est assez fréquentée par les Caravanes , qui y vont tous les ans chercher des laines. Le grand Thibet commence au haut d'une affreuse montagne toute couverte de neiges , nommée *Kaniel* : un côté de la montagne est du domaine de Kaschemire ; l'autre appartient au Thibet. Le chemin jusqu'à *Lek* , qu'on nomme autrement *Ladak* , qui est la Forteresse où réside le Roi , se fait entre deux montagnes , qui font une vraie image de la tristesse , de l'horreur , & de la mort même. Elles sont posées les unes sur les autres , & si contigues , qu'à peine sont elles séparées par des torrens , qui se précipitent avec impétuosité du haut des montagnes , & qui se brisent avec tant de bruit contre les rochers , que les plus intrépides Voyageurs en sont étourdis & effrayés,

D
effrayés
Monta
ricables
à mi-cô
naire si
r'on aff
ped.

Faut-
l'autre
impétu
ne trou
quelque
blante
dues , &
verds.

Dans
ses , on
Villes :
particuli
Mogol.
ordinair
dentrées.

On e
rante jou
à *Lada*
Ce Roy
nous l'a
Ton

effrayés. Le haut & le bas des Montagnes sont également impraticables : on est obligé de marcher à mi-côte ; & le chemin y est d'ordinaire si étroit , qu'à peine y trouveron assez d'espace pour poser le pied.

Faut-il passer d'une Montagne à l'autre , on a à traverser des torrens impétueux qui les séparent , & l'on ne trouve point d'autre pont , que quelque planche étroite & tremblante , ou quelques cordes tendues , & entrelassées de branchages verts.

Dans ces Provinces montagneuses , on ne trouve point de grosses Villes : il n'y a point de Monnoie particulière ; on se sert de celle du Mogol. Le commerce se fait plus ordinairement par l'échange des denrées.

On emploie communément quarante jours pour aller de Kascemire à *Ladak*, Capitale du second Thibet. Ce Royaume commence , ainsi que nous l'avons déjà remarqué , au

Mont *Kantel*, & s'étend du Septentrion vers le Levant. Il a un seul *Chiampo*, ou Roi absolu ; celui-ci a sous lui un Roi tributaire. Les premières Peuplades qu'on rencontre, sont Mahométanes ; les autres sont habitées par des Gentils moins superstitieux, qu'on ne l'est dans les autres contrées Idolâtres.

Les Thibetains appellent Dieu *Koniok*, & ils semblent avoir quelque idée de la Trinité ; car tantôt ils le nomment *Koniok Chek*, Dieu un ; & tantôt *Konio sum*, Dieu trin. Ils se servent d'une espèce de Chapelet, sur lequel ils prononcent ces paroles *Om*, *Ha*, *Hum* ; lorsqu'on leur en demande l'explication, ils répondent, que *Om* signifie Intelligence, ou bras, c'est à-dire, Puissance ; que *Ha*, est la parole ; que *Hum*, est le cœur ou l'amour ; & que ces trois mots signifient Dieu. Ils adorent encore un nommé *Urg-hien*, qui nâquit, à ce qu'ils disent, il y a plus de sept cens ans. Quand on leur demande s'il est Dieu ou

Homme
dent,
& Ho
mere,
néanm
tent un
la mai
mere
sieurs a
dent co
Eglises
d'une n
milieu
Tabern
réside,
rent qu'

Les T
nommé
habit pr
que por
ils ne tr
ne part
les com
Bonfanc
un cõil
est d'õc
qui son

Homme, quelques-uns d'eux répondent, qu'il est tout ensemble Dieu & Homme, qu'il n'a eu ni pere ni mere, mais qu'il est né d'une fleur: néanmoins leurs Statues représentent une Femme, qui a une fleur à la main; & ils disent que c'est la mere d'*Urbien*. Ils adorent plusieurs autres Personnes, qu'ils regardent comme des Saints. Dans leurs Eglises, on voit un Autel couvert d'une nappe, avec un parement; au milieu de l'Autel est une espèce de Tabernacle, où, selon eux, *Urbien* réside, quoique d'ailleurs ils affirment qu'il est dans le Ciel.

Les Thiberains ont des Religieux nommés *amas*. Ils sont vêtus d'un habit particulier, différent de ceux que portent les personnes du siècle: ils ne tressent point leurs cheveux, & ne portent point de pendans d'oreilles comme les autres; mais ils ont une Bonfane, & ils sont obligés à garder un célibat perpétuel. Leur emploi est d'étudier les Livres de la Loi, qui sont écrits en une Langue & en

des caractères différens de la Langue ordinaire. Ils récitent certaines prières en manière de chœur ; ce sont eux qui font les cérémonies , qui présentent les offrandes dans le temple , & qui y entretiennent des Lampes allumées. Ils offrent à Lieu du bled, de l'orge, de la pâte , & de l'eau dans de petits vases fort propres. On mange , comme une chose sainte , ce qui a été offert de la sorte: Les Lamas sont dans une grande vénération : ils vivent d'ordinaire en Communauté , & séparés de tout commerce profane ; ils ont des Supérieurs locaux , & outre cela un Supérieur général , que le Roi même traite avec beaucoup de respect.

Les Thibetains sont d'un naturel doux & docile , mais inculte & grossier. Il n'y a parmi eux ni sciences, ni arts. Quoiqu'ils ne manquent pas d'esprit , ils n'ont point de communication avec les Nations étrangères : nulle sorte de viande ne leur est interdite ; ils rejettent la Mé-

D'
temfyc
point d
Quar
est fort
la seul
l'année.
montag
La terr
de l'org
arbres ,
maisons
pierres
art les u
que d'é
vêtemen

Il y a
dont la
fième T
incursion
limitrop
il n'est
Chine.

temfycofe , & la Polygamie n'a point de lieu parmi eux.

Quant à la nature du climat , il est fort rude. L'Hiver est presque la seule saison qui y régne toute l'année. En tout tems la cime des montagnes est couverte de neiges. La terre ne produit que du bled & de l'orge ; on n'y voit presque ni arbres , ni fruits ; ni légumes. Les maisons sont petites, étroites, faites de pierres posées grossièrement & sans art les unes sur les autres. Ils n'usent que d'étoffes de laine pour leurs vêtemens.

Il y a encore un troisiéme Thiber, dont la Capitale est *Rassa*. Ce troisiéme Thiber est plus exposé aux incursions des Tartares , qui sont limitrophes , que les deux autres ; il n'est pas fort éloigné de la Chine.



 CH A P I T R E X I V .

*Doctrine & superstition des Bonzes ;
leur manière de vivre ; moyens qu'ils
emploient pour attirer de l'argent ;
comment ils tiennent leur assemblée ;
leur hypocrisie , leurs débauches ,
leurs ruses pour séduire & deshono-
rer les femmes & les filles.*

LES Bonzes disent , qu'après la mort , il y a des récompenses pour ceux qui ont pratiqué le bien , & des supplices dont on punit ceux qui ont fait le mal ; qu'il y a des lieux destinés pour les ames des uns & des autres , où elles sont placées selon leur mérite ; que le Dieu Fo ; est né pour sauver les hommes , & remettre dans la voie du salut ceux qui s'en écartent ; que c'est lui qui expie leurs péchés , & qui leur procure une heureuse renaissance dans l'autre monde ; qu'il y a cinq

précept
défend
vante ;
d'autru
par li
mentir
du vin.

Mais
quer de
de mil
Traitez
& four
nécessai
leur des
ples , a
par les
pour l'e
vous dél
vous ser
vos par
& argen
de foie
monde
en véri
vos pa
de rien
lier les

préceptes à observer. Le premier défend de tuer aucune créature vivante; le second de prendre le bien d'autrui; le troisiéme de se souiller par l'impureté; le quatriéme de mentir; & le cinquiéme de boire du vin.

Mais sur tout il ne faut pas manquer de pratiquer certaines œuvres de miséricorde qu'ils prescrivent. Traitez bien les Bonzes, disent-ils, & fournissez leur tout ce qui est nécessaire à leur subsistance; bâtissez leur des Monastères, & des Temples, afin que par leurs prières, & par les pénitences qu'ils s'imposent pour l'expiation de vos péchés, ils vous délivrent des peines auxquelles vous seriez sujets. Aux obseques de vos parens, brûlez des papiers dorés & argentés, des habits & des étoffes de soie: tout cela dans l'autre monde se change en or, en argent, en véritables habits. Par ce moyen vos parens défunts ne manqueront de rien, & auront de quoi se concilier les dix-huit Gardiens des enfers.

qui sans ce secours seroient inexorables, & leur feroient sentir tout le poids d'une rigueur inflexible. Que si vous négligez ces préceptes, votre ame, par une longue suite de Métempfycofes, passera dans l'ame des plus vils animaux; vous renaîtrez sous la forme d'un mulet, d'un cheval, d'un chien, d'un rat, &c.

Cette ridicule doctrine sert merveilleusement à toutes les fourberies que les Bonzes employent, pour arracher des aumônes, & grossir leurs revenus. On en peut juger par le trait suivant.

Deux de ces Bonzes voyant un jour dans la cour d'un riche Payfan deux ou trois gros canards, se prosternerent devant la porte, & se mirent à pleurer, & à gémir amèrement. La bonne femme qui les apperçut de sa chambre, sortit pour apprendre le sujet de leur douleur. *Nous sçavons*, lui dirent-ils, *que les ames de nos Peres ont passé dans le corps de ces animaux; & la crainte on*

*nous
mourir
nous-m
la Pay
de les
vos Pe
servir.*

*Ce
préten
que vo
charité
nous p
quelque*

*Enfi
cette b
de leur
leur de
rant qu
lation.
après
devant
ils en
comm
même.*

*Au
dus d
gens c*

nous sommes que vous ne les fassiez mourir , nous fera assurément mourir nous-mêmes de douleur. Il est vrai, dit la Payfanne , que nous avons résolu de les vendre ; mais puisque ce sont vos Peres , je vous promets de les conserver.

Ce n'est pas ce que les Bonzes prétendoient. *Peut-être , dirent-ils , que votre mari n'aura pas la même charité ; & vous pouvez compter que nous perdrons la vie , s'il leur arrive quelque accident.*

Enfin après un long entretien , cette bonne Payfanne fut si touchée de leur douleur apparente , qu'elle leur donna les canards à nourrir durant quelque tems , pour leur consolation. Ils les prennent avec respect , après s'être vingt fois prosternés devant eux ; mais dès le soir même , ils en firent un festin à leur petite communauté , & s'en nourrirent eux-mêmes.

Au reste ces Bonzes sont répandus dans tout l'Empire ; ce sont des gens du Pays , qu'on élève dans ce

métier dès leur plus tendre jeunesse. Ces scélérats , pour perpétuer leur Sécste , achètent de jeunes enfans , de sept à huit ans , dont ils font de petits Bonzes, qu'ils instruisent pendant quinze ou vingt ans , pour leur succéder. Ils sont presque tous ignorans ; & il y en a peu qui sçachent les principes de la doctrine de leur Sécste.

Tous les Bonzes ne sont pas également célèbres ; il y en a , pour ainsi dire , de tout étage : les uns ont l'emploi de quêter , les autres en très-petit nombre , qui ont acquis la connoissance des Lettres , & qui parlent poliment , sont chargés de visiter les Lettrés , & de s'insinuer chez les Mandarins ; il y a parmi eux des Vieillards vénérables. Ce sont ceux-là qui président aux assemblées des femmes.

Quoique les Bonzes n'ayent pas une Hiérarchie parfaite , ils ont cependant des Supérieurs : ce sont les grands Bonzes ; & ce rang où on les élève , ajoute beaucoup à la

D
réputat
rieur gr
crisie le
par tou
Bonzes
lement
du Peup

Il y a
taines
des Te
dités q
loin en
les Péle
de la M
se prof
font po
peuvent
gent qu
leur ach
primée
coin pa
la feui
sur l'ha
la figur
cercles
au Die
autour

réputation , que leur âge , leur extérieur grave & modeste , & leur hypocrisie leur avoit acquise. On trouve par tout des Monastères de ces Bonzes ; mais tous ne sont pas également fréquentés par le concours du Peuple.

Il y a dans chaque Province certaines Montagnes , où se trouvent des Temples d'Idoles plus accredités que les autres. On va de fort loin en Pélerinage à ces Temples ; les Pélerins , dès qu'ils sont au bas de la Montagne , s'agenouillent , & se prosternent à chaque pas qu'ils font pour y monter. Ceux qui ne peuvent faire le pélerinage , chargent quelques uns de leurs amis de leur acheter une grande feuille imprimée , & marquée à un certain coin par les Bonzes. Au milieu de la feuille est la figure du Dieu *Fo* sur l'habit de *Fo* , & tout autour de la figure sont une infinité de petits cercles. Les Dévots & les Dévotes au Dieu *Fo* ont pendu au col , ou autour du bras , une sorte de cha-

pelet , composé de cent grains médiocres , & de huit plus gros. C'est en roulant ces grains entre leurs doigts , qu'ils prononcent ces paroles mystérieuses *O-mi-to-fo*, auxquelles eux-mêmes ne comprennent rien. Ils font de plus cent genuflexions , après quoi ils marquent d'un trait rouge un de ces cercles , dont la figure est toute couverte.

De tems en tems on invite les Bonzes à venir à la maison , pour y faire des prières , & pour scéller & authentifier le nombre des cercles , qui ont été remplis. On les porte en pompe aux funérailles , dans un petit coffre bien scellé par les Bonzes ; c'est-là le passe-port pour le passage de cette vie dans l'autre. Ce passeport ne s'accorde point , qu'il n'en coûte quelques taxes : mais , disent-ils , on ne doit pas plaindre cette dépense , puisqu'on est assuré d'un voyage heureux.

Ces Bonzes affectent une douceur , une complaisance , une humilité , & une modestie qui éblouit

D
d'abord
fant ils
reux , &
nuit po
outré ce
péniten
& au m
où ils
plus pe
tent en
avec un

Les
d'un bo
Il y a
sociétés
mes plu
plûpart
l'âge , c
conséqu
elles pe
Supérie
à tour p
rement
rienner
déjà su
les ant
entrent

D'OBSERVATIONS. 253

d'abord. A cet extérieur imposant ils joignent un jeûne rigoureux, & se relèvent plusieurs fois la nuit pour adorer *Fo*. Ils se donnent outre cela en spectacle par de rudes pénitences, qu'ils font dans les rues, & au milieu des Places publiques : où ils traînent de longues chaînes plus pesantes qu'eux ; où ils se mettent en sang, en se frappant la tête avec une grosse pierre.

Les assemblées de Dames sont d'un bon revenu pour les Bonzes Il y a dans chaque Ville plusieurs sociétés de dix, quinze, vingt femmes plus ou moins. Elles sont la plûpart de bonne famille, & sur l'âge, ou bien veuves, & ont par conséquent quelque argent dont elles peuvent disposer. On les fait Supérieures de la Communauté tour à tour pendant un an ; c'est ordinairement chez la Supérieure que se tiennent les assemblées. Un Bonze déjà sur l'âge y préside, & entonne les antiennes de *Fo* : les Dévotes entrent dans le Chœur ; & après

qu'en a bien crié *O-mi-to-fô*, & bien battu de petits chaudrons, on se met à table, & on se régale : mais ce n'est-là que la cérémonie ordinaire.

Aux jours plus solennels, on pare la maison de plusieurs Idoles, que les Bonzes placent en cérémonie, & de plusieurs Peintures grotesques, qui représentent en cent façons les peines qu'on souffre dans l'Enfer. Les prières & les festins durent sept jours. Le grand Bonze est soutenu de plusieurs Bonzes qui fortifient le chœur.

Pendant ces sept jours, un des principaux soins est de préparer & de consacrer les trésors pour l'autre monde. Pour cela on bâtit un corps de logis de papier peint & doré. On remplit ce petit Palais d'un grand nombre de boîtes de carton peintes & vernissées. C'est dans ces boîtes que sont les lingots d'or & d'argent, c'est-à-dire, de papier doré ; il y en a plusieurs centaines, qui servent à se rédimer des suppli-

I
ces ter
dire le
à ceux
On en
pour g
ce Roi
bien qu
loger,
quelqu
ferme
des ca
ferme l
gneuse
Qua
ces tra
tout av
brûle
petits
ouvrir
argent
ple pa
en ar
Yen-v
doux
de le
Co
femm

D'OBSERVATIONS. 255

ces terribles que *Genvang*, c'est-à-dire le Roi des Enfers, fait souffrir à ceux qui n'ont rien à lui donner. On en met à part une vingtaine pour gagner les gens du tribunal de ce Roi des Ombres. Le reste, aussi bien que la maison, c'est pour se loger, pour vivre, & pour acheter quelque charge en l'autre vie: on ferme toutes ces petites boetes avec des cadenats de papier, puis on ferme le logis, & on en garde soigneusement les clefs.

Quand la personne qui a fait tous ces traits vient à mourir, on brûle le tout avec un grand sérieux; puis on brûle les clefs de la maison & des petits coffres, afin qu'elle puisse les ouvrir, & en tirer son or & son argent, qui n'est plus alors de simple papier, mais qui s'est changé en argent fin & en or excellent. *Yen-vang* n'est pas à l'épreuve de ce doux metal; rien n'est plus aisé que de le corrompre.

Comme il y a des assemblées de femmes où président ces Bonzes,

il y en a aussi d'hommes ; qu'on appelle les jeûneurs , chaque assemblée a son Supérieur , qui est comme le maître des autres , & qui a sous lui bon nombre de disciples.

Les jours que doit se tenir l'assemblée , tous les Disciples sont avertis de s'y rendre , & nul n'oseroit y manquer. Le Supérieur est assis dans le fond de la sale , & au milieu. Chacun vient se prosterner devant lui , & va ensuite se ranger modestement à droite & à gauche sur deux lignes : quand le tems est venu , on récite des prières secrettes & impies , & l'on finit par se mettre à table , & se plonger dans la débauche. Car ce sont de plaisans jeûneurs , que les jeûneurs de la Chine : à la verité ils s'interdisent pour toute leur vie l'usage de la viande , du poisson , du vin , des oignons , du lait , & de tout ce qui échauffe ; mais ils savent bien s'en dédommager par d'autres mets qu'ils se procurent , & sur tout par la liberté qu'ils ont de manger à toutes les heures du jour.

Les

D
Les
Dévot
séduire
dans le
leur dé
est en p
dont on
peine.
sieurs de
faveurs
merce a
sçavoir
vous éte
n'en dou
deviendr
trop sou
jeunes f
de famil
deshonn
elles en
de tels
pudeur.

To

Les femmes & les filles grandes Dévotes à *Fo* se laissent aisément séduire par les Bonzes, gens habiles dans les intrigues amoureuses. Ils leur débitent que ce corps où l'on est en passant, est une vile mesure, dont on ne doit point se mettre en peine. Ils leur insinuent que plusieurs de leur sexe, en accordant des faveurs demandées, ont eu commerce avec le *Fo* lui-même, sans le sçavoir; maintenant, ajoutent-ils, vous êtes du Sexe foible & soumis; n'en doutez pas, en renaissant vous deviendrez homme. Il n'arrive que trop souvent que des Dames & de jeunes filles d'un riche naturel, & de familles distinguées, se trouvent déshonorées par cette canaille; elles en viennent enfin, sous de tels maîtres, à renoncer à toute pudeur.



 C H A P I T R E X V .

Eclaircissement sur la découverte du Fer , connu de tout tems à la Chine, & ignoré ailleurs : Sil nait plus de Garçons que de Filles à la Chine. Fausseté de l'opinion de ceux qui attribuent une même origine aux Egyptiens & aux Chinois ; Origine de l'Idolâtrie à la Chine ; Par qui la Chine a commencé d'être peuplée ; Etendue & beauté des Rivières & des Lacs de la Chine ; l'opinion de Mr. Huet sur le Commerce de la Chine.

IL est certain que la connoissance du Fer est très-ancienne à la Chine. Il paroît qu'il étoit connu des premiers Conducteurs des Chinois , puisqu'il en est fait mention dans le *Chuking*, où il est rapporté que le Fer vient de la Province de *Leangtcheou*. On ne dit point que

D
ce fut
noissant
la (hin
ment à
Peking
les Che
cette te
Fer. Pe
eux que
ou qu'il
noître
avec No
ble, que
che fan
ment de
Mais
voit-il p
che, fan
étoit tir
pas vrai
leroit vr
à ses des
terre, q
mais vû
idée de c
même s
pas avise

ce fut là qu'on cut la première connoissance du Fer ; mais parce que la Chine a commencé indubitablement à se peupler par l'Ouest de Peking , ce fut à *Leangtcheou* que les Chefs des Chinois reconnurent cette terre propre à la fusion du Fer. Peut-être qu'ils avoient avec eux quelque morceau de ce métal, ou qu'ils avoient appris à le reconnoître de ceux qui avoient vécu avec Noë ; car il n'est guères croyable, que ce Patriarche ait bâti l'Arche sans le secours d'aucun instrument de fer.

Mais Noë , dira-t'on , ne pouvoit-il pas avoir du fer dans l'Arche , sans connoître la terre dont il étoit tiré ? C'est ce qui ne paroît pas vraisemblable. Mais quand cela seroit vrai , il étoit bien plus aisé à ses descendans de reconnoître cette terre , qu'à ceux qui n'avoient jamais vû de fer , & qui n'ayant nulle idée de ce métal , & ne sçachant pas même s'il exilloit , ne se seroient pas avisés de le chercher.

XV.

*ouverte du
la Chine,
ait plus de
la Chine.
ux qui at-
aux Egyp-
Origine de
ar qui la
peuplée ;
Rivières
e ; i auffe
sur le*

*noissance
ne à la
it connu
des Chi-
mention
rapporté
vince de
oint que*

Si les hommes avoient quelque connoissance du fer dès le tems de Noë , ou même avant Tubalcaïn , comment se peut-il que quelques Nations, même celles qui après la dispersion , allèrent habiter le Pays où Tubalcain en avoit forgé , oublièrent tellement ce que c'étoit que le fer , & comment il se faisoit , que pour suppléer à ce métal si nécessaire , elles furent obligées d'employer des pierres de tonnerre. En sorte qu'un homme passoit une partie de sa vie à percer , à aiguïser , à emmancher une de ces pierres en forme de hache , ou d'autres outils semblables, ce qui prouve une longue ignorance où l'on a été du fer.

Il faut convenir, qu'il n'est pas aisé de comprendre comment cette connoissance s'est perdue parmi ces anciens peuples , de même que parmi ceux qui allèrent habiter l'Amérique , tandis qu'il paroît qu'elle s'est toujours conservée chez les Chinois , sans que ni par leurs Livres , ni en aucune autre manière

on pu
ils ont
noiffa

Dir
persio
côté d
les au
les pel
& les
élever
que le
incont
de No
legié
furent
descen
& qui
quelqu
de cel
l'Orien
trouve
ges de
font c
supplé
nois n
ler. Il
grand

on puisse déterminer, en quel tems ils ont commencé à avoir cette connoissance.

Dira-t'on, qu'au tems de la dispersion, ceux qui tournerent du côté de la Chine, plus attentifs que les autres, emporterent avec eux les pelles, les pioches, les truelles & les autres outils qui servirent à élever la tour; ou bien dira-t'on, que les Chinois, qui descendoient incontestablement de Sem, fils aîné de Noé, reçurent de ce pere privilégié des connoissances, qui ne furent pas si communes parmi les descendans de Cham, & de Japhet, & qui furent même oubliées par quelques branches de Sem, surtout de celles qui ne vinrent point vers l'Orient? Quoiqu'il en soit, on ne trouve à la Chine aucun de ces vestiges de l'ignorance du fer, telles que sont ces pierres travaillées pour y suppléer; du moins les Lettrés Chinois n'en ont jamais entendu parler. Il faut se souvenir, que si le grand *Nu* eût manqué d'instrumens

de fer , il n'auroit jamais pû couper les montagnes , ni creuser ces grands canaux , qu'il fit pour donner un libre cours aux eaux , qui inondoient les terres.

La seconde question que l'on propose , est de sçavoir s'il naît à la Chine plus de garçons que de filles. Il est certain que le nombre est à peu près égal. Mais dans cette hypothèse , ne semble-t'il pas qu'il y ait de l'injustice à prendre plusieurs femmes , sans en laisser à ceux qui voudroient se marier Les Chinois répondent, qu'il y a parmi eux quantité d'Eunuques & de pauvres , qui renoncent au mariage , faute d'avoir les moyens d'entretenir une femme.

Il faut observer que sous la Dynastie précédente , le Palais de l'Empereur , & les maisons des Grands étoient remplis d'uniques de bonne famille , parceque plusieurs d'entr'eux parvenoient aux premières charges de l'Empire , & que c'étoit la mode de se reposer sur

D
eux de
n'en es
les Tar
dre au
qu'ils
crédit
trouble
trouve
les Eu
lie du
lagois
marier

Que
que pa
Peking
que de
certain
année
vie des
on tro
nombr
parce
d'enfa
presqu
sur cer
trois
même

eux de tous les soins domestiques. Il n'en est pas de même aujourd'hui : les Tartares ne laissent pas la moindre autorité aux Eunuques, parce qu'ils abusèrent autrefois de leur crédit, & causerent les plus grands troubles dans l'Empire. On ne trouve guères maintenant parmi les Eunuques, que des gens de la lie du peuple, ou de pauvres Villageois, qui n'ont pas de quoi se marier.

Quoi qu'il paroisse assez vrai, que parmi les enfans qui naissent à Peking, il n'y a pas plus de mâles que de femelles, il est néanmoins certain, que si à la fin de chaque année on comptoit ce qui reste en vie des enfans nés cette même année, on trouveroit un bien plus grand nombre de garçons que de filles; parce que dans ce grand nombre d'enfans qu'on expose, on ne trouve presque que des filles: il est rare que sur cent enfans exposés, on trouve trois garçons. C'est à peu près la même chose dans toutes les gran-

des Villes, où il y a beaucoup d'Esclaves; car dans les petites Villes, & dans les Villages habités par le simple Peuple, ou par des Laboureurs, il n'arrive guères qu'on y expose les enfans; & ce ne sont que des filles ou des garçons prêts à mourir. Pour ce qui est de ceux qui se portent bien, on trouve aisément des gens qui les adoptent, & qui les élèvent.

D s qu'il ne naît pas un plus grand nombre de garçons que de filles à la Chine, il est évident que la Polygamie y doit-être un obstacle à la multiplication.

Venons maintenant au parallèle des Egyptiens & des Chinois. De la ressemblance qui se trouve entre les mœurs & les coutumes de ces deux Nations, on peut seulement juger, qu'elles ont puisé dans la même source leurs coutumes, leurs sciences & leurs arts, sans que l'une soit un détachement, ou une colonie de l'autre. Tout prêche l'antiquité à la Chine, & une antiquité si bien établie,

établi
que.
menc
lever
verfe
friche
Roya
dore
autre
tems
peupl
jusqu
Orien
dans
être p
posé
comm
tems.

Qu
voyag
dit pa
il voy
bien
positio
Pou
noise
auxqu

établie, qu'il n'est pas concevable que les Egyptiens dans leurs commencemens ayent été en état de lever de grandes armées, de traverser des pays immenses, de défricher & de peupler un grand Royaume. Ce que rapporte Diodore de Sicile ne paroît prouver autre chose, sinon que dans des tems postérieurs à la Chine déjà peuplée, Osiris s'étoit transporté jusqu'à Bengale; & voilà l'Océan Oriental, que Diodore peu versé dans la Géographie, prenoit peut-être pour le bout du monde, supposé qu'il crût la terre plate, comme on l'a cru pendant long-tems.

Quand on dit qu'Osiris avoit voyagé dans l'Asie, comme on ne dit pas dans quel endroit de l'Asie il voyagea, il ne lui fallut pas aller bien loin pour vérifier cette proposition.

Pour revenir à l'antiquité Chinoise, en voici quelques preuves auxquelles il n'y a guères de re-

plique. On dit que les Egyptiens ont connu anciennement, que Venus & Mercure tournoient autour du Soleil, laissant néanmoins la terre immobile au centre du monde, autour duquel tournoient les autres Planettes.

Accordons que cette connoissance soit bien constatée: il est sûr que cette même connoissance est aussi ancienne, & l'est peut-être plus encore à la Chine qu'en Egypte; avec cette différence, que les Egyptiens la perdirent, & que Ptolomée lui-même au milieu d'Alexandrie rejettoit ce mouvement de Mercure & de Venus autour du Soleil, au lieu que les Chinois l'ont conservée jusqu'à nos jours.

On peut voir le Catalogue des Etoiles connues des anciens Chinois, avec la maniere dont ils-les avoient observées; leurs Sphères Armillaires, leurs Cercles gradués en 360. dont l'un représentoit l'Equateur, l'autre un Méridien, pour déterminer le passage des Etoiles,

leur la
suite d
resté
que les
en fait
être pa
de leur

Les
ment c
& cette
si ancie
gnage
pouvoi
ment.
du fam
environ
disoit à
instrum
sieurs
étoit se
teurs:
l'inven
usage.

Con
passa t'
auquel
venta-t

leur latitude, &c. Qu'on compare ensuite ce Catalogue, avec ce qui est resté des Egyptiens : on trouvera que les Chinois ne leur doivent rien en fait d'antiquité, & ne peuvent être par conséquent un essain sorti de leur ruche.

Les Chinois ont aussi anciennement connu le triangle rectangle ; & cette connoissance étoit chez-eux si ancienne, que selon le témoignage de l'Empereur *Changi*, on ne pouvoit en assigner le commencement. On lit que le prédécesseur du fameux Tcheucong, qui vivoit environ onze siècles avant *Tu*, disoit à son Disciple, qu'avec cet instrument, on pourroit faire plusieurs observations, & que *Tu* s'en étoit servi pour mesurer les hauteurs : il n'est pas dit que *Tu* en fût l'inventeur, mais qu'il en avoit fait usage.

Comment cette connoissance passa-t'elle dans la suite à Pythagore, auquel elle fit tant d'honneur ? L'inventa-t'il ? car il n'est pas impossible

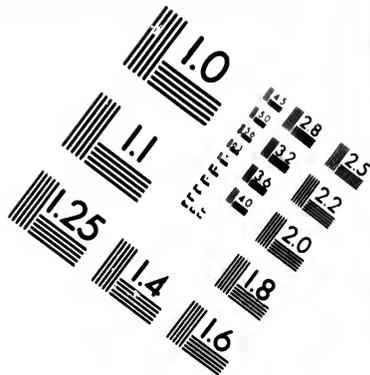
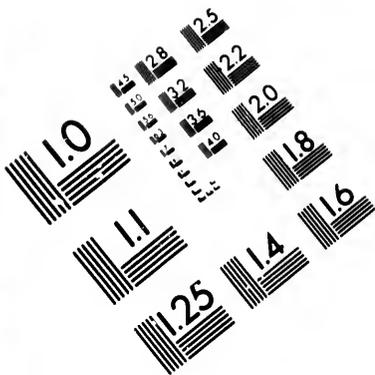
qu'on se rencontre dans les mêmes connoissances. Ou bien l'avoit-il reçûe des Indiens , & ceux-ci des Chinois ? Pure conjecture On ne peut rien assurer , jusqu'à ce que l'on déterre d'autres monumens , qui donnent là-dessus de plus grands éclaircissemens.

Au regard de quelques traits de ressemblance qu'on apperçoit entre les deux Nations , on ne doit pas en être surpris. Il est assez ordinaire , que deux Peuples anciens & polis se ressemblent par quelque endroit , quoiqu'ils n'ayent pas la même origine ; mais ce qui doit frapper davantage , est qu'il se trouve entre l'une & l'autre Nation des différences si palpables, qu'on ne voit pas comment on pourroit les faire sortir de la même tige. En Egypte il est permis au frere d'épouser sa sœur ; ce seroit une chose monstrueuse à la Chine , & dont il n'y a jamais eu d'exemple. Les Egyptiens se livrerent de bonne heure à la plus stupide Idolatrie. Ils adorèrent non,

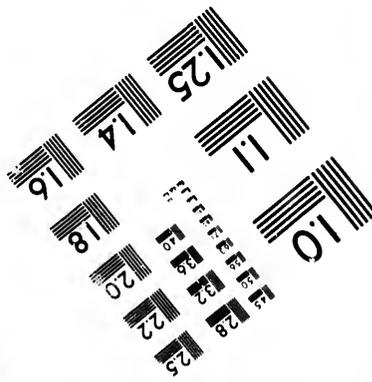
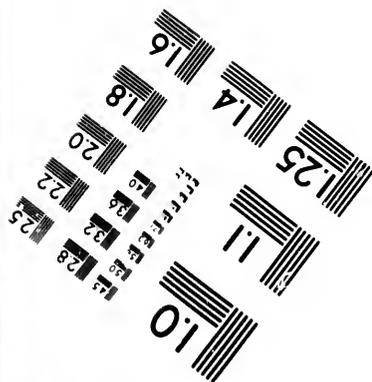
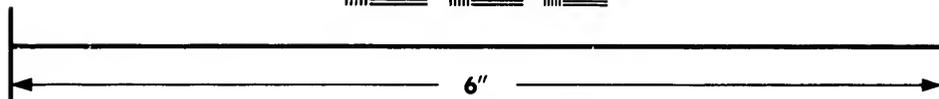
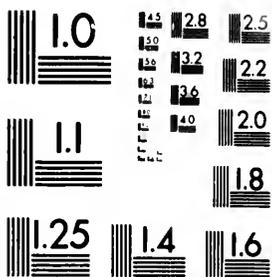
seulen
les eau
les cro
vils in
choisir
les rav
tous le
a repr
dans le
gine d
étoit d
comm
ment
même
leurs I
vaincr
on n'a
didolâ
sophe
térer
L'Idol
sous le
me E
Han ,
de *Fo*
elle fu
& ana

seulement leurs héros, mais encore les eaux, l'air, la terre, & ensuite les crocodiles, les rats & les plus vils insectes; quelques-uns même choisirent pour objet de leur culte les raves & les oignons, trouvant tous les matins, comme on le leur a reproché, de nouvelles divinités dans leurs jardins potagers. Si l'origine des Egyptiens & des Chinois étoit commune, les Chinois dès le commencement de leur établissement auroient été infectés de la même contagion. On n'a qu'à lire leurs Livres classiques, pour se convaincre que pendant plusieurs siècles on n'a vû chez-eux aucune trace d'idolâtrie. C'est *Laokiu*, Philosophe Chinois, qui commença d'altérer le culte d'un Etre suprême. L'Idolâtrie s'y répandit dans la suite sous le règne de *Ming-ti*, quinzième Empereur de la Dynastie des *Han*, par les ordres duquel la Loi de *Fo* fut apportée des Indes; mais elle fut toujours combattue, réfutée & anathématisée par les Lettrés,





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

lesquels inonderent l'Empire de leurs Livres contre cette nouvelle Secte , qui ne laissa pas d'avoir , & qui a encore un grand cours , surtout parmi le Peuple.

On croit que l'Anatomie , qui fait connoître les parties du corps humain par la dissection , a été d'abord en usage en Egypte , & a passé ensuite dans la Grèce. Mais cette science a toujours été ignorée des Chinois , jusqu'à ces derniers tems , qu'ils en ont oui parler aux Européens : quelque utile qu'elle soit aux vivans , elle n'a jamais pû être de leur goût , & ils se révoltent à la seule proposition de faire l'ouverture d'un cadavre humain.

Mais en quel tems les Egyptiens auroient ils pû pénétrer à la Chine pour la peupler ? Il faudroit qu'ils s'y fussent pris de bonne heure ; car autrement ils l'eussent déjà trouvée toute peuplée , & il auroit fallu en faire la conquête , au lieu d'y établir des colonies.

Seroit-ce Sesostris, qui auroit con-

D
quis la C
d'affaire
avoir sul
les Scyth
& toute
derniers
ne sçach
peupler
Sesostris
Lucain:

extrema S

On a d
c'est un p
uns disen
conquit
étant au
server se
garde d'e
chemens
les. S'il
d'autres
d'une N
& accou
vie, qu
fournisse
quitté u
pour alle

quis la Chine ? On donneroit trop d'affaires à ce héros, qu'on prétend avoir subjugué en dix ans les Médes, les Scythes, la Phénicie, l'Assyrie & toute l'Asie mineure; & dans ces derniers tems, quelques Auteurs ne sçachant à qui s'adresser pour peupler l'Amérique, y ont envoyé Sesostris, sur la foi de ce passage de Lucain: *Venit ad occasum, mundique extrema Sesostris,*

On a donc recours à Osiris; mais c'est un personnage équivoque. Les uns disent qu'il étoit Grec, & qu'il conquit l'Égypte. En ce cas-là, étant aussi occupé qu'il étoit à conserver ses conquêtes, il n'avoit garde d'envoyer bien-loin des détachemens, pour en faire de nouvelles. S'il étoit Égyptien, comme d'autres l'on crû, devenu le chef d'une Nation molle, effeminée, & accoutumée aux douceurs de la vie, que le Pays où il régnoit lui fournissoit en abondance, auroit-il quitté une contrée si délicieuse, pour aller brusquer fortune dans des

climats si lointains , au hazard de ne rien trouver de meilleur que ce qu'il possédoit. D'ailleurs les Peuples auxquels il commandoit , étoient bien différens des Kalmouks , Nation pauvre & endurcie au travail.

On ne dira pas sans doute , que Menès , ou Miraism , fils de Cham , vint lui-même à la Chine ; ce ne pourroit être tout au plus que ses enfans : mais dès-lors l'Égypte fut partagée en plusieurs Royaumes ; on distinguoit le Roi des Thébains , le Roi des Tanites , & le Roi de Memphis. Ces Princes qui s'observoient les uns les autres , auroient-ils eu la pensée de s'éloigner , pour aller faire des établissemens dans des Pays qu'ils ne connoissoient pas.

Mais qui que ce soit des Rois d'Égypte , qu'on prétende être allé , ou avoir envoyé de ses gens à la Chine , soit en corps d'armée , soit en Caravane , ils auroient dû traverser toute l'Inde d'Occident en Orient. Or l'on demande , si pou

lors l
elles
Si l'o
tes ,
que
Dél
denu
sistan
rer ,
quell
pas a
Si
étoie
enfan
faut d
ces P
dépo
passer
sans
tranq
posse
qui l
pour
Il
qu'u
se jo
conc

lors les Indes étoient habitées, où si elles étoient dépourvûes d'habitans? Si l'on répond qu'elles étoient désertes, on ne pouvoit donc y trouver que des désordres causés par le Déluge. Cette armée se seroit vûe dénuée de tout secours pour sa subsistance. Il lui auroit fallu labourer, semer, recueillir à mesure quelle avançoit. C'est ce qui n'est pas aisé à concevoir.

Si l'on suppose que les Indes étoient déjà habitées par Sem & ses enfans, ou par ses petits fils, il faut dire en même temps, ou que ces Peuples étoient si foibles, ou si dépourvûs de sens, qu'ils laisserent passer au milieu d'eux les Egyptiens sans coup ferir, & qu'ils les virent tranquillement aller se mettre en possession des terres à leur Orient, qui les resserroient, & les tenoient pour ainsi dire entre deux feux.

Il vaudroit peut-être mieux dire, qu'une Caravane des gens de Sem se joignit aux Egyptiens & que de concert ils allerent ensemble peupler

la Chine. Supposé que cela fût ainsi, les Chinois seroient ce qu'on appelle marchandise mêlée, race de Sem, & race de Cham. Les uns bons, les autres mauvais; différens de langage, de génie, de mœurs & de coutumes. De ce mélange seroit forti en quelque façon une espèce d'ouvrage à la Molâïque, & de pièces rapportées.

Or rien de plus uniforme que les Chinois dans tous les tems: depuis leur origine jusqu'à nos jours, même langage, mêmes loix, même génie, même physionomie, même figure; il n'y a sur ce dernier article d'autres différences, que celles qu'on voit en Europe entre ceux qui naissent au Nord, & ceux qui habitent le Sud: les premiers sont d'ordinaire plus blancs & plus robustes, les seconds plus bazanés, & d'une complexion plus foible.

Ne semble-t'il pas plus naturel de faire peupler la Chine par les seuls descendans de Sem, qui n'avoient point d'ennemis en tête, &

qui
de p
le C
habit
conv

Ve
Ouvr
l'Egy
que
son u
puisq
détru
vertu
à la m
le rel
haute
l'injur
bleme
quelle
& for
briqu
gées
t il pa
d'Egy

Ce
la br
admi

qui pouvoient défricher les terres de proche en proche, & entrer dans le Chenfi, qui est le premier l'ays habité, comme tous les Chinois en conviennent?

Venons à la comparaison des Ouvrages de la Chine avec ceux de l'Egypte. Quoi de plus admirable que la grande muraille, soit par son utilité, soit pour sa solidité, puisque tant de siècles n'ont pû la détruire, & qu'il n'y a d'autres ouvertures, que celles qu'on y a faites à la main & à force de travail? Tout le reste, jusqu'à la cime des plus hautes Montagnes, a tenu contre l'injure du tems, & contre les tremblemens de terre. Personne n'ignore quelle est sa longueur, sa hauteur & son épaisseur: on voit tant de briques & de pierres si bien arrangées & si bien cimentées. N'y en a-t-il pas plus que dans les monumens d'Egypte?

Ce n'est pas, dira-t'on, la pierre, la brique, la maçonnerie qu'on admire en Egypte. On y voit des

figures d'hommes , d'animaux , de quadrupedes, des volatiles , des bas-reliefs , des inscriptions , des hiéroglyphes , qu'on ne peut presque déchiffrer , tant ils sont anciens , & c'est justement pour cela même qu'on les admire ; car si on les entendoit bien , ce seroit peut-être très peu de chose : on n'y trouveroit rien de mystérieux.

Le malheur de la Chine est de n'avoir point encore été le terme des voyages des Sçavans de l'Europe. Les inscriptions, les caractères ne manquoient point à la grande muraille ; la différence est que les Chinois connoissent encore aujourd'hui leurs plus anciens caractères , au lieu que les Egyptiens ne savent pas lire l'écriture de leurs ancêtres.

Pour ce qui est des figures sculptées d'hommes , d'animaux , de volatiles , les sculptures des Chinois & leurs arcs de triomphes en sont tout couverts. On voit des Statues colossales très-animées , avec des

attitu
qu'on

S'il
Chine
nois n'
truire
que ce
Provin
celui d
qui va
diffère
nombr
ce pon
d'hui.

Mai
fameux
ractes,
fécond
puisse l

Ce t
qu'un
grand
verse t
coup d
pire, é
mer, c
depuis

attitudes conformes aux passions qu'on a voulu représenter.

S'il n'y a point de Pyramides à la Chine comme en Egypte, les Chinois n'ont-ils pas mieux fait de construire des ponts aussi magnifiques que ceux qu'on voit dans quelques Provinces, & aussi singuliers que celui qu'ils nomment le pont de fer, qui va d'une montagne à l'autre sur différens précipices? Des armées nombreuses ont passé autrefois sur ce pont, & il subsiste encore aujourd'hui.

Mais, dira-t'on encore, le Nil, ce fameux fleuve, sa source, ses cascades, ses débordemens réguliers & féconds : la Chine a-t'elle rien qui puisse lui être comparé.

Ce fameux Nil ne paroît plus qu'un ruisseau, si on le compare au grand fleuve *Yangtsekiang*, qui traverse toute la Chine. Qu'on jette un coup d'œil sur la Carte de cet Empire, & qu'on considère ce fils de la mer, comme l'appellent les Chinois, depuis sa source jusqu'à son embou-

chure pendant 700 lieues ; qu'on fasse attention à sa largeur , à sa profondeur , aux Lacs qu'il forme ou qu'il traverse , dont un entr'autres à 80 lieues de tour ; aux grandes & belles Villes qu'il baigne & enrichit ; à cette multitude de vaisseaux & barques qui le couvrent , & qui sont autant de Villes flottantes remplies de Marchands & de peuples , qui vivent aux dépens de ce fleuve , lequel sans se déborder comme le Nil , fournit à droite & à gauche grand nombre de canaux , qui arrosent les campagnes voisines , autant & selon qu'on le juge à propos ; ce qui est bien plus commode & plus avantageux , qu'un débordement incertain qu'on ne sçauroit régler , tantôt précoce , tantôt tardif , selon le plus ou le moins de pluie qui tombe à sa source.

Si les Sçavans d'Europe pouvoient parcourir toute la Chine , à ne considérer même que sa superficie , combien de choses curieuses ne trouveroient-ils pas , dont on n'a encore

rien dit
permis
Oueſt
ler , ce
Combi
d'inſcri
marbre
ques e
de terr
la Chi
applan
gloutir
l'hiſtoi

Outr
d'a ,
vriroie
Ce ſer
donner
vans po
dant ce
pir les
les Cha
Nation
rang ce
plus ri
Fin
vance

rien dit? Que seroit-ce s'il leur étoit permis de la labourer Nord & Sud, Ouest ou Est, d'y creuser, d'y fouiller, comme on a fait en Egypte? Combien ne trouveroient-ils pas d'inscriptions sur des pierres, sur des marbres, ou sur des monumens anti-ques enlévelis par des tremblemens de terre, qui ont été si fréquens à la Chine, & d'une violence jusqu'à applanir des Montagnes, & à engloutir des Villes entières, comme l'histoire en fait foi.

Outre les Mines qu'on y connoît déjà, combien d'autres se découvroient par la sagacité Européene? Ce seroit un sujet tout neuf, qui donneroit de l'occupation aux Sçavans pour plus d'un siècle; & pendant ce tems-là ils laisseroient croupir les Phéniciens, les Egyptiens, les Chaldéens, les Grecs & d'autres Nations, qui ont tenu autrefois un rang considérable, & qui ne sont plus rien.

Finissons par examiner ce qu'avance M. Huet sur le commer-

cement de la Chine. Il dit que ; si l'on veut en croire les Chinois , ils ont étendu leur Empire jusqu'au Cap de bonne Espérance.

Voilà assurément ce qui ne se trouve dans aucun Livre classique de la Chine ; mais voici ce qui a pu donner lieu à cette erreur.

Les premiers Européens qui doublerent ce fameux Cap , pour se rendre à la Chine , trouverent qu'on l'appelloit *Ta-lanchan* ; c'est-à-dire , Montagne aux grands flots. Or , de l'Europe jusqu'à la Chine , il n'y a nul endroit qui mérite mieux ce nom , que ce Cap , qu'on nomma d'abord Cap des Tourmentes , Lyon de mer , & aujourd'hui Cap de bonne Espérance ; & pour le désigner en Chinois , on s'est servi des mots *Ta-lanchang* , sans faire réflexion , que les Chinois pouvoient avoir ainsi nommé quelque autre lieu du voisinage. Leurs vaisseaux étoient tout à fait incapables de résister aux fureurs du banc des aiguilles. Si une flote Chinoise risquoit d'y aller , il ne pourroit en revenir

D
revenir
porter
autres.

Les
fes du
fortes
peut-
moins ;
me da
fection
nois on
sans la
jours ;
barques
tirent p
un gros
dans de
Europé
échouer
faut pa
allant a
à Siam
endroits
ou bien
passer ,
le nom
Ce sera

Ta

revenir un seul vaisseau, pour apporter des nouvelles du naufrage des autres.

Les barques, ou sommes Chinoises du tems passé, n'étoient pas plus fortes que celles d'aujourd'hui; peut-être même l'étoient-elles moins; car dans la navigation, comme dans les autres arts, on se perfectionne de plus en plus. Les Chinois ont toujours vogué terre à terre, sans la perdre de vue que pour peu de jours; & parce que leurs grosses barques sont à platte varangue & tirent peu d'eau, elles peuvent dans un gros tems se mettre à couvert dans des bayes, où les vaisseaux Européens manqueroient d'eau, & échoueroient infailliblement. Il ne faut pas douter, que les Chinois allant ainsi à Batavie, à Malacca, à Siam, &c. n'aient rencontré des endroits où la mer étoit plus agitée, ou bien quelques pointes difficiles à passer, auxquelles il auront donné le nom de montagne à grands flots. Ce sera ce nom, que les Européens

auront appliqué au Cap de bonne Espérance, ne connoissant pas d'autre endroit qui le méritât mieux.

C'est-là une conjecture, que l'on ne donne que pour ce qu'elle peut valoir.

Pour ce qui est des annales d'Ormus, qui disent qu'on a vû dans le Golfe Persique jusqu'à 400 vaisseaux Chinois, se charger & se décharger d'une infinité de marchandises précieuses, on ne nie pas que quelques sommes Chinoises n'aient pû aller jusques-là; mais il faut retrancher un zéro de ce grand nombre: ce seroit encore trop de 40 barques, pour charger les marchandises dont la Chine a besoin, c'est-à-dire des épiceries, des clous de gérofle, de la muscade, du poivre, de l'encens, du bois de sandal. Car pour la canelle, on se contente de celle que produit la Chine, quoiqu'elle soit beaucoup inférieure à celle de Ceylan. Tout le reste, les Chinois l'ont en abondance; & s'ils navigent, c'est plutôt pour porter,

que
de l'a
expé
nent
Chin
c'est
reur à
elles
comm

A
les M
nois
Dans
poyer
livre
Ya-pien

du pav
Du
qu'il a
en que
seaux
Golfe
milieu
sous la
firmer
Nim
lection

que pour rapporter autre chose que de l'argent. C'est ce que savent par expérience les Européens, qui viennent à Canton. Si quelquefois les Chinois achètent des curiosités, c'est lorsqu'il se trouve un Empereur à qui elles font plaisir; du reste elles ne peuvent-être l'objet d'un commerce constant.

A l'égard des gommés des Indes, les Médecins & les Chirurgiens Chinois n'en font presque pas usage. Dans toute une année, on n'employera pas à Peking une demie livre d'Opium, qu'ils nomment *Ta-pien*; ils y suppléent, en se servant du pavot blanc.

Du reste M. Huet ne dit point qu'il a vû ces annales d'Ormus, ni en quel tems à peu près ces 400 vaisseaux Chinois parurent dans le Golfe Persique. Si c'étoit environ le milieu du huitième siècle après *Tu*, sous la Dynastie des *Ting*, cela confirmeroit ce qui est écrit dans le *Ninssé*. [C'est une grande collection des Historiens Chinois.] que

les troupes du Calife étant venues au secours de l'Empereur contre un rebelle, elles le vainquirent; qu'une bonne partie de ces troupes ayant été mal payée de leurs services, ou ne pouvant plus s'en retourner par le même chemin, étoient descendues vers le Sud, jusqu'à Canton, qu'ayant assiégé la Ville, elles la prirent, ou par la force, ou par la trahison du Gouverneur, car tout y étoit dans le trouble; qu'elles la pillèrent, & s'embarquerent pour retourner par mer dans leur pays, sans qu'on ait jamais appris de leurs nouvelles.



C

Mœn
vag
Sit
bita
Ha
M

L Es
Koei-to
si, &
vince-
généra
ples;
eux q
quelqu
Langu
Pou
grosses
droits
ble; p
interdi

CHAPITRE XVI.

Mœurs, Coutumes, Usages des Sauvages Miao-sses ; leur Origine ; Situation de leur Pays ; leur Habitation ; leur Commerce ; leur Habillemeut ; leurs Instrumens de Musique ; leurs Danses.

LEs *Miao-sses* sont répandus dans les Provinces de *Setchuen*, de *Koei-tcheou*, de *Houquang*, de *Quang-si*, & sur les frontières de la Province de *Quang-tong*. Sous ce nom général sont compris divers peuples ; la plûpart ne diffèrent entre eux qu'en certains usages, & par quelque légère diversité dans la Langue.

Pour les contenir, on bâtit d'assez grosses places dans de méchans endroits avec une dépense incroyable ; par-là on a du moins réussi à interdire la communication récipro-

proque : ainsi les plus puissans de ces *Miao-sses* sont comme bloqués par des Forts & des Villes , qui assurent la tranquillité de l'Etat.

Ils sont censés soumis, lorsqu'ils se tiennent en repos S'ils font des actes d'hostilité, ou pour se venger des Chinois, voisins souvent incommodes , ou pour donner des preuves de leur bravoure , dont ils se piquent , croyant être mieux à cheval qu'aucune autre Nation , on se contente de les repousser dans leurs montagnes, sans entreprendre de les forcer. Le Viceroi de la Province a beau les citer de comparoître, même par Procureur ; ils ne font que ce que bon leur semble.

Les Grands Seigneurs *Miaosses* ont non seulement leurs Officiers ; mais ils ont encore sous eux de petits Seigneurs , qui , quoique maîtres de leurs vassaux, sont comme feudataires , & obligés d'amener leurs troupes quand ils en reçoivent l'ordre Les maisons de ces Seigneurs sont aussi bonnes que les

D
meille
mes o
pique.
bien f
Chino
étroite
ont les
Ils c
soit à
quelle
monta
galop
leté à
ges.

Qua
Officie
les I r
cheval
d'une
on a a
donne
au gal
hautes

Le
milieu
de Ko
Miao-
. soumi

meilleures des Chinois. Leurs armes ordinaires sont l'arc & la demi pique. Les selles des chevaux sont bien faites, & différentes des selles Chinoises, en ce qu'elles sont plus étroites, plus hautes, & qu'elles ont les étriers de bois peint.

Ils ont des chevaux fort estimés, soit à cause de la vitesse avec laquelle ils grimpent les plus hautes montagnes, & en descendent au galop, soit à cause de leur habileté à sauter des fossés fort larges.

Quand il s'agit de choisir les Officiers des troupes, on oblige les Prétendants de faire sauter au cheval qu'ils montent, un fossé d'une certaine largeur, dans lequel on a allumé un feu clair, & d'ordonner aux soldats de descendre au galop & à bride abatuë des plus hautes montagnes.

Les *Miao-ses* qui sont dans le milieu & au Midi de la Province de *Kocitcheou*, peuvent se diviser en *Miao-ses soumis*, & en *Miao-ses non soumis*.

Les premiers sont encore de deux fortes ; les uns obéissent aux Magistrats Chinois , & font partie du peuple Chinois , dont ils se distinguent par une espèce de coëffure qu'ils portent, au lieu du bonnet ordinaire , qui est en usage parmi le peuple à la Chine.

Les autres ont leurs Mandarins héréditaires , qui sont originairement de petits Officiers , lesquels pour récompense de leurs services militaires furent établis Maîtres , les uns de six , les autres de dix , ou même d'un plus grand nombre de villages *Miao-ses Conquis*.

Ces Mandarins jugent en première instance les causes de leurs sujets ; ils ont droit de les châtier, mais non pas de les faire mourir.

Les Miao sses s'envoloppent la tête d'un morceau de toile, & ne portent qu'une espèce de pourpoint & de haut de chausses ; mais leurs Mandarins & leurs domestiques sont vêtus , comme les

Mandarins

D'
Mandar

Les
s'ouvris,
ques à
ils mett
les mou
chons,
sons son

Ces M
lages, &
union, q
nés que
village.
font de l
tapis qui
res pend
n'est pas
fort bien
soie plat
rouge, j
de filets
vre qu'ils
teindre.

Les Mi
pellent M
Tome

Mandarins & les Chinois du pays.

Les *Miao-sses* sauvages, ou non soumis, ont des maisons bâties de briques à un seul étage. Dans le bas ils mettent le bétail, les bœufs, les moutons, les vaches, les cochons, ce qui fait que leurs maisons sont sales & puantes.

Ces *Miao-sses* sont séparés en villages, & vivent dans une grande union, quoiqu'ils ne soient gouvernés que par les anciens de chaque village. Ils cultivent la terre : ils font de la toile, & des espèces de tapis qui leur servent de couvertures pendant la nuit. Cette toile n'est pas bonne ; mais les tapis sont fort bien tissus. Les uns sont de soie plate de différentes couleurs, rouge, jaune & verte ; les autres de filets crus d'une espèce de chanvre qu'ils ont pareillement soin de teindre. Ils n'ont pour habit qu'un caleçon, & une espèce de casaque qu'ils replient sur l'estomac.

Les *Miao-sses* que les Chinois appellent *Mou las*, c'est-à-dire Rats

de bois , sont mieux vêtus. La forme de leur vêtement est celle d'un sac à manches larges par les bouts, & taillé en deux pièces au-delà du coude. Il paroît dessous une espèce de veste d'autre couleur. Les coutures sont chargées des plus petites coquilles qu'ils puissent trouver dans les mers de *Tvernam*, ou dans les lacs du pays. Le bonnet & le reste sont à peu près de même. La matière est faite de gros fils retors d'une espèce de chanvre, & d'herbes inconnues aux Chinois mêmes.

Parmi les instrumens de musique dont ils jouent , on en voit un composé de plusieurs flûtes insérées dans un plus gros tuyau, qui porte un trou , ou une espèce d'hanche dont le son est plus doux & plus agréable que le *Chin* Chinois, qu'on regarde comme une petite orgue à main qu'il faut souffler.

Ils sçavent danser en cadence, & en dansant ils expriment fort bien les airs tristes, gais &c. Tantôt ils pin-

cent
d'autr
ment
bours
ensuit
jetter

Les
partie
de la
vont r
courir
les ont
grimpe
escarpé
rains l
vitesse
la moi

La c
que cho
Elles m
léger ,
large de
couvren
attacha
qu'elles
de chev
puyer

D'OBSERVATIONS. 297

cent une manière de guittare ; d'autres fois ils battent un instrument composé de deux petits tambours opposés : ils le renversent ensuite , comme s'ils vouloient le jeter & le mettre en pièces.

Les *Miao-sses* qui sont dans la partie de *Hou-quang* la plus voisine de la Province de *Quangtong* , vont nus pieds ; & à force de courir sur les montagnes , ils se les ont tellement endurcis , qu'ils grimpent sur les rochers les plus escarpés , & marchent sur les terrains les plus pierreux avec une vitesse incroyable, sans en recevoir la moindre incommodité.

La coëffure des femmes a quelque chose de grotesque & de bizarre. Elles mettent sur leur tête un ais léger , long de plus d'un pied , & large de cinq à six pouces , qu'elles couvrent de leurs cheveux , les y attachant avec de la cire , desorte qu'elles semblent avoir un chapeau de cheveux : elles ne peuvent s'appuyer , ni se coucher , qu'en se

soutenant par le col ; & elles sont obligées de détourner incessamment la tête à droite & à gauche le long des chemins , qui dans cette contrée sont pleins de bois & de brossailles.

La difficulté est encore plus grande , quand elles veulent se peigner ; il leur faut être des heures entières près du feu , pour faire fondre & couler la cire. Après avoir nétoyé leurs cheveux , ce qu'elles font trois ou quatre fois l'année, elles recommencent à se coëffer de la même manière.

Les *Miao-sses*, trouvent que cette coëffure est charmante, & qu'elle convient surtout aux jeunes femmes ; les plus âgées n'y font pas tant de façons , elles se contentent de ramasser sur leur tête leurs cheveux avec des tresses nouées.

Nous ne parlerons pas de quantité d'autres petits Peuples , compris sous le nom général de *Miao-sses*. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour eux , est qu'ils se font presque con-

tinuel
autres
tuelle
pétue
cenda
de ve
s'il cr
vengé
font p
person
ces Pe
ment
pêcher
Soldats

D'OBSERVATIONS. 293
tinuellement la guerre les uns aux autres, & qu'ils se détruisent mutuellement. La vengeance se perpétue parmi eux, & passe aux descendants: l'arrière petit fils s'efforcera de venger la mort de son ayeul, s'il croit qu'elle n'a pas été assez vengée. Les Mandarins Chinois ne sont pas disposés à exposer leurs personnes, pour établir la paix chez ces Peuples; ils dissimulent aisément ce qu'ils ne pourroient empêcher, qu'en hazardant la vie des Soldats Chinois.



 CHAPITRE XVII.

Manière de faire des Perles artificielles, qui ressemblent aux naturelles; de leur rendre leur première beauté, quand elles l'ont perdue; de rétablir les Pots de Porcelaine brisés; de peindre une Porcelaine déjà cuite; de rendre la couleur aux vieilles Cannes entrelassées; de laver ou de rajeunir les vieilles Estampes; de donner un air antique à des Vases de cuivre; Secret pour les colorer en jaune, ou bien en un beau verd.

LES Chinois prétendent avoir trouvé l'art de faire des Perles, qui sont en un sens presque naturelles. Les Dames de qualité à la Chine font grand cas des véritable perles, qu'elles emploient d'ordinaire à leurs parures. Les rivières de la Tartarie Orientale leur en

fourni
belles
des In
pas d'
de la r
les na

Le
Chino
Europ
jugent
qu'ils
vantag
ces Pe
croisser
leurs y
dans le
cette m
manière
de perle
secret.

L'en
grandes
verez d
dans un
belle ea
lieu ret
qu'il p

fournissent , mais qui sont moins belles que celles qu'on leur apporte des Indes. Les artificielles ne laissent pas d'avoir leur prix , à proportion de la ressemblance qu'elles ont avec les naturelles.

Le peu d'estime que font les Chinois des Perles contrefaites en Europe , fait assez voir , qu'ils les jugent beaucoup inférieures à celles qu'ils contrefont eux-mêmes. L'avantage qu'ils y trouvent , est que ces Perles naissent , se forment , croissent & se perfectionnent sous leurs yeux , & qu'ils les pêchent dans le sein même du poison , où cette merveille s'opère de la même manière , que dans une vraie nacre de perle. Voici en quoi consiste leur secret.

Prenez , disent-ils , une des plus grandes Huîtres , que vous trouverez dans de l'eau pure : mettez-la dans un bassin à demi plein d'une belle eau ; placez ce bassin dans un lieu retiré , de telle sorte néanmoins qu'il puisse recevoir aisément la

rosée du Ciel ; ayez soin que nulle femme n'en approche , & qu'on n'y entende ni l'abboyement des chiens , ni le chant du coq & des poules. Prenez ensuite de la semence de perles, *Notchus* , dont on fait usage dans la Médecine : réduisez-là à une poudre si fine , & si déliée , qu'elle soit impalpable ; puis après avoir cueilli des feuilles de l'arbre nommé *Che ta kong-lao* , (c'est une espèce de houx) lavez proprement ces feuilles , & exprimez en le suc , dont vous vous servirez pour lier ensemble la semence des perles : faites de cela de petites boules de la grosseur d'un pois , que vous couvrirez entièrement d'une poudre fine , tirée de la pellicule brillante , qui est dans l'intérieur de la nacre de perles ; enfin pour donner à ces pois une parfaite rondeur , roulez les sur une planche de Vernis , jusqu'à ce qu'il n'y ait plus la moindre inégalité , & qu'ils soient assez secs , pour ne pas s'attacher à la main qui les façonne , après quoi faites les sécher tout à

fait
votr
ouvr
faite
ébau
dura
je v
exac
pâtu
ne fu
tes.
trouv
& il
perce
Ne
marq
comp
Gin-f
blanc
plus
son ,
dicin
de ch
drag
dre t
du m
les lo

fait à un soleil modérée. Lorsque votre matière sera ainsi préparée, ouvrez la bouche de l'huître, & faites y glisser la perle nouvellement ébauchée : nourrissez cette huître durant cent jours de la manière que je vais le marquer, mais soyez exact à lui donner chaque jour sa pâture, sans l'avancer ni la reculer, ne fût-ce que de quelques minutes. Les cent jours expirés, vous trouverez une perle de belle eau, & il ne s'agira plus que de la percer.

Notre Auteur n'oublie point de marquer de quelles drogues on doit composer cette pâture, & nomme le *Gin-seng*, le *China*, ou l'Esquine blanc, le *Peli*, qui est une racine plus glutineuse que la colle de poisson, & le *Pecho*, autre racine médicinale. Il faut, selon lui, prendre de chaque espèce le poids d'une dragme, & les réduire en une poudre très-fine, dont on forme avec du miel purifié sur le feu des pastilles longues à peu près comme un

grain de ris mondé , après quoi on partage le tout en cent portions , pour les cent jours marqués.

Cet exposé n'est pas, ce semble, exempt de difficultés , qui auroient besoin d'être éclaircies par l'Auteur, s'il pouvoit-être consulté ; car enfin comment ouvrir l'huître , & l'ouvrir sans l'endommager ? ou bien faut-il attendre que l'huître s'ouvre d'elle-même ? comment défferrer la bouche de l'huître pour y mettre la perle préparée ; ou seroit-ce qu'il suffit de l'insinuer dans l'enceinte du coquillage ? De même pour la distribution de la nourriture qu'on lui fournit chaque jour , se contentera-t'on de la jeter sur l'eau , d'où l'huître ne manquera pas de l'attirer, ou, bien veut-on qu'on la lui fasse avaler. Il paroît que tout cela demanderoit des éclaircissemens.

Ce qu'il y a de certain , est qu'il y a des gens à la Chine occupés à travailler ces sortes de perles , qui certainement n'y emploieroient pas la semence de perles si fort estimée

dans
fûrs d
rable.
ont-il
ture d
se for
tes pe
celles
forme

Qu
les C
noiffa
bles
d'une
retiré
des for
la rose
gent j
mée ;
& pa
fucs ti
après
nent c
& qui
dent
tances
de l'a

dans la médecine , s'ils n'étoient pas sûrs d'y trouver un profit considérable. Peut-être aussi les Chinois ont-ils éprouvé, que par la nourriture qu'ils fournissent à l'huître , il se forme sur la nacre plusieurs petites perles, qui les dédommagent de celles qu'ils ont mises en œuvre pour former la grande.

Quoi qu'il en soit , il paroît que les Chinois ont eu bien des connoissances sur l'origine des véritables perles. Le choix qu'ils font d'une nacre de perles , d'un lieu retiré , éloigné du grand bruit & des sons aigus & perçans , l'air pur , la rosée , le long terme qu'ils exigent jusqu'à ce que la perle soit formée ; les alimens qu'ils fournissent , & par lesquels ils suppléent aux sucres tirés des plantes , que les pluies après avoir grossi les rivières, entraînent dans les pêcheries de Perles , & qui , à ce qu'on assure , les rendent fécondes ; ces circonstances font voir , que par le secours de l'art , ils ont cherché à imiter

la nature dans ses opérations:

Au secret de former des Perles , en quelque façon naturelles , le même Auteur ajoute quelques autres secrets , pour leur rendre leur première beauté , quand elles l'ont perdue.

Si les Perles viennent à perdre leur netteté , il y a un moyen d'en ôter les impuretés adhérentes , & de les rétablir dans leur premier éclat. Pour cela , laissez les tremper pendant une nuit dans du lait de femme , ensuite prenez de l'herbe *T-mont-sao* , que vous réduirez en cendre ; faites-en une lessive , en recevant l'eau qui en dégoutera à travers un gros linge ; joignez-y un peu de belle farine de froment ; mettez vos Perles dans un sachet d'étoffe de soie un peu ferrée ; & après avoir plongé ce sachet dans la liqueur , frottez doucement les Perles avec la main.

Si les Perles ont été ternies ou gâtées par quelque matière onctueuse , prenez de la fiente d'Oye

& de-C
vous re
une dé
rassise
sachet
on a d

L'ap
qu'autr
f is les
nez la p
un fruit
formen
faites
mettez-
la mêm
navets
exprime
une nuit
en fortir

Si les
rouges
vous au
Bananie
la nuit
elles au
leur bla

Les l

& de Canard séchée au Soleil , que vous réduirez en cendres : faites-en une décoction ; & lorsque l'eau sera raffinée , mettez les Perles dans un sachet de soie & lavez-les comme on a dit ci-dessus

L'approche du feu , ou quelque autre accident , rendent quelque fois les Perles rouffâtres : alors prenez la peau de *Hoan nan tse* , (c'est un fruit étranger , dont les Bonzes forment leur espèce de chapelet) faites la bouillir dans de l'eau ; mettez-y les Perles , & lavez les de la même eau : ou bien pilez des navets ou des raves , & après avoir exprimé le suc , mettez les Perles une nuit entière dans ce suc ; elles en sortiront très-blanches.

Si les Perles deviennent comme rouges , lavez-les dans le suc que vous aurez exprimé de la racine de Bananier d'Inde ; laissez les pendant la nuit dans ce suc : le lendemain elles auront leur premier éclat & leur blancheur naturelle.

Les Perles sont quelquefois en-

dommagées , lorsque sans réflexion on les a approchées d'un corps mort : on les rétablit dans leur premier état , en les lavant & les frottant dans la lessive de la plante de *Ymont-sao* , dont on a parlé , à laquelle on mêle un peu de farine & de chaux.

Enfin notre Auteur avertit, de ne pas laisser les Perles dans un endroit où l'odeur du musc se fasse sentir : elles seroient bien-tôt ternies , & perdroient considérablement de leur juste valeur.

La propreté & l'élégance des ameublemens Chinois a été goûtée en Europe ; & il y a long-tems que leurs Porcelaines , & leurs ouvrages de Vernis font l'ornement de nos Cabinets. Mais comme la Porcelaine est fragile , quelque soin qu'on prenne à conserver les vases , les assietes , les gobelets , les urnes qui nous viennent de la Chine , il est difficile qu'il ne s'en casse , & l'on regarde d'ordinaire une Porcelaine cassée comme perdue. Cette perte

parm
rable
pas t
pièce
ont l
prem
elles
vant.

Po
espéc
de P
haut.
très-f
blanc
bien
pièce
& les
plu
laine
mode
en dé
elle e
mani
cassé
y a
verse
de po

parmi les Chinois n'est pas irréparable. Quand la Porcelaine n'est pas tout à fait brisée, & que les pièces peuvent-être rejointes, ils ont le secret de les réunir très-proprement, sans qu'il y paroisse; & elles sont d'usage comme auparavant.

Pour y réussir, ils se servent d'une espèce de colle faite de la racine de *Peki*, dont nous avons parlé plus haut. Ils la réduisent en une poudre très-fine, qu'ils délayent avec du blanc d'œuf frais: quand le tout est bien mélangé, ils en frottent les pièces rompues; ils les appliquent, & les lient fortement avec un fil à plusieurs tours au corps de la Porcelaine, & ils la présentent à un feu modéré, lorsqu'elle est sèche, ils en détachent le fil qui la lioit; & elle est en état de servir de la même manière que si elle n'eût pas été cassée: la seule précaution qu'il y a à prendre, est de n'y pas verser du bouillon, ou du jus chaud de poule, parce qu'il détruiroit le

ciment , dont les pièces ont été réunies.

Le même Auteur prétend qu'en employant la mixtion de certaines drogues , il est aisé de peindre ce que l'on veut sur la Porcelaine déjà cuite, & que les traits qui y seront, y resteront sans s'effacer, & paroîtront aussi naturels, que ceux qu'elle reçoit dans le fourneau.

Pour cela , dit-il , prenez cinq dragmes de *Naocha*, [Sel Ammoniac] deux dragmes de *Lou-fan*, [Vitriol Romain, d'Allemagne, ou d'Angleterre] trois dragmes de *Tar-fan*, [Vitriol de Cypre] & cinq dragmes de chaux : pilez le tout, broyez le finement, délayez le dans une lessive forte & épaisse : faite de cendres ; de ce mélange vous formerez à votre gré des traits ou des figures sur la Porcelaine ; & après les avoir laissé sécher à l'aise, vous n'aurez plus qu'à la laver & frotter le vase. Cette mixtion produit le même effet sur le Bambou, & par conséquent sur les Canes qu'on

D
qu'on p
tenir en

Les f
de Rotin
font de
Ce Rot
perd sa
renouve
rendre f
prendre
plis de f
un feu le
fumée f
quelque
rajeunir
étoit lort

Parmi
vent dan
maisons
instrumen
font des e
de Guitt
çant déli
Lettres,
font hor
Selon no
foible, l
Tan

qu'on porte en Europe, pour se soutenir en marchant.

Les fauteuils & les chaises faites de Rotin, ou de Cannes entrelassées, sont devenues à la mode en Europe. Ce Rotin vieillit à la longue, & perd sa couleur naturelle. Pour le renouveler en quelque sorte, & lui rendre sa couleur, il n'y a qu'à prendre des cornets de papier remplis de soufre en poudre, y mettre un feu lent, & faire en sorte que la fumée se répande sur le Rotin: quelque vieux qu'il soit, on le verra rajeunir aussi-tôt, & devenir tel qu'il étoit lorsqu'on le mit en œuvre.

Parmi les ornemens qui se trouvent dans les cabinets intérieurs des maisons Chinoises, on y voit des instrumens de Musique, tels que sont des espèces de Luth, de Harpe, de Guitare, qu'on touche en pinçant délicatement les cordes. Les Lettrés, & les Dames Chinoises se font honneur d'en sçavoir jouer. Selon notre Auteur, si l'ongle est foible, le son que rend l'instrument

qui en est pincé n'est ni fin, ni net, ni plein. Il prétend que le moyen d'affermir les ongles, est de les parfumer, en les tenant exposés à la vapeur des vers à soie desséchés, qu'on brûle lorsqu'ils sont morts dans leurs cocons.

A la Chine, les salles & les chambres des personnes tant soit peu à leur aise sont tapissées de cartouches remplis de Sentences morales & de Paysages ou en peinture, ou en estampes. On ne manque point de secrets en Europe pour renouveler de vieilles peintures; mais peut-être n'y connoit on pas un moyen aussi court & aussi aisé pour y réussir, que celui qui est pratiqué par les Chinois. La seule eau de chaux produit cet effet: on se sert d'un pinceau pour appliquer cette eau sur la peinture; & quand elle a été ainsi lavée légèrement jusqu'à trois fois, elle reprend son éclat & sa vivacité.

Pour laver & rajeunir en quelque sorte une vieille estampe, ils ré-

D
tender
& l'a
côtés.
l'arros
d'une
un fin
ils y r
Honche
trouve
les] &
l'épaisse
nent un
l'estam
couche
dres d
coquille
la laisse
heure
fant pa
dessus
& ils t
état.

Parm
Chinois
surtout
où l'on
parfum

tendent sur une table bien unie , & l'arrêtent sûrement aux quatre côtés. Ils l'humectent ensuite , en l'arrosant d'une petite pluie d'eau d'une manière uniforme : puis par un fin tamis fait de crins de cheval , ils y répandent de la poudre de *Honchoviché*, [c'est une pierre qui se trouve dans les Provinces Méridionales] & en sèment une couche de l'épaisseur d'un denier ; ils reviennent une seconde fois à humecter l'estampe : ils y mettent une seconde couche également épaisse de cendres de *Tchinkia hoci* , [c'est la coquille d'une espèce de moule] & la laissent dans cet état pendant une heure entière ; après quoi , en faisant pancher la table , ils y versent dessus avec force de l'eau tiède , & ils trouvent l'estampe en bon état.

Parmi les ameublement dont les Chinois sont curieux , ils estiment surtout les cassollettes , & les vases où l'on fait brûler des odeurs & des parfums. Un cabinet ne seroit pas

bien orné, si ce meuble y manquoit, ou s'il n'étoit pas d'un goût propre à attirer l'attention de ceux qui viennent rendre visite. Ils font ces meubles d'une figure bizarre, & s'étudient principalement à leur donner un air antique. La matière est souvent de cuivre; mais ils savent la déguiser par certaines drogues aidées de l'action du feu, en lui donnant la couleur qu'ils veulent avec art & par degrés.

Prenez, dit le même Auteur Chinois, deux dragmes de verd de gris, deux dragmes de sel ammoniac, cinq dragmes de *Yei sou'tan fan*, [minéral du Thibet; c'est peut-être la pierre arménienne, ou le verd d'azur] & cinq dragmes de *Tchucha*, [Cinabre. Réduisez le tout en poudre fine, que vous mêlerez avec du vinaigre; mais souvenez-vous qu'avant que d'appliquer cette mixture sur l'ouvrage de cuivre, il faut le bien frotter, & le rendre luisant avec de la cendre d'un bois solide, afin d'en ôter toute saleté onctueuse,

& de
sur sa
A
vase
pure
avec
côtés
votre
mette
vase;
chang
étant
di, la
ôter l
ne l'au
nouve
querez
car on
jusqu'à
aurez
vase s
raches
estimé
Si l
couleu
ajoutez
vitriol

& de ne lui laisser aucune inégalité sur sa surface.

Après ces préparatifs, lavez le vase de cuivre avec de l'eau bien pure, laissez-le sécher, & ensuite avec un pinceau, appliquez de tous côtés par dehors une couche de votre mixtion. Peu de tems après mettez des charbons allumés dans le vase; un feu vif le fera bien-tôt changer de couleur: les charbons étant consumés, & le vase refroidi, lavez-le de nouveau, pour en ôter le superflu de la couleur, qui ne l'auroit pas pénétré, afin que la nouvelle couleur que vous y appliquerez s'y insinue plus aisément; car on doit réitérer cette opération jusqu'à dix fois, après quoi vous aurez une pièce à l'antique. Si le vase se trouve parsemé de petites taches noires, il en sera plus estimé.

Si l'on veut donner au cuivre la couleur de peau de châtaigne, ajoutez à la mixtion une dragme de vitriol de Chypre; & après l'avoir

appliquée , donnez y le feu , que vous réitérerez lorsque vous verrez sortir la couleur.

Pour lui donner la couleur d'écorce d'orange , il n'y a qu'à ajouter deux dragmes de *Pong-chamis* en poudre , [c'est le borax] mais après l'avoir appliqué , il faut se donner de garde de laver le vase.

Si les vases ainsi préparés venoient à être salis , ou par la sueur des mains , ou de quelque autre manière , pour réparer ce défaut , il n'y a qu'à les laisser durant une nuit plongés dans de l'eau de neige.

Un autre Livre Chinois fournit la manière de colorer les vases de cuivre en un beau verd. Prenez , dit-il , de la première eau tirée le matin du puits : mêlez-y du vitriol de Chypre , du vitriol Romain , & de la terre jaune , en sorte que le tout s'épaississe , & forme une espèce de bouë ; ce qui s'appelle *Nifan*. Laissez durant une heure votre vase dans cette liqueur épaisse ; après

quo
a é
que
de c
cou
amr
l'eau
éten
ou
épa
plus
lois
ce q
ou d
est d
leur
vern
metr
terre
tach
cina
coul
auro
Bam
vero
p

D'OBSERVATIONS. 311

quoï chauffez-le de la manière qui a été rapportée ci-dessus Appliquez jusqu'à trois fois une couche de cette mixtion; quand cette triple couche sera sèche, prenez du sel ammoniac dissous & fondu dans l'eau, puis avec un pinceau neuf, étendez doucement sur le vase deux ou trois couches de cette liqueur épaisse : après un jour ou un peu plus, lavez le vase, donnez-lui le loisir de sécher, & lavez-le encore; ce qui doit se réitérer trois, quatre, ou cinq fois. Le moyen d'y réussir, est de bien régler la force de la couleur qu'on y applique, & de gouverner à propos les lotions. Si l'on mettoit quelque tems le vase en terre, il s'y formeroit de petites taches, qui seroient de la couleur du cinabre. Si l'on souhaitoit que ces couleurs fussent plus foncées, il n'y auroit qu'à brûler des feuilles de Bambou, & de la vapeur qui s'éleveroit en parfumer le vase.

Pour faire le *Ni-fan*, ou la

mixtion, qui donne au vase la couleur dont il s'agit, il faut prendre trois dragmes de sel ammoniac, six dragmes de Vitriol de Chypre, & une dragme de verd de gris. Le tout étant pilé très-finement, & chaque drogue étant passée séparément au tamis le plus serré, doit se délayer dans une petite écuelle à demi pleine d'eau. Après avoir bien fourbi le vase, on trempe du coton dans cette eau, dont on le frotte d'une main légère, parce que le sel ammoniac rend cette liqueur très-pénetrante, & qu'elle pourroit ronger le cuivre; pour cet effet, aussi-tôt qu'on a frotté le vase, on le plonge dans l'eau pour enlever la mixtion. Ensuite on tient pendant quelque tems l'ouverture du vase renversée sur un petit feu, afin que la chaleur s'insinuant dans le vase, lui donne à la surface extérieure la couleur que l'on souhaite. L'on revient plusieurs fois à cette pratique, jusqu'à ce qu'on apperçoive l'heureux effet

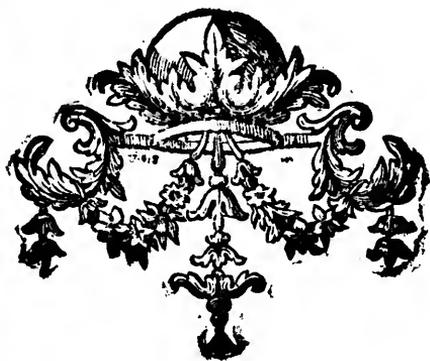
de

de ses
méthod
précéd
souvent
qu'on a
Ce sont
nous m
de rece



Tom

de ses opérations. Peut-être cette méthode est-elle plus sûre que la précédente. Le succès ne dépend souvent que de très-peu de chose qu'on ajoute ou qu'on retranche. Ce sont les diverses tentatives, qui nous mettent au fait de ces sortes de recettes.



 CHAPITRE XVIII.

Du Cheval Cerf , du Cheval Tigre , du Daim odoriferant , de l'Hait-Sing , des Merles bleux , & de plusieurs autres Animaux singuliers de la Chine & de la Tartarie Chinoise ; de la Chasse des Tigres , des Cerfs , & des Tael-pi.

LE Malon , ou le Cheval Cerf , est une espèce de Cerfs , qui ne sont guères moins hauts que les petits Chevaux de l'Yvenan. On trouve encore dans cette Province des Cerfs , qu'on ne voit nulle part ailleurs , & dont la différence consiste , en ce qu'ils ne deviennent jamais plus grands ni plus gros que des Chiens ordinaires. Les Princes & les Grands en nourrissent par curiosité dans les jardins.

Mais on doit regarder comme une Fable , la description qu'on trouve

D
dans qu
Cheval
ils , du
couvert
au Tig
par son
fait fort
pour se
sur les
nimal n

Ce q
rant est
même n
non-seu
Méric
celles c
Peking
C'est un
nes , do
Sa bou
d'une p
verte d'
même c
manger
leurs ta

On c
les plus

dans quelques Livres Chinois, du *Cheval Tigre*. Il ne diffère, disent-ils, du Cheval, qu'en ce qu'il est couvert d'écaillés; & il ressemble au Tigre par les ongles, surtout par son humeur sanguinaire, qui le fait sortir de l'eau vers le Printems, pour se jeter sur les hommes, & sur les animaux. Cette espèce d'animal ne se trouve nulle part.

Ce que l'on dit du Dain odoriférant est très-certain. Cet Animal même n'est pas rare; on en trouve non-seulement dans les Provinces Méridionales, mais encore dans celles qui sont à l'Occident de Peking, à quatre ou cinq lieues. C'est une espèce de Dain sans cornes, dont le poil tire sur le noir. Sa bourse de Musc est composée d'une pellicule fort fine, & couverte d'un poil fort délié; la chair même de cet animal est bonne à manger, & on la sert sur les meilleurs tables.

On compte, avec raison, parmi les plus beaux Oiseaux, celui qu'on

appelle *Hait-seng* : il est rare. On n'en prend que dans le district de Han-tchong fou , dans la Province de Chen si , & dans quelques cantons de la Tartarie. Il est comparable à nos plus beaux Faucons ; il est cependant beaucoup plus fort & plus gros. On peut l'appeller le Roi des Oiseaux de Tartarie , & de la Chine ; car c'est le plus beau , le plus vif , & le plus courageux : aussi est-il si estimé , que dès que l'on en a pris un , on est obligé de le porter à la Cour , où il est offert à l'Empereur , & remis ensuite aux Officiers de la Fauconnerie.

On trouve dans l'Isle de Hainan des Merles d'un bleu foncé , qui ont deux oreilles jaunes élevées d'un demi pouce , qui parlent & qui sifflent parfaitement bien. On y voit aussi des Corbeaux avec une cravate blanche ; des Etourneaux , qui portent sur le bec une petite lunette ; de petits Oiseaux de la grosseur d'une Fauvette , qui font du plus beau rouge qu'on puisse

D'
voir ; &
est d'un
d'éclat. C
quoique
toujours

Les C
que jam
troupes
est vérit
n'est pas
vres ordi
ressemble
par leur
Leur déf
leur cour
cela nul a

Les M
par troupe
bre ; on l
c'est-là
Ye-lo-tse ;
exacteme
çoit qu'il
domestiq
extérieur
férente ;
bon goût

voir ; & d'autres dont le Plumage est d'un jaune doré , qui a beaucoup d'éclat. Ces deux espèces d'Oiseaux , quoique différentes , se trouvent toujours ensemble.

Les Chevres jaunes ne vont presque jamais dans les plaines qu'en troupes fort nombreuses : leur poil est véritablement jaune ; mais il n'est pas si lissé que celui des Chevres ordinaires , auxquelles celles-ci ressemblent d'ailleurs entièrement par leur grandeur & leur figure. Leur défense est dans la légèreté de leur course , & l'on peut dire qu'en cela nul animal ne les égale.

Les Mules Sauvages vont aussi par troupes , quoi qu'en petit nombre ; on les appelle ainsi , parce que c'est-là le sens du nom Chinois *Ye-lo-tse* ; mais quand on considère exactement cet animal , on s'apperçoit qu'il est différent des Mules domestiques , même dans la figure extérieure. La chair est aussi différente ; car elle est d'un assez bon goût : aussi les Tartares en

mangent souvent ; elle est aussi saine & aussi nourrissante , que celle des Sangliers. On n'a jamais pû, quelque soin qu'on ait pris, accoutumer ces Mules à porter.

Les Chevaux & Chameaux sauvages ont la même figure que les domestiques. Les Chameaux sauvages vont d'une si grande vitesse, que les Chasseurs, quelque bien montés qu'ils soient, ne les attrapent que rarement à la portée de la flèche. Les Chevaux sauvages vont en grande troupe ; & quand ils rencontrent des Chevaux domestiques, ils les entraînent, en les mettant au milieu d'eux, & les pressant de tous côtés.

Les *Lao-hou*, ou Tigres, qui infectent la Chine, autant au moins que la Tartarie, sont les plus sauvages de tous les animaux. Leur seul cri inspire une secrète horreur, quand on n'y est pas accoutumé. Ils sont d'ailleurs dans la partie Orientale de la Tartarie d'une grandeur & d'une agilité, qui les rend redouta-

D'O
bles. Leur
d'un roux
bandes noi
dans les tre
quelques-t
noires &
an fond aff
Tout fie
ils se tre
cercle que
les Chasseu
eux, tout
sauves ils
roître éton
de tant de
gés en pel
trétée.

Au lieu
viennent
l'autre, ch
vuide des
contraire
où il se tr
de ses en
assez long
chiens qu'o

bles. Leur peau est presque toujours d'un roux fauve, coupé de larges bandes noires; on en voit cependant dans les trésors des peaux du Palais quelques-unes, dont les bandes noires & même grisâtres, sont sur un fond assez blanc.

Tout fiers que sont ces animaux, s'ils se trouvent enfermés dans le cercle que l'Empereur fait faire par ses Chasseurs, qui poussent devant eux, tout ce qui se trouve de bêtes sauvages ils ne laissent pas de paroître étonnés de se voir au milieu de tant de gens armés, & partagés en pelotons, ayant la lance arrêtée.

Au lieu que les Cerfs vont & viennent repoussés d'un côté à l'autre, cherchant à s'échaper par le vuide des intervalles, le Tigre au contraire s'accroupit dans l'endroit où il se trouve à la première vue de ses ennemis, & souffre même assez long-tems l'aboyement des chiens qu'on envoie sur lui, aussi

bien que quelques coups de flèches émoussées ; mais enfin excité par un excès de colére , ou par la nécessité de se sauver , il s'élançe avec une rapidité incroyable , qu'on prendroit pour un saut , & court droit sur le peloton de Chasseurs qu'il a en vûe. Ceux-ci le reçoivent sur les pointes de leurs lances , qu'ils lui enfoncent dans le ventre au moment qu'il se dresse pour retomber sur quelqu'un d'eux.

La chasse du Cerf est tout-à-fait divertissante. Quelques Tartares prennent des testines de Cerf tout-à fait ressemblantes , & contrefont le cri dont ils appellent la Biche. Des mâles , ou des plus grands , la croyant déjà venue , ou en chemin , ne manquent pas ordinairement de s'approcher jusqu'à une certaine distance sur les avenues. Ils s'arrêtent , comme pour examiner si la Biche est arrivée à l'endroit où ils voyent les têtes de cerf , & donnant de la tête à droite & à gauche avec

une
mer
bois
en
aprè
les
vert
une
eux
port
J
que
Tael
Her
où
peti
dans
jour
qui
qu'u
tôt
cha
feur
le li
ouv
end

une espèce d'inquiétude. S'ils commencent à labourer la terre avec leur bois, c'est signe qu'ils s'approchent; en effet ils le jettent un moment après à travers les brossailles, dont les Chasseurs sont presque couverts: mais ceux-ci leur épargnent une partie du chemin, en tirant sur eux leurs fusils dès qu'ils sont à portée.

La chasse des *Tael-pi* a aussi quelque chose de fort amusant. Les *Tael-pi* sont aussi petits qu'une Hermine; ils se tiennent sous terre, où ils creusent une suite d'autant de petites tanières, qu'il y a de mâles dans leur troupe. Un d'eux est toujours dehors, qui fait le guet, mais qui fuit dès qu'il apperçoit quelqu'un, & se précipite en terre aussitôt qu'on s'approche de lui. Ils n'échappent pas pour cela aux Chasseurs; car ils n'ont pas plutôt reconnu le lieu, qu'ils l'entourent, & qu'ils ouvrent la terre en un ou deux endroits: ils y jettent ou de la paille

allumée, ou d'autres choses capables d'effrayer ces animaux; ce qui les oblige à fortir de leurs trous: on en prend à la fois un très-grand nombre.



De l'
 cer
 Ca
 de
 po
 till
 ven
 Co
 &
 Le
 Le

L
 mière
 nom
 il ne
 grand
 digier
 terre
 gueun
 quatr

 CHAPITRE XIX.

De l'Isle de Saint Domingue ; Combien cette Isle étoit peuplée lorsque les Castillans y aborderent ; Caractère de Christophe Colomb ; Son départ pour l'Espagne ; Désordres des Castillans pendant son absence ; Soulèvement des Indiens ; Retour de Colomb à Saint Domingue ; Longue & cruelle Guerre faite aux Indiens ; Leur Servitude ; Leur Destruction ; Leur Apologie.

Lorsque l'Amiral Christophe Colomb aborda pour la première fois à l'Isle *Haiti*, [c'est le nom Indien de saint Domingue] il ne fut pas moins surpris de sa grandeur, que de la multitude prodigieuse de ses Habitans. Cette terre de deux cens lieues de longueur, sur soixante & quelquefois quatre-vingt de largeur, lui parut

habitée de toutes parts , non-seulement dans les plaines qui s'étendent depuis le bord de la mer , jusqu'aux montagnes qui occupent le milieu de l'Isle dans toute sa longueur de l'Est à l'Ouest ; mais encore dans les montagnes mêmes , lesquelles , quoique fort escarpées , formoient néanmoins des Etats considérables.

A en croire l'historien Espagnol , il n'y avoit pas moins d'un million d'Indiens , lorsque Colomb en fit la découverte. En nous décrivant les guerres que ces Conquistadors du nouveau monde eurent à soutenir , ils nous les représentent combattans contre des armées de cent mille hommes , qui marchaient sous les étendarts d'un seul Cacique. Ils comptent cinq ou six Caciques , dont la puissance étoit égale , & qu'on n'a pû réduire que les uns après les autres.

De cette multitude d'Indiens , il n'en reste pas un seul , au moins dans la partie Françoisise de l'Isle ,

où
ves
n'y
gno
ton
& d
nus
de l
C
à la
Ferd
les
affur
veau
attir
la ra
que
leurs
la fa
sur C
bien
secon
troup
que c
n'éto
si qu
vous

où l'on ne trouve aujourd'hui aucun vestige de ses anciens Habitans. Il n'y en a plus dans la partie Espagnole , à la réserve d'un petit canton , qui a été long-tems inconnu , & où quelques uns se sont maintenus , comme par miracle , au milieu de leurs Ennemis.

On doit rendre justice au zèle & à la piété des Rois Catholiques Ferdinand & Isabelle , qui prirent les précautions les plus sages pour assurer la tranquillité de leurs nouveaux Sujets. Ils vouloient qu'on les attirât plutôt par la douceur , par la raison , & par les bons exemples , que par la force & la violence. Si leurs ordres ne furent pas exécutés , la faute ne doit pas en être rejetée sur Christophe Colomb ; il s'en fallut bien qu'un si grand homme fût secondé comme il le méritoit. La troupe de nouveaux Argonautes que conduisoit ce moderne Jason , n'étoit pas toute composée de Héros ; si quelques-uns en eurent la bravoure , très-peu en eurent la sagesse

& la modération. C'étoient pour la plûpart des hommes, que l'espoir de l'impunité des crimes dont ils étoient coupables, avoit exilés volontairement de leur patrie, & qui au hazard d'une mort, du moins honorable, aspiroient aux richesses immenses de cette Conquête.

Ce fut, comme on sçait, au commencement de Décembre de l'année 1497. que Christophe Colomb, après un long trajet, & de grandes fatigues, aborda enfin à cette Isle, à laquelle il donna d'abord à cause de sa grandeur, le nom de *Hispaniola*, ou de petite Espagne. On ne l'appella saint Domingue que dans la suite des tems, & c'est la Capitale, qui a donné insensiblement le nom à toute l'Isle.

Ce fut par sa pointe la plus Occidentale, qu'il l'a reconnu. Il rangea d'abord toute la côte, qui fait la partie du Nord, & remontant avec peine de l'Ouest à l'Est, il jetta l'ancre dans un port de la Province de Marien, entre Man-

ce ni
pella
sous
pau
Guac

Il
les m
s'app
étran
d'abo
avec
ils se
à qu
nouv

Ce
que
leurs
rent
pouil
de le
faire
Une
babio
en éc
rable
roien
Le

cenil & Monte-Christ , qu'il appella Port-Royal. Ce canton étoit sous la domination d'un des principaux Caciques de l'Isle , nommé *Guacanariq.*

Il n'y avoit rien de barbare dans les manières de ce Prince ; ses Sujets s'apprivoisèrent bien-tôt avec ces étrangers , dont la vue les avoit d'abord surpris. Ils les reçurent avec toute la cordialité possible ; & ils se disputoient les uns aux autres à qui feroit plus de caresses à ces nouveaux Hôtes.

Ceux-ci ne bien-tôt connoître , que l'or étoit le principal objet de leurs recherches. Les Indiens se firent aussi-tôt un plaisir de se dépouiller de leurs riches colliers & de leurs autres ornemens , pour en faire présent à ces nouveaux venus. Une sonnette , ou quelque autre babiole de verre qu'on leur donnoit en échange , leur sembloient préférables à toutes les richesses qu'ils tiroient de leurs mines.

Le vaisseau que montoit l'Amiral,

étoit mouillé sur un fond de mauvaise tenue : ayant chassé sur ses ancrés , il alla tout à coup se briser contre des roches à fleur d'eau. Cet accident déconcertoit les mesures de Colomb , & le mettoit , pour ainsi dire , à la merci des Indiens.

Le bon Roi *Guacanariq* n'oublia rien pour le consoler de cette perte. Il commanda sur le champ une nombreuse Escadre de Canots, pour aller au secours du bâtiment étranger ; & de peur que la vûe de la proie ne tentât ses sujers , il alla lui-même les tenir en respect par sa présence. Il fit proprement retirer tous les effets du vaisseau , les fit transporter dans un magasin sur le bord de la mer , & les fit garder avec soin. Enfin touché de l'affliction de Colomb , ce bon Prince versa des larmes , & pour le dédommager autant qu'il lui étoit possible , il lui offrit tout ce qu'il possédoit dans l'étendue de ses Etats , & le pria d'y fixer sa demeure.

L'Amiral à qui il restoit une Caravelle ,

ravelle
en Esp
pondit
ne pou
tems a
son ret
gné , i
ses gen
aussi-tô
ment sù
veaux l
échoué,
auquel
Navida
dans cet
vité de
dehors
défendu
gnie de
conduite
nommé
laisa un
quelques
Charpen
les pour
année en

L'éloi

Tom

ravelle, obligé d'aller rendre compte en Espagne de sa découverte , répondit à ce Général Cacique , qu'il ne pouvoit pas demeurer plus long-tems avec lui ; mais qu'en attendant son retour , qui ne seroit pas éloigné , il lui laisseroit une partie de ses gens. Ce Cacique s'employa aussitôt à faire construire un bâtiment sûr & commode pour ses nouveaux hôtes. Des débris du vaisseau échoué, on éleva une espèce de Fort, auquel Colomb donna le nom de *Navidad* , parcequ'il étoit entré dans cette Baye le jour de la Nativité de N. S. On le munit par dehors d'un bon fossé ; il étoit défendu d'ailleurs par une Compagnie de quarante hommes , sous la conduite d'un brave Cordouan , nommé *Diegue Daraffia*. On lui laissa un Canonier expert , avec quelques pièces de campagne , un Charpentier , un Chirurgien ; & on les pourvut de munitions pour une année entière.

L'éloignement de Colomb fut la

Tome III.

E e

source du dérangement de la nouvelle Colonie. Ils ne l'eurent pas plutôt perdue de vûe , qu'ils oublièrent les leçons de modération & de sagesse , qu'il leur avoit données ; la division introduisit le désordre , & le libertinage y mit le comble. Egalement avarés & débauchés , ils se répandirent comme des loups ravissans dans tous les lieux circonvoisins , se jettant avec fureur sur l'or & les femmes des Indiens. Ils joignirent la cruauté à la violence , & poussèrent tellement à bout leur patience , qu'au lieu d'amis sinceres , ils en firent des ennemis irréconciliables.

Toutes les remontrances que leur fit Guacanariq furent inutiles ; ils n'en continuerent pas moins leurs brigandages. Ils firent plus : ils abandonnerent la forteresse ; & ayant pénétré chez les Nations voisines , ils laisserent par tout les plus funestes impressions de leur libertinage. Tant de crimes ne furent pas long-tems impunis. Ces Indiens

D
qui ne
que pa
rent de
Caciqu
ques-u
femme
fut-là
ment
quartie
couvrir

Caum
ramasse
jusqu'au
avoit qu
aux ord
mais le
Guacana
ses amis
brusque
prépare
beaucou
dessus ;
obligé
alliés à
défendir
leur , &
approch

qui ne connoissoient ces étrangers que par leurs violences , leur dressèrent des embuches : *Caunabo*, un des Caciques de l'isle , en surprit quelques-uns , lorsqu'ils enlevoient les femmes , & les massacra tous ; ce fut-là comme le signal du soulèvement général ; on ne fit plus de quartier à tous ceux qu'on put découvrir.

Caunabo , à la tête de ce qu'il put ramasser de ses vasseaux , s'avança jusqu'au fort de *Navidad* , où il n'y avoit que cinq Soldats , qui fidelles aux ordres d'*Arafia*, ne voulurent jamais le quitter. Enfin ce fidele & zelé *Guacanariq* vola-t'il au secours de ses amis ? Surpris d'une attaque si brusque , il n'eut pas le tems de s'y préparer. L'Armée de *Caunabo* beaucoup plus forte eut aisément le dessus ; & ce Cacique blessé fut obligé d'abandonner ses nouveaux alliés à leur mauvais fort. Ils se défendirent avec beaucoup de valeur , & les Indiens n'osoient les approcher pendant le jour ; mais

s'étant coulés dans les fossés à la faveur des ténébres, ils mirent le feu au Fort, qui fut bien-tôt consumé.

Le prompt retour de l'Amiral, qui aborda avec une flotte nombreuse à Port-Réal, auroit pû rétablir la tranquillité; mais n'ayant encore emmené avec lui que le ramas de la canaille & des brigans dont on avoit purgé l'Espagne, & vuïdé les prisons, des gens de ce caractère n'étoient capables que d'aigrir le mal. D'ailleurs la plûpart des Chefs qui commandoient sous lui, jaloux de son autorité, ne garderent aucun des sages ménagemens, que demande l'intérêt d'une Colonie naissante. La guerre s'alluma donc de toutes parts, & elle fut longue & cruelle.

Les Castillans ne firent aucun quartier à leurs nouveaux Sujets, & exercerent sur eux des cruautés qu'ils poufferent aux derniers excès; il leur en coûta trois années, pour réduire ces malheureux. Six Rois,

don
essa
l'en
arm
ils
liber
à fe
corp
un h
moit
guer

C
loi d
tems
le cre
rent
Caci
Ians,
accor
Sa me
esprit

De
rent l
Indie
qui l
donne
flattr

dont les Etats étoient fort peuplés, essayèrent en vain leurs forces contre l'ennemi commun. Si le sort des armes eût dépendu de la multitude, ils auroient mieux défendu leur liberté. Mais les épées & les armes à feu de leurs ennemis trouvant des corps nuds & désarmés, en faisoient un horrible carnage; & plus de la moitié des Indiens périt dans cette guerre.

Ces infortunés subirent enfin la loi du plus fort, & furent quelque tems tranquilles. La puissance & le crédit de *Guacanarig* contribuèrent beaucoup à cette paix. Ce Cacique, toujours ami des Castillians, avoit porté le zèle jusqu'à les accompagner dans leurs expéditions. Sa médiation acheva de pacifier les esprits.

De nouvelles cruautés rallumèrent bien-tôt le feu mal éteint. Les Indiens, pour se dérober à un joug qui leur étoit insupportable, abandonnerent la culture des terres, se flattant que dans les bois & les mon-

tagnes où ils se retiroient , la chasse & les fruits sauvages leur fourniroient suffisamment dequoi subsister , & que leurs ennemis seroient forcés par la disette d'abandonner leurs terres. Les Castellans se soutinrent par les rafraichissemens qui venoient d'Europe , & n'en furent que plus animés à poursuivre les Indiens dans les lieux que ceux-ci croyoient être inaccessibles.

Ces malheureux sans cesse harcelés , fuyoient de montagnes en montagnes ; la misere , la fatigue , & la frayeur continuelle où ils étoient , en firent encore plus périr que le glaive. Ceux qui échaperent à tant de miseres , furent enfin obligés de se livrer à la discrétion du Vainqueur , qui usa de ses droits avec une rigueur extrême.

Quelques Missionnaires étant passés aux Indes , y prêcherent l'Evangile. Quelques intervalles de modération & de douceur dont on usa enfin , par les ordres réitérés de la Cour , commencerent à effa-

cer le
Indie
Castil

Ma
qui av
diens
lomb
va de
malhe

Ils
d'une
de que
qu'on e
vivre d
usages
leurs C
paux C
pouille
propof
d'afferv
& de le
pour ét
aux tr
autres
à propo

Voil
des In

cer les facheux préjugés, que ces Indiens avoient contre la Nation Castillane.

Mais la mort de la Reine Isabelle, qui avoit toujours protégé les Indiens, & celle de Christophe Colomb, qui suivit de près, acheva de désespérer entièrement les malheureux Indiens.

Ils avoient commencé à jouir d'une espèce de liberté; à la réserve de quelques corvées, & des tributs qu'on exigeoit d'eux, on les laissoit vivre dans leurs villages selon leurs usages, sous le gouvernement de leurs Chefs. L'avarice des principaux Officiers entreprit de les dépouiller de ce reste de liberté. On proposa au Conseil de Ferdinand d'affervir entièrement ces Sauvages, & de les répartir entre les habitans, pour être employés sous leurs ordres aux travaux des mines, & aux autres ministères qu'ils jugeroient à propos.

Voilà l'époque de la ruine entière des Indiens. Michel Passamonte,

Trésorier des droits du Roi , fut envoyé pour faire le partage de ces malheureux. On fit donc le dénombrement de ce qui en restoit , & il ne s'en trouva plus que soixante mille. Les Maîtres ne s'appliquèrent qu'à tirer tout le profit qu'ils purent de leur acquisition. Ils chargerent ces Infortunés des plus rudes travaux ; & sans égard aux défenses du Roi , ils les firent servir de bêtes de charge. Le chagrin & la misere en diminuerent encore le nombre ; & lorsque cinq ans après Rodrigue d'Albuquerque eut succédé à Passamonte dans l'emploi de Commissaire distributeur des Indiens , ils ne s'en trouva plus que quatorze mille.

Le célèbre Barthelemi de Las Casas , zélé & vertueux Ecclesiastique , entreprit la défense de ces pauvres Indiens cruellement opprimés , & fit pour cet effet plusieurs voyages en Espagne.

Le Cardinal Ximenès , qui après la mort du Roi Ferdinand , fut

fut d
fut to
que c
l'état
cruau
diens.
mites
gue ,
réform
annulé
précéd
geoien
la reli
Comm
verent
leurs l
plus pu
tems les
Casas re
tre les
renouve
tions co
c'étoit u
finir , il
Espagne
étoit mo
avoit été

Ton

fut déclaré Régent du Royaume, fut touché de l'exposition pathétique que lui fit de Las Casas, de l'état pitoyable où l'avarice & la cruauté des Castillans tenoit les Indiens. Quatre Religieux Hieronymites furent envoyés à saint Dominique, avec de pleins pouvoirs, pour réformer les abus, & sur tout pour annuler les partages faits par les précédens Commissaires, s'ils le jugeoient nécessaire pour le bien de la religion. Mais ces nouveaux Commissaires mollirent, & ne prirent que quelques Particuliers de leurs Indiens, n'osant toucher aux plus puissans, qui étoient en même tems les plus mauvais Maîtres. Las Casas recommença ses plaines contre les Hieronymites; & ceux-ci renouvelèrent les anciennes accusations contre Las Casas. Comme c'étoit une procédure à ne jamais finir, il prit le parti de repasser en Espagne; mais le Cardinal Ximenes étoit mort, & le Conseil des Indes avoit été gagné, & étoit fort pré-

venu contre Las Casas. Il jugea donc qu'il devoit s'adresser directement au Prince Charles, qui gouvernoit sous le nom, & pendant la maladie de la Reine Jeanne sa mere. Les Ministres Flamans promirent de le proteger; mais les Ministres Castillans lui opposerent l'Evêque de Darien, qui plus attentif à ses interêts, qu'à ceux de son troupeau, avoit eu part à la distribution des Indiens, & qui n'étoit passé en Europe, que pour traverser Las Casas. Les contestations qui s'éleverent entre ces deux hommes partagerent la Cour, & piquerent la curiosité du Roi. Il résolut de convoquer une assemblée, où les Parties intéressées feroient valoir leurs raisons. L'Evêque de Darien ayant eu ordre de s'expliquer sur l'affaire des partages, parla ainsi.

» Il est bien extraordinaire, dit
 » ce Prélat, qu'on délibere encore
 » sur un point, qui a déjà été tant
 » de fois décidé dans les Conseils des
 » Rois Catholiques; ce n'est sans

» de
 » ré
 » de
 » né
 » E
 » ré
 » inc
 » ver
 » la v
 » voi
 » & c
 » nat
 » il f
 » con
 » tag
 » laif
 » qui
 » M
 » à l'e
 » N'e
 » tion
 » des
 » &
 » autr
 » cile
 » par
 » jam

» doute que sur une connoissance
 » réfléchie du naturel & des mœurs
 » des Indiens , qu'on s'est détermi-
 » né à les traiter avec sévérité.
 » Est-il nécessaire de retracer ici les
 » révoltes & les perfidies de cette
 » indigne Nation? A-t'on jamais pu
 » venir à bout de les réduire que par
 » la violence? N'ont-ils pas tenté les
 » voies d'exterminer leurs maîtres ,
 » & d'anéantir leur nouvelle domi-
 » nation. Ne nous flatons point :
 » il faut renoncer sans retour à la
 » conquête des Indes , & aux avan-
 » tages du nouveau monde , si on
 » laisse à ces Barbares une liberté
 » qui nous seroit fatale.

» Mais que trouve-t'on à redire
 » à l'esclavage où on les a réduit?
 » N'est-ce pas le privilège des Na-
 » tions victorieuses , & la destinée
 » des barbares vaincus ? Les Grecs
 » & les Romains en usoient-ils
 » autrement avec les Nations indo-
 » ciles , qu'ils avoient subjuguées
 » par la force de leurs armes ? Si
 » jamais Peuples méritèrent d'être

» traités avec dureté , ce sont nos
 » Indiens , plus semblables à des
 » bêtes féroces , qu'à des créatures
 » raisonnables ? Que dirai-je de
 » leurs crimes & leurs débauches ,
 » qui font rougir la nature ? Sui-
 » vent-ils d'autres loix, que celles de
 » leurs plus brutales passions ? Mais
 » cette dureté les empêche . dit-on,
 » d'embrasser la Religion. Hé ! que
 » perd elle avec de pareils sujets ?
 » On veut en faire des Chrétiens : à
 » peine sont-ils des hommes. Que
 » nos Missionnaires nous disent quel
 » a été le fruit de leurs travaux , &
 » combien ils ont fait de sinceres
 » Profélytes.

» Ignorans , stupides , vicieux
 » comme ils sont , viendra-t'on à
 » bout de leur imprimer les con-
 » noissances nécessaires , à moins
 » que de les tenir dans une con-
 » trainte utile. Aussi légers &
 » indifférens à renoncer au Christia-
 » nisme , qu'à l'embrasser , on les
 » voit souvent au sortir du baptême
 » se livrer à leurs anciennes super-
 » stitions,

L
 Char
 & lu
 répor
 terme

» J

» pass

» rent

» curi

» entr

» Le

» unic

» chet

» la pe

» qui

» crific

» dicit

» O

» ces

» néces

» empé

» Qu'o

» a com

» rent-i

» lans

» ceur

» joie à

Lorsque le Prélat eut fini, le Chancelier s'adressa à Las Casas, & lui ordonna de la part du Roi de répondre. Il le fit à peu près en ces termes.

» Je suis un des premiers qui
 » passai aux Indes, lorsqu'elles fu-
 » rent découvertes. Ce ne fut ni la
 » curiosité, ni l'intérêt qui me firent
 » entreprendre un si long voyage.
 » Le salut des Infidèles fut mon
 » unique objet. Que n'ai-je pu ra-
 » cheter au prix de tout mon sang
 » la perte de tant de milliers d'ames,
 » qui ont été malheureusement sa-
 » crifiées à l'avarice, où à l'impu-
 » dicité!

» On veut nous persuader que
 » ces executions barbares étoient
 » nécessaires, pour punir ou pour
 » empêcher la révolte des Indiens.
 » Qu'on nous dise donc par où elle
 » a commencé. Ces Peuples ne reçu-
 » rent-ils pas nos premiers Castil-
 » lans avec humanité & avec dou-
 » ceur? N'avoient-ils pas plus de
 » joie à leurs prodiguer leurs tré-

» lors, que ceux-ci n'avoient d'avi-
 » dité à les recevoir ? Mais notre
 » cupidité n'étoit pas satisfaite. Ils
 » nous abandonnoient leurs terres ,
 » leurs habitations , leurs richesses :
 » nous avons voulu encore leur
 » ravir leurs enfans , leurs femmes
 » & leur liberté. Prétendions-nous
 » qu'ils se laissent outrager d'une
 » maniere si sensible , qu'ils se lais-
 » sissent égorger , pendre , brûler ,
 » sans en témoigner le moind' e res-
 » sentiment ?

» A force de décrier ces malheu-
 » reux , on voudroit nous insinuer ,
 » qu'à peine ce sont des hommes.
 » Rougissons d'avoir été moins
 » hommes & plus barbares qu'eux.
 » Qu'ont-ils fait autre chose, que de
 » se défendre , quand on les atta-
 » quoit ; de repousser les injures &
 » la violence par les armes ? Le dé-
 » sespoir en fournit toujours à ceux
 » qu'on pousse aux dernieres extré-
 » mités. Mais ont nous cite l'exem-
 » ple des Romains , pour nous au-
 » toriser à réduire ces peuples en

» serv
 » un
 » là f
 » effe
 » ves
 » nous
 » nous
 » soier
 » heur
 » auto
 » rité
 » taux
 » peup
 » Peut
 » d'une
 » de l'
 » mais
 » de le
 » & de
 » jettor
 » Qu
 » Relig
 » une f
 » les. c
 » les pr
 » ples r
 » moye.

»servitude. C'est un Chrétien, c'est
 »un Evêque qui parle ainsi ; est-ce
 »là son Evangile ? Quel droit en
 »effet avons nous à rendre Escla-
 »ves des Peuples nés libres, que
 »nous avons inquietés, sans qu'ils
 »nous aient jamais offensés ? Qu'ils
 »soient nés vassaux, à la bonne
 »heure : la loi du plus fort nous y
 »autorise : mais par où ont-ils me-
 »rité l'esclavage ? Ce sont des bru-
 »taux, ajoute-t'il, des stupides,
 »peuples addonnés à tous les vices.
 »Peut-on attendre d'autres mœurs
 »d'une Nation privée des lumieres
 »de l'Evangile ? Plaignons - les,
 »mais ne les accablons pas : tachons
 »de les instruire, de les éclairer
 »& de les redresser ; mais ne les
 »jettons pas dans le désespoir.

»Que dirai-je du prétexte de la
 »Religion, dont on veut couvrir
 »une si criante injustice ? Quoi
 »les chaînes & les fers seront-ils
 »les premiers fruits, que ces Peu-
 »ples retirent de l'Evangile ? Quel
 »moyen de faire goûter la sainteté

»de notre Loi à des cœurs enve-
 »nimés par la haine, & irrités par
 »l'enlèvement de ce qui leur est le
 »plus cher, sçavoir, leur liberté?
 »Sont-ce là les moyens dont les
 »Apôtres se sont servis pour con-
 »vertir les Nations? Ils ont souffert
 »les chaînes; mais ils n'en ont
 »pas fait porter. La soumission
 »à la foi doit-être un acte libre;
 »c'est par la persuasion, par la dou-
 »ceur, & par la raison, qu'on doit
 »la faire connoître. La violence ne
 »doit faire que des hypocrites, &
 »ne fera jamais de véritables ado-
 »rateurs.

»Qu'il me soit permis de deman-
 »der à mon tour au Seigneur Evê-
 »que, si depuis l'esclavage des
 »Indiens, on a remarqué dans ce
 »Peuple plus d'empressement à
 »embrasser la Religion. Le grand
 »service que les partages ont rendu
 »à l'Etat & à la Religion. Lorsque
 »j'abordai pour la première fois
 »dans l'Isle, elle étoit habitée par
 »un million d'hommes. A peine

»au
 »tié
 »va
 »la
 »pér
 »jeu
 »les
 »affr
 »çoi
 »cell
 »hor
 »ven
 »doi
 »mif
 »jour

La
 cléme
 vassau
 L'En
 Las C
 reme
 fordre
 une si
 long-
 retou
 pense
 du n

»aujourd'hui en reste-t'il la cen-
 »tième partie. La misere , les tra-
 »vaux , les châtimens impitoyables,
 »la cruauté , la barbarie en ont fait
 »périr des millions. On s'y fait un
 »jeu de la mort des hommes : on
 »les enſévelit tout vivans sous des
 »affreux souterrains , où ils ne re-
 »çoivent ni la lumiere du jour , ni
 »celle de l'Evangile. Si le sang d'un
 »homme injustement répandu crie
 »vengeance , quelles clameurs ne
 »doit pas pousser celui de tant de
 »misérables , qu'on répand tous les
 »jours inhumainement ?

Las Casas finit , en implorant la
 clémence de l'Empereur pour des
 vassaux si injustement opprimés.
 L'Empereur loua fort le zèle de
 Las Casas , & promit d'apporter un
 remede prompt & efficace aux dé-
 sordres , dont on venoit de lui faire
 une si vive peinture. Ce ne fut que
 long-tems après que Charles , de
 retour en ses Etats , eut le loisir d'y
 penser ; mais il n'étoit plus tems ,
 du moins pour saint Domingue.

Tout le reste des Indiens y avoit péri, à la réserve d'un petit nombre, qui échappa à l'attention de leurs ennemis.

Une chaîne de montagnes partage saint Domingue dans toute sa longueur. Il y a d'espace en espace de petits cantons habitables. Les précipices dont ils sont environnés en rendent l'abord très-difficile : ils peuvent servir de retraite assez sûre ; & des familles entières de Nègres Marons * y ont quelquefois subsisté plusieurs années à l'abri des poursuites de leurs Maîtres. Ce fut

* Le terme de Maron vient du mot Espagnol *Simaran*, qui veut dire un Singe. On sçait que ces Animaux se retirent dans les bois, & qu'ils n'en sortent que pour venir furtivement se jeter sur les fruits, qui se trouvent dans les lieux voisins de leur retraite, & dont ils font un grand dégât. C'est le nom que les Espagnols, qui les premiers ont habité les Isles, donnerent aux Esclaves fugitifs, & qui a passé dans les Colonies Françaises. Enfin lorsque les Nègres sont mécontents de leurs Maîtres, ou qu'ils craignent d'en être punis, ils fuyent dans les bois, ils s'y cachent pendant le jour, & la nuit ils se répandent dans les habitations voisines, pour y faire leurs provisions, & enlever tout ce qui tombe sous leurs mains.

là qu'
cher u
les de
seize
Réal.
année
vainq
entièr
bande
vrit ;
ble éta
plus d
gemiss
la cru
trai
rent pa
ces d'an
les au
rent la
s'accou
mœurs
tres : i
mariag
de viv
les ga
partie
ou de

là qu'une troupe d'Indiens alla chercher un azile. Ils le trouverent dans les doubles montagnes du Pinal , à seize ou dix-sept lieues de la Vega Réal. Ils y subsisterent plusieurs années , inconnus au milieu de leurs vainqueurs , qui croyoient leur race entièrement éteinte. Ce fut une bande de Chasseurs qui les découvrit ; leur petit nombre, & le pitoyable état où ils étoient , ne causerent plus d'ombrage. Leurs vainqueurs gémissoient peut-être eux-mêmes sur la cruauté de leurs ancêtres. On les traita avec douceur ; & ils répondirent parfaitement à toutes les avances d'amitié qu'on leur faisoit. Dociles aux instructions , ils embrassèrent la Religion Chrétienne , & s'accourumerent peu à peu aux mœurs & aux usages de leurs Maîtres : ils contracterent avec eux des mariages. On leur permit d'ailleurs de vivre selon leurs Coutumes ; ils les gardent encore maintenant en partie , & ne vivent que de chasse , ou de pêche.

 C H A P I T R E XX.

*Du génie, & du caractère des Chinois;
de leurs habillemens; de leurs modes;
de leurs maisons, & des meubles
dont elles sont ornées.*

L'Affabilité, la douceur, la modération, sont les vertus caractéristiques des Chinois. Lorsqu'on a à traiter avec eux, il faut bien se donner de garde de se laisser dominer à un naturel trop vif & trop ardent; un Chinois n'est pas capable d'écouter en un mois, ce qu'un François pourroit lui dire en une heure: il faut souffrir sans prendre feu, ce phlegme qui paroît leur être plus naturel, qu'à aucune autre Nation.

Leur cérémonial, en plusieurs occasions, est gênant & embarrassant; c'est une affaire pour un étranger que de l'apprendre, & c'en est

une a
emba
mani
nes à
ou ce
les pu
naïssa
quand
agit d
famili
nois e
à vou
avec d
Si l
bles,
sont e
qu'ils
vange
c'est à
qu'ils
der le
jusqu'
occaf
ennen
Le
Les
comp

une autre que de l'observer; mais cet embarras ne regarde guères que la manière de traiter avec les personnes à qui on doit un grand respect, ou certains cas particuliers, comme les premières visites, les jours de la naissance d'un Mandarin, &c. Car quand on s'est vû plusieurs fois, on agit dès-lors ensemble avec la même familiarité qu'en Europe. Les Chinois eux mêmes sont les premiers à vous engager à agir sans façon avec eux.

Si les Chinois sont doux & paisibles, quand on ne les irrite pas, ils sont extrêmement vindicatifs, lorsqu'ils ont été offensés; & ils ne se vangent jamais qu'avec méthode; c'est à-dire, qu'ils dissimulent, & qu'ils sçavent parfaitement! ien garder les dehors & les bienséances, jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé une occasion favorable de détruire leur ennemi.

Leur modestie est surprenante. Les Lettrés ont toujours un air composé; & ils ne feroient pas le

moindre geste, qui ne fût entièrement conforme aux règles de la bienséance.

La pudeur semble être née avec les Chinoises : elles vivent dans une continuelle retraite ; elles sont décentement couvertes, jusqu'à leurs mains, qui ne paroissent jamais, & qu'elles tiennent toujours cachées sous de longues & larges manches. Si elles ont quelque chose à donner, même à leurs freres & à leurs parens, elles le prennent de la main toujours couverte de leur manche, & le mettent sur la table, où les parens peuvent le prendre.

L'intérêt est le grand foible de cette Nation. Il fait jouer aux Chinois toute sorte de personnages ; c'est le mobile de toutes leurs actions : dès qu'il se présente le moindre profit, rien ne leur coûte. C'est-là ce qui les met dans un mouvement continuel, & ce qui remplit les rues & les rivières d'un Peuple infini, qui est dans une agitation perpétuelle.

L
favo
trait
pent
font
Peup
son a
Le
de vi
lité &
déro
là u
lent.

L'
est u
Chin
s'entr
les p
curen
par d
En
mœu
leurs
perfu
de la
leurs
Qu

La bonne foi n'est pas leur vertu favorite, sur-tout lorsqu'ils ont à traiter avec les Etrangers : ils trompent autant qu'ils peuvent, & s'en font même un mérite ; mais c'est le Peuple sur-tout, qui se distingue par son adresse à tromper.

Les voleurs n'usent presque jamais de violence : ce n'est que par subtilité & par adresse qu'ils cherchent à dérober ; & l'on peut dire que c'est là un art, dans lequel ils excellent.

L'extrême attachement à la vie est un autre foible de la Nation Chinoise, quoique pourtant ils s'en trouve plusieurs, sur-tout parmi les personnes du sexe, qui se procurent la mort, ou par colére, ou par désespoir.

Entêtés de leur pays, de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs maximes, ils ne peuvent se persuader qu'il y ait rien de bon hors de la Chine, ni rien de vrai, que leurs Sçavans ayent ignoré.

Quoiqu'ils soient vicieux, ils

aiment naturellement la vertu , & ceux qui la pratiquent. La chasteté qu'ils n'observent pas , ils l'admirent dans les autres , sur-tout dans les veuves ; & lorsqu'il s'en trouve qui ont vécu dans la continence , ils en conservent le souvenir par des arcs de triomphe , qu'ils élèvent à leur gloire.

Comme ils sont naturellement dissimulés , ils sçavent garder les dehors , & ils couvrent leurs vices avec tant d'adresse , qu'ils trouvent le moyen de les dérober à la connoissance du Public. Ils portent le plus grand respect à leurs parens & à leurs maîtres : on ne leur permet point de porter des armes , même dans les voyages ; l'usage en est abandonné aux seuls gens de guerre.

Selon eux , la beauté consiste à avoir le front large , le nez court , la barbe claire , les yeux petits , à fleur de tête & bien fendus , la face large & quarrée , les oreilles larges & grandes , la bouche médiocre & les
cheveux

chev
la ra
n'est
parce
Ils tr
quan
& qu
Da
les ar
pagné
vâtre
ces ,
blancs
Pou
font d
cre : e
petits
lèvres
les ore
leur t
gayeté
en son
tent d'
ve la
leur d
bonne
la cou

cheveux noirs : pour ce qui est de la taille , l'avoir fine & dégagée ; n'est pas chez eux un agrément , parceque leurs vêtemens sont larges. Ils trouvent un homme bien fait , quand il est grand , gros & gras , & qu'il remplit bien son fauteuil.

Dans les Provinces méridionales, les artisans & les gens de la campagne ont un teint bazané & olivâtre ; mais dans les autres Provinces , ils sont naturellement aussi blancs qu'en Europe.

Pour ce qui est des femmes , elles sont d'ordinaire d'une taille médiocre : elles ont le nez court, les yeux petits , la bouche bien faite , les lèvres vermeilles, les cheveux noirs , les oreilles longues & pendantes ; leur teint est fleuri : il y a de la gayeté dans leur visage , & les traits en sont assez réguliers. Elles se frottent d'une espèce de fard, qui relève la blancheur de leur teint , & leur donne du coloris , mais qui de bonne heure leur sillonne la peau, & la couvre de rides.

La petiteſſe des pieds fait leur principal agrément. Dès qu'une fille vient au monde, les nourrices ſont très-attentives à lui lier étroitement les pieds, de peur qu'ils ne croiſſent.

Il y en a qui croyent que c'eſt là une invention des anciens Chinois, qui pour obliger les femmes à garder la maiſon, avoient mis les petits pieds à la mole; mais la plûpart penſent, que c'eſt-là un trait de politique, & qu'on a eu en vûe de tenir les femmes dans une continuelle dépendance. Il eſt certain qu'elles ſont extrêmement réſervées, & qu'elles ne ſortent preſque jamais de leur appartement, qui eſt dans le lieu le plus intérieur de la maiſon, & où elles n'ont de communication qu'avec les femmes qui les ſervent.

Cependant quoiqu'elles ne doivent-être vûes que de leurs domeſtiques, elles paſſent tous les matins plûteurs heures à ſ'ajuster. Leur coëffure conſiſte d'ordinaire en plu-

fieurs
tous
fleurs

Il
figure
hoang
tiquit
Cet O
verm
perfo
bent
leur c
des re
ouver
ſur le
au mi
tombe
col eſ
avec
point
branle
tête.
tête p
dans
quali
ment
Oïſea

fleurs boucles de cheveux, mêlées de tous côtés de petits bouquets de fleurs d'or & d'argent.

Il y en a qui ornent leur tête de la figure d'un Oiseau, appelé *Fong-boang*, Oiseau fabuleux, dont l'Antiquité dit des choses merveilleuses. Cet Oiseau est fait de cuivre, ou de vermeil doré, selon la qualité des personnes. Ses ailes déployées tombent doucement sur le devant de leur coëffure, & embrassent le haut des temples; sa queue longue & ouverte fait comme une aigrette sur le milieu de la tête. Le corps est au milieu du front, le col & le bec tombent au dessus du nés; mais le col est attaché au corps de l'animal, avec une charniere, qui ne paroît point, afin qu'il ait du jeu, & qu'il branle au moindre mouvement de tête. L'Oiseau entier tient sur la tête par les pieds, qui sont fichés dans les cheveux. Les femmes de qualité portent quelquefois un ornement entier de plusieurs de ces Oiseaux entrelacés ensemble, qui

font comme une couronne sur leur tête. Le seul travail de cet ornement est d'un grand prix.

Pour l'ordinaire les jeunes Demoiselles portent une espèce de couronne faite de carton , & couverte d'une belle soie : le devant de cette couronne s'éleve en pointe au-dessus du front , & est couvert de perles , de diamans & autres ornemens. Le dessus de la tête est couvert de fleurs, ou naturelles , ou artificielles , entremêlées d'aiguilles ; au bout desquelles on voit briller des pierreries.

Les femmes un peu âgées, surtout celles du commun , se contentent de se servir d'un morceau de soie fort fine, dont elles font plusieurs tours à la tête.

Mais ce qui relève beaucoup les graces naturelles des Dames Chinoises , c'est la pudeur & l'extrême modestie , qui éclate dans leurs regards , dans leur contenance , & dans leurs vêtemens. Leurs robes sont fort longues , & leur prennent

de
foi
le
est
ge
il
cè
ou

fist
del
se
qu
côt
qua
gen
aut
aup
se
se
val
lais
hou
jou
se
soie
qu'

depuis le col jusqu'aux talons ; en-
 sorte qu'elles n'ont de découvert que
 le visage. La couleur de leur habit
 est indifférente ; elle peut-être rou-
 ge, bleue, ou verte, selon leur goût :
 il n'y a guères que les Dames avan-
 cées en âge, qui s'habillent de noir
 ou de violet.

L'habillement des hommes con-
 siste dans une longue veste, qui
 descend jusqu'à terre, dont un pan
 se replie sur l'autre, en telle sorte
 que celui de dessous s'étend jusqu'au
 côté droit, où on l'attache avec
 quatre ou cinq boutons d'or ou d'ar-
 gent un peu éloignés les uns des
 autres. Les manches qui sont larges
 auprès de l'épaule, vont peu à peu
 se retrecissant jusqu'au poignet, &
 se terminent en forme de fer à che-
 val, qui leur couvre les mains, & ne
 laisse paroître tout au plus que le
 bout des doigts ; car elles sont tou-
 jours plus longues que la main. Ils
 se ceignent d'une large ceinture de
 soie, dont les bouts pendent jus-
 qu'aux genoux, & à laquelle ils

attachent un étui , qui contient un
coûteau , & les deux bâtonnets qui
leur servent de fourchette , une
bourse , &c.

Sous la veste ils portent en été un
caleçon de lin , qu'ils couvrent quel-
quefois d'un autre caleçon de taffe-
tas blanc , & durant l'hiver des
hauts de chausses de satin fourré de
coton , ou de soie crüe , ou si c'est
dans les pays septentrionaux , de
peaux qui sont fort chaudes. Leur
chemise qui est de différente toile ,
selon les saisons , est fort ample &
fort courte ; & pour conserver la
propreté de leurs habits durant les
sueurs de l'été , plusieurs portent
immédiatement sur la chair une
espèce de retz de soie , qui empê-
che que leur chemise ne s'applique
à la peau.

En Été ils ont le col tout nud ;
mais en Hiver ils le couvrent d'un
collet , qui est ou de satin , ou de
zibeline , ou de peau de renard , &
qui tient à la veste. En hiver leur
veste est fourrée de peau de mouton ;

d'au
de
qua
ces
leur
de b
bord
tem
min
por
& co
de la
T
per
que
Sang
de c
roug
rins
On
en b
est
cote
I
dern
croi
faut

d'autres la portent piquée seulement de soie & de coton. Les gens de qualité la doublent entièrement de ces belles peaux de zibeline, qui leur viennent de Tartarie; ou bien de belles peaux de renard, avec un bord de zibeline: si c'est au printemps, ils les portent doublées d'hermines. Au-dessus de la veste, ils portent un surtout à manches larges & courtes, qui est doublé ou bordé de la même manière.

Toutes les couleurs ne sont pas permises à tout le monde. Il n'y a que l'empereur & les Princes du Sang, qui puissent porter des habits de couleur jaune; le satin à fond rouge est affecté à certains Mandarins dans les jours de cérémonies. On s'habille communément en noir, en bleu, ou en violet. Le Peuple est vêtu pour l'ordinaire de toile de coton, teinte en bleu ou en noir.

Ils ont la tête rasée, excepté par derrière, ou au milieu: ils laissent croître autant de cheveux, qu'il en faut pour faire une longue queue

cordonnée en forme de tresse. Ce sont les Tartares, qui les ont obligés à se raser la tête.

Ils se couvrent la tête en Été d'une espèce de petit chapeau, ou bonnet fait en forme d'entonnoir : le dedans est doublé de satin, & le dessus est couvert d'un rotin travaillé très-finement. A la pointe de ce bonnet, est un gros flocon de crin rouge, qui le couvre, & qui se répand jusques sur les bords. Ce crin est une espèce de poil très-fin & très-léger, qui croît aux jambes de certaines vaches, & qui se teint en rouge vif & éclatant ; c'est celui qui est en usage, & dont tout le monde peut se servir. Il y en a un autre que le Peuple n'ose porter, & qui n'est propre qu'aux Mandarins, & gens de Lettres.

Il est de la même forme que l'autre, mais fait de carton entre deux satins, dont le dessous est d'ordinaire, ou rouge, ou bleu, & le dessus d'un satin blanc, couvert d'un gros flocon de la plus belle soie rouge,

roug
Les
aussi
mais
val
par
défe
deva
E
fort
d'he
dont
de fo
est l
& a
est fa
& lu
L
font
en
bott
de lo
en c
Elle
S'ils
ces
ou

rouge , qui flotte irrégulièrement. Les gens de distinction se servent aussi du premier quand il leur plaît ; mais sur tout lorsqu'ils vont à cheval , ou que le tems est mauvais , parcequ'il résiste à la pluie , & qu'il défend suffisamment du Soleil , par devant & par derrière la tête.

En Hiver ils portent un bonnet fort chaud , bordé de zibeline ou d'hermine , ou de peau de renard , dont le dessus est couvert d'un flocon de soie rouge. Ce bord de fourures est large de deux à trois pouces , & a fort bel air , sur tout quand il est fait de ces belles zibelines noires & luisantes.

Les Chinois , sur tout ceux qui sont qualifiés , n'oseroient paroître en public sans être bottés. Ces bottes sont ordinairement de satin , de soie , ou de toile de coton , teinte en couleur , & assez justes au pied. Elle n'ont ni talon , ni genouillere. S'ils font un long voyage à cheval , ces bottes sont de cuir de vache , ou de cheval , si bien apprêté, qu-

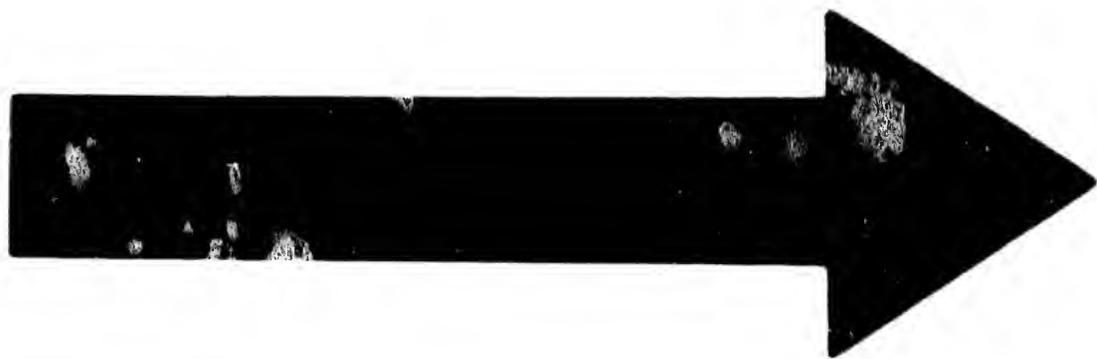
rien n'est plus souple : leurs bas à bottes sont d'une étoffe piquée & doublée de coton ; ils montent plus haut que la botte , & à cet endroit là , ils ont un gros bord de velours ou de panne. En Eté ils ont d'autres bottes qui sont plus fraîches. Le Peuple a pour chaussure une espèce de patins de toile noire. Les gens de qualité en portent dans leurs maisons , qui sont faits d'une étoffe de soie , & qui sont très-propres & très-commodes.

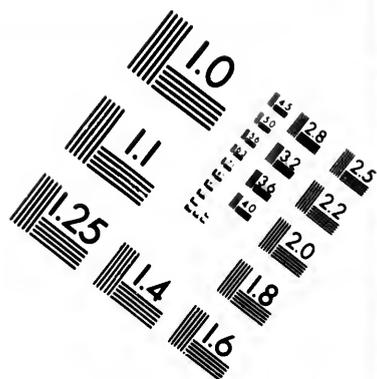
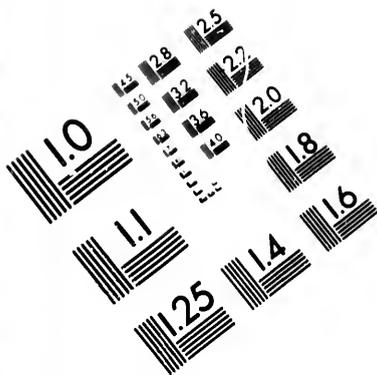
Enfin voici comme l'on doit-être ajusté toutes les fois qu'on sort de la maison , ou que l'on rend une visite de conséquence. On porte par-dessus les habits intérieurs une longue robe d'une étoffe de soie , assez souvent bleue , avec une ceinture ; sur le tout un petit habit noir ou violet , qui descend aux genoux , fort ample , & à manches larges & courtes ; un petit bonnet fait en forme de cône racourci , chargé tout au tour de soies flotantes , ou de crin rouge ; des bottes d'é-

toffe aux pieds, & un éventail à la main.

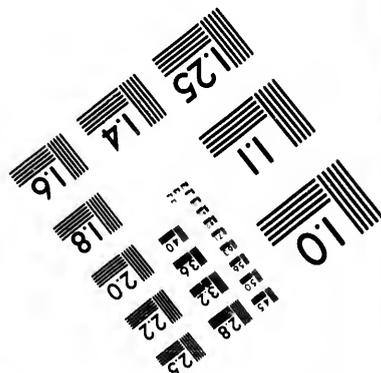
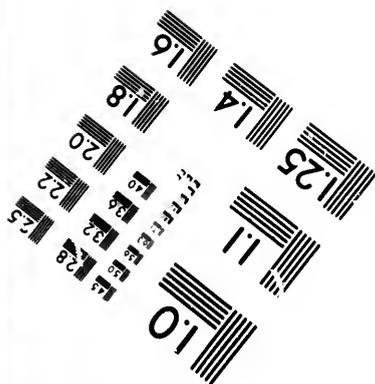
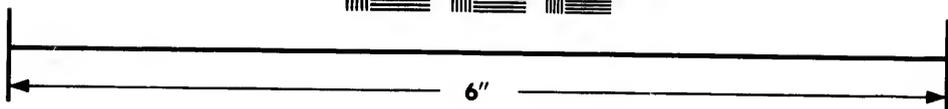
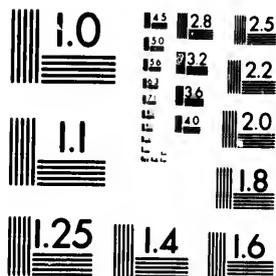
Les Chinois aiment la propreté dans leurs maisons ; mais on n'y trouve rien de magnifique. Leur architecture n'est pas fort élégante, & ils n'ont guères de bâtimens réguliers que les Palais des Empereurs, quelques édifices publics, les tours, les arcs de triomphe, les murailles des grandes Villes, les digues, les levées, les ponts & les pagodes. Les maisons des Particuliers sont très-simples, & l'on n'y a égard qu'à la commodité. Les personnes riches y ajoutent des ornemens de vernis, de sculpture, & de dorure, qui rendent leurs maisons riantes & agréables.

Ils commencent d'ordinaire à élever des colonnes, & à y placer le toit ; parceque le gros de leurs édifices ne devant être que de bois, ils n'ont pas besoin de creuser des fondemens bien avant en terre. Ils font leurs murailles de briques ou de terre battue ; en certains en-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
13 128
14 132
15 136
16 22
18 20
18

11
10
10

droits elles sont toutes de bois. Ces maisons n'ont pour l'ordinaire que le rez de chaussée celles des marchands, le plus souvent, ont un étage, où ils mettent leurs marchandises.

Dans les Villes presque toutes les maisons sont couvertes de tuiles; ces tuiles sont toutes en demi canal, & fort épaisses. On couche ces tuiles sur la partie convexe, & pour couvrir les fentes dans les endroits où les côtés se touchent, on en met de nouvelles, mais renversées. Les chevrons & les pannes sont rondes ou quarrées: sur les chevrons on couche des briques minces, de la forme de nos grandes ou de petites planches de bois, ou des nattes de roseaux, sur quoi on met un enduit de mortier; quand il est un peu sec, on couche les tuiles. Ceux qui sont en état de faire de la dépense, lient les tuiles avec de la chaux; le commun se sert de mortier.

Dans la plûpart des maisons,

après
salle
d'env
cette
bres
dent.
rieur
sur d
On
porte
logis
vre d
suite
gens
faites
mais
tées d
endro
entre
on ne
ferme
claye
de ch
de dis
tes d
cizelé
Da

après la première entrée, il y a une sale opposée au midi, de la longueur d'environ 30 à 35 pieds. Derrière cette sale sont trois ou cinq chambres, qui vont d'Orient en Occident. Le milieu sert de salon intérieur; le toit de la maison est porté sur des colonnes.

On voit plusieurs maisons, où les portes du milieu de chaque corps de logis se répondent; ainsi l'on découvre d'abord en y entrant une longue suite de corps de logis. Chez les gens du commun, les murailles sont faites de brique qui n'est pas cuite; mais par le devant elles sont incrustées de briques cuites: en certains endroits, elles sont de terre battue entre deux ais. Il y en a d'autres où on ne se sert point de murailles; ils ferment leurs maisons avec des clayes, qu'ils enduisent de terre & de chaux. Mais chez les Personnes de distinction, les maisons sont toutes de briques polies, & souvent ciselées avec art.

Dans les Villages, sur tout en
H h iij

quelques Provinces ; les maisons sont la plûpart de terre, & fort basses. Le toît fait un angle si obscur , ou bien est tellement arrondi peu à peu, qu'il paroît plat ; il est de roseaux couverts de terre , & soutenus par des nattes de petits roseaux , qui portent sur des pannets & sur des solives : il y a des Provinces , où au lieu de bois de chauffage , on se sert de charbon de terre , ou bien de roseaux , ou de paille.

Les maisons des Grands Seigneurs & des Personnes riches n'ont que le rez de chaussée ; mais elles sont plus élevées que les maisons ordinaires. La couverture est propre, & le haut du toît a divers ornemens , le grand nombre des cours & des appartemens propres à loger leurs domestiques , suppléent à leur beauté, & à leur magnificence.

Les Hôtels des principaux Mandarins & des Princes , surprennent par leur vaste étendue. Ils ont quatre ou cinq avant-cours , avec autant de corps de logis dans chacune des

cou
troi
gra
de
gran
née
vern
font
des
men
diffé
tout
qu'i
trib
A
gran
ont
prés
peti
aux
voit
vren
au
fort
font
Les
font

cours. A chaque frontispice il y a trois portes : celle du milieu est plus grande ; & les deux côtés sont ornés de Lions de marbre. Proche de la grande porte est une place environnée de barrières couvertes d'un beau vernis rouge ou noir : aux deux côtés sont deux petites tours , où il y a des tambours , & d'autres instrumens de Musique , dont on joue à différentes heures du jour , sur tout lorsque le Mandarin sort , ou qu'il entre , ou qu'il monte à son tribunal

Au-dedans , on voit d'abord une grande Place , où s'arrêtent ceux qui ont des Procès ou des Requêtes à présenter ; des deux côtés sont de petites maisons , qui servent d'étude aux Officiers du Tribunal ; puis on voit trois autres portes , qui ne s'ouvrent que quand le Mandarin monte au Tribunal. Celle du milieu est fort grande ; & il n'y a que les Personnes de distinction qui y passent. Les autres entrent par celles qui sont à côté. Après cela on aperçoit

une autre grande cour , au bout de laquelle est une grande sale , où le Mandarin rend la justice ; suivent l'une après l'autre deux sales destinées à recevoir des visites. Elles sont propres , garnies de sièges & de divers meubles.

Les Officiers du Tribunal sont des Ecrivains , des espèces de Notaires , &c. Il y en a de six sortes , qui sont chargés chacun dans leur étude des six différentes affaires , qui ont rapport aux six Cours Souveraines de *Peking*. De sorte qu'un Mandarin particulier fait en petit dans son Tribunal , ce qu'il fera un jour dans une des Cours Souveraines à l'égard de tout l'Empire. Ils sont entretenus des deniers publics , & ils sont stables ; c'est pourquoi les affaires vont toujours leur chemin , quoique les Mandarins changent souvent , ou parce qu'on les casse , ou parce qu'ils sont envoyés en d'autres Provinces.

On passe ensuite une autre cour , & l'on entre dans une autre sale

beau
mié
par
gen
rin.
cou
qui
mes
n'y
& c
dins
qui
qui
mon
tous
form
le f
des
ont
esp
me
& p
I
d'e
for
mi
vil

beaucoup plus belle que la première, où l'on n'admet que les amis particuliers. Tout au tour est le logement des domestiques du Mandarin. Après cette sale est une autre cour. On trouve une grande porte, qui ferme l'appartement des femmes & des enfans; aucun homme n'y oseroit entrer. Tout y est propre & commode, on y voit des jardins, des bois, des lacs, & tout ce qui peut récréer la vue. Il y en a qui forment des rochers, & des montagnes artificielles, percées de tous côtés avec divers détours en forme de labyrinthes, pour y prendre le frais; quelques-uns y nourrissent des Cerfs, & des Daims. Quand ils ont assez d'espace pour faire une espèce de parc, ils y ont pareillement des viviers pour des Poissons, & pour des Oiseaux de riviere.

Les Chinois ne sont pas curieux d'embellir l'intérieur de leurs maisons: on n'y voit ni tapisseries, ni miroirs, ni dorures. Comme les visites ne se reçoivent jamais dans

les appartemens intérieurs , mais seulement dans une grande sale qui est sur le devant de la maison , il n'est pas étonnant qu'ils en retranchent des ornemens assez inutiles , qui ne seroient vûs de personne.

Les principaux ornemens dont leurs sales & leurs appartemens sont embellis , ne laissent pas d'avoir un grand air de propreté , & de plaire à la vue. On y voit de grosses lanternes de soie peintes & suspendues au plancher ; des tables , des cabinets , des paravents ; des chaises de ce beau vernis noir & rouge , qui est si transparent , qu'au travers on aperçoit les veines du bois , & si clair , qu'il paroît comme une glace de miroir ; diverses figures d'or ou d'argent , ou d'autres couleurs peintes sur ce vernis , lui donnent un nouvel éclat. De plus les tables , les cabinets , les buffets sont ornés des plus beaux vases de porcelaine.

Outre cela ils suspendent en divers endroits des pièces de satin blanc , sur lesquelles on a peint des

Heu
des
ils
Sen
tou
son
ven
rel
d'or
con
lett
de
coll
en
lent

dan
&
con
sur
ne
leu
don
dea
en
d'u
fir

fleurs, des oiseaux, des montagnes,
 des payfages; sur quelques autres,
 ils écrivent en gros caractères des
 Sentences morales, où il y a presque
 toujours quelque obscurité: elles
 sont tirées de l'histoire, & ont sou-
 vent un autre sens, que le sens natu-
 rel des paroles. Ces Sentences sont
 d'ordinaire deux à deux, & sont
 conçûes dans un pareil nombre de
 lettres. Il y en a qui se contentent
 de blanchir les chambres, ou d'y
 coller fort proprement du papier,
 en quoi les Ouvriers Chinois excel-
 lent.

Quoiqu'on ne paroisse jamais
 dans les chambres où ils couchent,
 & que ce seroit une impolitesse d'y
 conduire un étranger, leurs lits,
 surtout parmi les Grands Seigneurs,
 ne laissent pas d'avoir leur beauté &
 leur agrément. Le bois est peint,
 doré & orné de sculpture; les ri-
 deaux sont différens selon les saisons:
 en Hiver & dans le Nord, ils sont
 d'un double satin, & en Été, d'un
 simple taffetas blanc, semé de fleurs,

d'oiseaux & d'arbres, ou d'une gaze très-fine, qui n'empêche pas l'air de passer, & qui est assez serrée pour garantir des moucherons. Les gens du commun en ont de toile, d'une espèce de chanvre fort claire. Les matelas dont ils se servent, sont bourrés de coton fort épais.

Dans les Provinces Septentrionales, on dresse des briques crues en forme de lit, qui est plus ou moins large, selon que la famille est plus ou moins nombreuse. A côté est un petit fourneau, où l'on met le charbon, dont la flâme & la chaleur se répandent de tous côtés par des tuyaux faits exprès, qui aboutissent à un conduit, lequel porte la fumée jusqu'au dessus du toit. Chez les Personnes de distinction, le fourneau est percé dans la muraille; & c'est par dehors qu'on l'allume: par ce moyen le lit s'échauffe, & même toute la maison. Ils n'ont pas besoin de lits de plumes comme en Europe; ceux qui craignent de coucher immédiatement sur la brique

cha
sur
d'e
ou
que
les

me
sur
n'o
leu
farr
mo
néc
fou
du
fait
Ch
y f
par
gra
qu
leu

chaude , se contentent de suspendre sur ces lits de briques une espèce d'estrapontin : il est fait de cordes ou de rotin , qui a le même effet que les sangles dont on se sert pour les lits d'Europe.

Le matin tout cela se leve , & on met à la place des tapis ou des nates, sur lesquelles on s'assied. Comme ils n'ont point de cheminées, rien ne leur est plus commode : toute la famille y travaille sans ressentir le moindre froid , & sans qu'il soit nécessaire de prendre des habits fourrés de peaux. C'est à l'ouverture du fourneau , que le menu peuple fait cuire sa viande ; & comme les Chinois boivent toujours chaud , il y fait chauffer son vin , & il y prépare son thé. Ces lits sont plus grands dans les Hôtelleries , afin que plusieurs Voyageurs y trouvent leur place.



 CHAPITRE XXI.

Etendue du Paraguai. Vaste Continent entre la riviere du Paraguai & le Perou ; Province des Chiquites , etendue de cette Province ; cours des rivieres qui l'arrosent ; qualités du Pays ; fruits & animaux qu'il produit ; combien leur Langue est difficile à apprendre : Religion , Mœurs , Coutumes , & occupations des Chiquites.

LA Province du Paraguai à environ 600 lieues de longueur : elle est divisée en cinq Gouvernemens , & en autant de Diocèses. Cette étendue de Pays est partagée du Septentrion au Midi par une longue chaîne de Montagnes , qui commencent à Potosi , & continuent jusqu'à la Province de Guayra. C'est dans ces Montagnes , que trois grandes rivières prennent leur

sour
Riv
deux
éten
déch
fleu
C
rivié
Péro
Chir
deux
vinc
terre
gnes
lieue
Tari
Voic
trans
A
& de
tre l
Occi
plein
Roi
signa
déco
trois

source ; sçavoir le Guapay , la Rivière rouge & le Picolmago. Ces deux dernières arrosent une grande étendue de terre , & viennent ensuite décharger leurs eaux dans le grand fleuve Paraguai.

C'est à la naissance de ces deux rivières , & dans les confins du Pérou , que vinrent se réfugier les Chiriguanes , il y a un peu plus de deux Siècles , abandonnant la Province de Guayra , qui étoit leur terre natale. Les affreuses Montagnes qu'ils habitent , ont cinquante lieues d'étendue à l'Est de la Ville de Tariya , & plus de cent au Nord. Voici quelle fut la cause de leur transmigration.

Au tems que les Rois de Castille & de Portugal s'efforçoient d'accroître leur domination dans les Indes Occidentales , un brave Portugais , plein d'ardeur pour le service du Roi son maître Jean II. voulut signaler son zèle par de nouvelles découvertes. Il part du Brésil avec trois autres Portugais , également

intrépides , qu'il s'étoit associés ; & après avoir marché trois cens lieues dans les terres , il arrive sur le bord du Fleuve Paraguai , où ayant engagé deux mille Indiens pour l'accompagner , il fit plus de cinq cens lieues. Il arriva jusqu'aux confins de l'Empire de l'Inga : après y avoir amassé beaucoup d'or & d'argent , il reprit sa route pour se rendre au Brésil , où il comptoit jouir de toutes les douceurs que sa grande fortune devoit lui procurer. Il ne connoissoit pas apparemment le génie des Peuples ausquels il s'étoit livré. Lorsqu'il étoit le moins sur ses gardes , il fut cruellement massacré , & perdit la vie avec ses richesses.

Ces Barbares ne doutant pas qu'une action si noire n'attirât sur eux les armes Portugaises , songerent au plutôt à se soustraire au châtiment que méritoit leur perfidie , & se retirèrent dans les Montagnes , où ils sont encore maintenant. Ils n'étoient guères que qua-

tre

tre n
on e
ving
tion
huma
les fo
sines
qu'ils
où ils
engra
après
gent,
dans
donne
truit
quant

lle.
Espag
font p
côutur
barbar
jours
égaler
légers

Ver
quites

Ces

T

tre mille , quand ils y pénétrèrent : on en compte aujourd'hui plus de vingt mille , qui vivent sans habitation fixe , sans loi , sans police , sans humanité , errans par troupes dans les forêts , désolans les Nations voisines , dont ils désolent les habitans , qu'ils emmènent dans leurs terres , où ils les engraisent de même qu'on engraisse les bœufs en Europe , & après quelques jours , ils les égorgent , pour se repaître de leur chair dans les fréquens festins qu'ils se donnent. On prétend qu'ils ont détruit ou dévoré plus de cent cinquante mille Indiens.

Il est vrai que depuis l'arrivée des Espagnols au Pérou , d'où ils ne sont pas fort éloignés , ils se desaccoutument peu à peu d'une telle barbarie. Mais leur génie est toujours le même ; ils sont toujours également perfides , dissimulés , légers , inconstans & féroces.

Venons à la Province des Chiquites.

Cette Province contient une infi-

rité de Nations sauvages, que les Espagnols ont nommé Chiquites, uniquement parce que la porte de leurs cabannes est basse & fort petite, & qu'ils ne peuvent y entrer qu'en s'y glissant & se rappetissant. Ils en usent de la sorte, afin de n'y point donner entrée aux Mosquites, & à beaucoup d'autres Insectes très-incommodes, dont le Pays est infesté, surtout dans les tems de pluie.

Cette Province a deux cens lieues de longueur sur cent de largeur : elle est bornée au Couchant par la Ville de sainte Croix de la Sierra, & un peu plus loin par le Pays des Moxes. Elle s'étend à l'Orient jusqu'au fameux Lac des *Xarayes*, qui est d'une si grande étendue, qu'on l'a nommé la mer douce ; une longue chaîne de montagnes la borne au Nord, & la Province de *Chao* au Midi. Elle est arrosée par deux rivières ; sçavoir le Guapai, qui prend sa source dans les Montagnes de *Chuquisaca*, & coule dans une grande plaine, jusqu'à une espèce de Village des

Ch
pre
il f
qui
Cr
le D
les
tag
le
que
Mo

Ap
est
d'ou
gua
celu
d'ép
dét
& l
Mic
les r
par
déc
Ma
le g
Am

Chiriguanes , nommé *Abopo* , d'où prenant son cours vers l'Orient ; il forme une grande demi - lune , qui renferme la Ville de sainte Croix de la Siera ; puis tirant entre le Nord & le Couchant , il arrose les plaines qui sont au bas des Montagnes , & va se décharger dans le Lac Mamoré , sur le bord duquel sont quelques habitations des Moxes.

La seconde rivière se nomme *Aperé* , ou saint Michel. Sa source est dans les montagnes du Pérou , d'où coulant sur les terres des Chiriguanes , où elle change son nom en celui de *Parapiti* , elle se perd dans d'épaisses forêts ; & après plusieurs détours , qu'elle fait entre le Nord & le Couchant , elle va droit au Midi : puis recevant dans son lit tous les ruisseaux des environs , elle passe par les *Peuplades* des *Baurcs* , & décharge ses eaux dans le Lac Mamoré , d'où elle se rend dans le grand fleuve *Maragnan* , ou des *Amazones*.

Ce Pays est fort montagneux & rempli d'épaisses forêts. La quantité de différentes Abeilles qu'on y trouve, fournissent du miel & de la cire en abondance. Il y en a d'une espèce, que les Indiens appellent *Opemus*, qui ressemblent le plus à celles d'Europe. Le miel qu'elles produisent exhale une agréable odeur; leur cire est fort blanche, mais un peu molle. On y voit des Singes, des Poules, des Tortues, des Buffes, des Chevres, des Cerfs, des Tygres, des Ours & d'autres Bêtes féroces. On y trouve des Couleuvres & des Serpens, dont le venin est très-présent. Il y en a dont on n'est pas plutôt mordu, que le corps s'enfle extraordinairement, & que le sang sort par tous les membres, par les yeux, par les oreilles, la bouche, les narines, & même par les ongles. Comme l'humour pestilente s'évapore avec le sang, leurs morsures ne sont pas mortelles. Il y en a d'autres, dont le venin est beaucoup plus dangereux.

N'e
du
la t
vein
déli
L
fec
des
moi
Ma
inon
inter
form
abor
sons
font
fent
jette
poiss
enni
fleur
pein
Q
ense
duis
d'In
taba

N'en eût-on été mordu qu'au bout du pied, le venin monte aussi tôt à la tête, & se répand dans toutes les veines; il cause des défaillances, le délire & la mort.

Le terroir de cette Province est sec de sa nature; mais dans le tems des pluies, qui durent depuis le mois de Décembre jusqu'au mois de Mai, toutes les Campagnes sont inondées, & tout commerce est interdit entre les habitans. Il se forme alors de grands Lacs, qui abondent en toutes sortes de poissons. C'est le tems où les Indiens font la meilleure pêche. Ils composent une certaine pâte amère, qu'ils jettent dans ces lacs, & dont les poissons sont friands. Cette pâte les enivre; ils montent aussi-tôt à fleur d'eau, & on les prend sans peine. •

Quand les pluies sont cessées, ils ensementent leurs terres, qui produisent du ris, du mays, du blé d'Inde, du coton, du sucre, du tabac, & divers fruits propres du

Pays , tels que sont ceux du platane, des pins , des mani , & des zapalles. Ceux-ci sont une espèce de callebasse , dont le fruit est meilleur & plus savoureux qu'en Europe. Il n'y croît ni bled ni vin.

De toutes les Langues qu'on parle parmi ces différentes Nations , la plus difficile à apprendre est celle des Chiquites. Leur Grammaire ne peut presque se comprendre. Leurs verbes sont irréguliers, & leurs conjugaisons différentes. Quand on sçait conjuguer un Verbe , on n'en est pas plus avancé pour apprendre à conjuguer les autres. Pour ce qui est de leur prononciation; on peut dire que les paroles leur sortent de la bouche quatre à quatre. Aussi a-t'on une peine infinie à entendre ce qu'ils prononcent si mal. Les Indiens même des autres Nations ne peuvent la parler que quand ils l'ont apprise dans leur jeunesse. Ces Peuples ne s'entendent pas quelquefois eux-mêmes ; & il faut observer que toutes les Nations renfermées sous le nom

de Chiquites ne parlent pas à beaucoup près la même Langue. A chaque pas on trouve de petits Villages de cent familles tout au plus, dont le langage n'a aucun rapport à celui des Peuples qui les environnent.

Le dérangement des saisons, & la chaleur excessive du climat y causent beaucoup de maladies, souvent même la peste, qui enleve quantité de monde. Ces Peuples sont d'ailleurs si grossiers, qu'ils ignorent jusqu'aux moyens de se précautionner contre les injures de l'air. Ils ne connoissent que deux manières de se faire traiter dans leurs maladies. La première est de faire sucer la partie où ils sentent de la douleur, par des gens que les Espagnols ont appellés pour cette raison *Chapadores*. Cet emploi est exercé par les Caciques, qui sont les Principaux de la Nation, & qui par là se donnent une grande autorité sur l'esprit de ces Peuples. Leur coutume est de faire diverses

questions au malade. Où sentez-vous de la douleur, lui demandent-ils ? en quel lieu êtes vous allé immédiatement avant votre maladie ? n'avez-vous pas répandu la Chica (c'est une liqueur enivrante , dont ils font grand cas) n'avez-vous pas jetté de la chair de cerf , ou quelque morceau de tortue. Si le malade avoue quelqu'une de ces choses : justement reprend le Médecin , voilà ce qui vous tuë ; l'ame du cerf ou de la tortue est entrée dans votre corps , pour se venger de l'outrage que vous lui avez fait. Le Médecin suce ensuite la partie mal affectée , & au bout de quelque tems , il jette par la bouche une matière noire. Voilà, dit-il, le venin que j'ai tiré de votre corps.

Le second remede auquel ils ont recours est plus conforme à leurs mœurs barbares. Ils tuent les femmes Indiennes, qu'ils s'imaginent être la cause de leur mal , & offrant ainsi par avance cette espèce de tribut à la mort , ils se persuadent qu'ils sont exempts de
le

le p
leur
que
que
leurs
rieur
prin
fanté

Il

& g

Qua

ans ,

veux

ils la

sur

queu

seaux

afin c

à tire

oreill

ils a

se se

plum

sité c

ques

mes p

qui s'

le payer par eux-mêmes. Comme leur intelligence est fort bornée, & que leur esprit ne va pas plus loin que leurs sens, ils n'attribuent toutes leurs maladies qu'aux causes extérieures, n'ayant aucune idée des principes internes, qui altèrent la santé.

Ils ont la plupart la taille belle & grande, le visage un peu long. Quand ils ont atteint l'âge de vingt ans, ils laissent croître leurs cheveux. Ils vont presque tout nus; ils laissent pendre négligemment sur leurs épaules un paquet de queues de singes & de plumes d'oiseaux, qu'ils ont tués à la chasse, afin de faire voir par-là leur habileté à tirer de l'arc. Ils se percent les oreilles & la levre inférieure, où ils attachent une pièce d'étain. Ils se servent encore de chapeaux de plumes, assez agréables par la diversité des couleurs. Les seuls Caciques ont des chemisettes. Les femmes portent une espèce de tablier qui s'appelle dans leur langue *Typoy*.

On ne voit parmi eux aucune forme de police ni de gouvernement : cependant dans leurs assemblées ils suivent les avis des Anciens & des Caciques. Le pouvoir de ces derniers ne se transmet pas à leurs enfans ; ils doivent l'acquérir par leur valeur & par leur mérite. Ils passent pour braves quand ils ont tué leur ennemi , ou qu'ils l'ont fait prisonnier ; ils n'ont souvent d'autre raison de se faire la guerre , que l'envie d'avoir quelques ferremens , ou de se rendre maîtres des autres , à quoi ils sont portés par leur naturel fier & hautain : du reste ils traitent fort bien leurs prisonniers, & souvent ils les marient à leurs filles.

Quoique la Polygamie ne soit pas permise au Peuple , les Caciques peuvent avoir deux ou trois femmes. Comme le rang qu'ils tiennent les oblige à donner souvent la *Chica* , [liqueur faite de Mays , de Magnoc , & de quelques autres fruits] & que ce sont les femmes

qui
soit
pre
aba
cou
pen

fait
pou
truit
loge
ou d
ne p
caba
mém
hôtes
donn
festin
jours
boire
à qui
ils s'e
rieux
dont
affron
ces ré
mort
bles.

qui l'apprentent, une seule ne suffiroit pas à cette fonction. On ne prend aucun soin des enfans ; ainsi abandonnés à eux-mêmes, ils s'accoutument à vivre dans une indépendance absolue.

Leurs cabannes sont de paille, faites en forme de four. Ils ont pourtant de grandes maisons construites de branches d'arbres, où logent les garçons qui ont quatorze ou quinze ans ; car à cet âge, ils ne peuvent plus demeurer dans la cabanne de leur pere. C'est dans ces mêmes maisons qu'ils reçoivent leurs hôtes, & qu'ils les régalent, en leur donnant la *Chica*. Ces sortes de festins, qui durent d'ordinaire trois jours & trois nuits, se passent à boire, à manger, & à danser. C'est à qui boira le plus de la *Chica*, dont ils s'ennivrent jusqu'à devenir furieux : alors ils se jettent sur ceux dont ils croyent avoir reçu quelque affront ; & il arrive souvent, que ces réjouissances se terminent par la mort de quelqu'un de ces misérables.

Voici de quelle manière ils passent la journée dans leurs villages. Ils déjeunent au lever du soleil, puis ils jouent de la flûte en attendant que la rosée se passe; car, selon eux, elle est fort nuisible à la santé. Quand le Soleil est un peu haut, ils vont labourer leurs terres avec des péles d'un bois très-dur, qui leur tiennent lieu de bèches. A midi ils viennent dîner; sur le soir ils se promènent; ils se rendent des visites les uns aux autres, ils se donnent à manger & à boire. Le peu qu'ils ont, se partage entre tous ceux qui sont présens. Comme les femmes sont ennemies du travail, elles passent presque tout leur tems à se visiter, & à s'entretenir ensemble. Elles n'ont d'autre occupation que de tirer de l'eau, d'aller quérir du bois, de cuire le Mays; l'Hiver, de filer de quoi faire leur Typoy, ou bien les chemisettes & les hamacs de leurs maris; car pour ce qui les regarde, elles couchent sur la terre, qu'elles couvrent d'un simple tapis de

palmer ou bien elles se reposent sur une claye , faite de gros bâtons assez inégaux. Ils soupent au coucher du soleil , & aussitôt après ils vont dormir, à la réserve des jeunes garçons , & de ceux qui ne sont pas mariés. Ceux-ci s'assemblent sous des arbres , & ils vont ensuite danser devant toutes les cabanes du village. Leur danse est assez particulière : ils forment un grand cercle , au milieu duquel se mettent deux Indiens , qui jouent chacun d'une grosse flûte, qui n'a qu'un trou , & qui par conséquent ne rend que deux tons.

Ils se donnent de grands mouvemens au son de cet instrument , sans pourtant changer de place. Les Indiennes forment pareillement un cercle de danse derrière les garçons , & ils ne vont prendre du repos, qu'après avoir poussé ce divertissement jusqu'à deux ou trois heures dans la nuit.

Le tems de leur pêche & de leur chasse suit la récolte du Mays. Ils se partagent en diverses troupes , &

vont chasser sur les montagnes pendant deux ou trois mois. Ils ne reviennent de leur chasse que vers le mois d'Août, qui est le tems auquel ils ensemencent leurs terres.

Il n'y a guère de Nation, quelque barbare qu'elle soit, qui ne reconnoisse quelque Divinité. Pour ce qui est des Chiquites, il n'y a parmi eux nul vestige d'aucun culte qu'ils rendent à quoi que ce soit de visible ou d'invisible, pas même au démon qu'ils appréhendent extrêmement. C'est ce qui les a portés à détruire entièrement les forciers, qu'ils regardent comme les plus grands ennemis de la vie : même à présent ils suffiroit qu'un homme eût rêvé en dormant, que son voisin est forcier, pour qu'il se portât à lui ôter la vie, s'il le pouvoit.

Cependant ils ne laissent pas d'être fort superstitieux, surtout par rapport au chant des Oiseaux, qu'ils observent avec une attention scrupuleuse. Ils en augurent les malheurs qui doivent arriver, &

delà ils jugent souvent que les Espagnols sont prêts de faire des irruptions sur leurs terres. Cette appréhension seule est capable de les faire fuir bien avant dans les montagnes. Alors les enfans se séparent de leurs peres ; & les peres ne regardent plus leurs enfans que comme des étrangers. Les liens de la nature n'ont pas la force de les unir ensemble ; un pere vendra son fils pour un couteau ou pour une hache.

Fin du troisième Volume.

